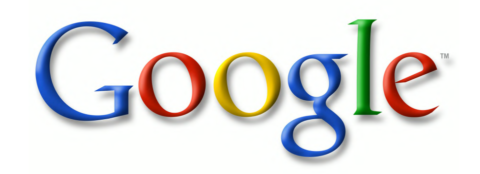
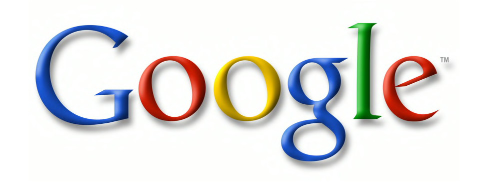







SE TAIRE ET FAIRE

LA
PHILOSOPHIE
DU
BON-SENS.
TOME PREMIER.

...oyer, marquis

LA PHILOSOPHIE DU BON-SENS, OU RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES SUR L'INCERTITUDE Des Connoissances Humaines.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée considérablement par l'Auteur.

Avec un examen critique des remarques de M. l'Abbé D'OLIVET, de l'Académie Françoise.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M. DCC. LXVIII.

an Baptiste de Boyer, marquis d'Argens

LA PHILOSOPHIE DU BON-SENS, OU RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES SUR L'INCERTITUDE Des Connoissances Humaines.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée considérablement par l'Auteur.

Avec un examen critique des remarques de M. l'Abbé D'OLIVET, *de l'Académie Françoise.*

TOME PREMIER.

A LA HAYE,

Chez PIERRE PAUPIE,

M. DCC. LXVIII.

EPITRE

A MONSIEUR DE BACHAUMONT.

A QUI pouvois-je dédier avec plus de raison un Livre d'une Philosophie modeste, & d'une morale douce, mais utile, qu'à un Philosophe dont la douceur des mœurs répond à la sage retenue de son esprit dans ses jugements & dans ses opinions? Citoyen zélé, ami sincere, vous êtes fait pour être également chéri & respecté de ceux qui ne vous connoissent que par la renommée de vos vertus, & de ceux qui sont étroitement unis avec vous par les liens de l'amitie.

Je suis, Monsieur, avec l'attachement le plus sincere & le plus tendre.

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
LE MARQUIS D'ARGENS.

VOICI une nouvelle Edition d'un Livre, dont les précédentes ne doivent être regardées que comme des eſſais. Elle eſt augmentée de plus de la moitié : & les augmentations ſont pour le moins auſſi utiles que ce qui compoſoit autrefois tout le corps de l'Ouvrage. Le ſuccès qu'il a eu, m'a engagé à le revoir avec beaucoup de ſoin, & à le perfectionner le plus qu'il m'étoit poſſible.

J'ai toujours ſuivi mon premier deſſein, qui étoit d'être utile aux

jourd'hui d'écrire d'une maniere qui ſoit intelligible à tout le monde. Quand je dis, à tout le monde, j'entends à tous ceux qui aimant la lecture, ne veulent pas cependant qu'on les fatigue par des livres qui ſemblent être faits pour être placés dans le Temple de Diane à côté des Ecrits obſcurs & ſublimes d'HERACLITE. Ces Savants ſe trompent fort, s'ils ſe figurent qu'il y ait beaucoup de gens qui faſſent pour eux ce que fit Euripide pour avoir les Ecrits du Philoſophe Grec. A force de lire ces Ecrits myſtérieux, ils les apprit par cœur, & les publia. Je puis aſſurer ces Meſſieurs, que, puiſqu'ils ne ſe ſont point ſouciés d'être entendus, perſonne ne ſe donnera la torture pour les entendre. Il eſt vrai qu'ils auront la conſolation de traiter d'ignorants ceux qui mépriſeront leurs Ouvrages ; mais ceux-ci à leur tour les regarderont com-

des p... compensées ...
oses
autre.

Quand je veux qu'un Auteur écrive d'une maniere claire, intelligible, je n'entends point qu'il s'abaisse & s'avilisse ; il est un art de dire les choses les plus élevées, & de les mettre à la portée des esprits les plus ordinaires. Personne n'a possédé cet art comme M. BAYLE & M. DE FONTENELLE ; leurs Ouvrages sont des preuves évidentes que les matieres les plus abstraites peuvent être traitées avec une mé... qui les rend très-faciles. ... les ... de se figu...

détromperoient, & reviendroient de leur prévention; mais quoiqu'un homme ait cultivé les Belles-Lettres, il ne s'ensuit pas de là qu'il soit obligé de s'ennuyer, en lisant l'Ouvrage d'un Savant dont la science n'a rien que de dur & d'épineux. Il ne doit donc pas paroître extraordinaire que tant d'Ouvrages, remplis de Grec & de Latin, moisissent en paix dans la boutique d'un Libraire.

Rien n'est plus utile qu'une érudition amusante & instructive; mais rien n'est plus ennuyant qu'un Livre qui n'offre qu'un cahos immense; l'esprit le plus curieux craint de s'y abîmer. En vérité c'est être sage que de ne pas employer du temps à lire de pareils Ouvrages.

Quelques Savants se plaignent amérement du goût du siecle; selon eux, on n'aime aujourd'hui que des bagatelles & des Romans. Il est aisé de leur prouver qu'ils se

... &c. On liroit les le
de même, s'ils avoient ſu f
uſage de leur érudition & de l
Philoſophie, ainſi que ces grai
hommes.

Je finis une Préface, qui, qu
que courte qu'elle ſoit, ſerv
peut-être à ma condamnation;
crains qu'on ne m'accuſe d'av
mal imité les grands modeles q
je propoſe; ſi je n'y ai pas réuſſ
je prie mes Lecteurs de m'excuſ
en faveur de l'intention. Le b
accueil qu'ils ont fait aux premier
éditions de mon Ouvrage, me ra
ſure ...

menté & changé conſidérablement le corps de l'Ouvrage, & j'ai placé dans cette édition deux diſſertations qui avoient été d'abord composées pour être miſes dans cet Ouvrage; mais elles le furent dans un autre, par des raiſons qu'il eſt inutile de rapporter ici.

Dans la premiere de ces Diſſertations je traite de la Société, & dans la ſeconde des choſes qui peuvent rendre la vie heureuſe. Ces Réflexions forment un traité de Morale qui manquoit à cet Ouvrage pour le rendre complet; car il ſert beaucoup plus à un homme qui veut devenir ſage, d'avoir des préceptes pour régler ſes mœurs & pour ſe conduire dans la ſociété civile, que d'étudier la Logique, la Phyſique & la Métaphyſique. Il faut devenir honnête homme avant d'être homme d'eſprit & ſavant. Ce que je dis ici, paroîtra trivial; mais il me ſemble que lorſqu'on conſi-

dont tant de gens semblent
faire aucun cas.

On trouvera encore dans c
édition les réflexions sur les p
cipes de la Physique augmentée
quatorze chapitres qui traitent
quatre éléments.

Je ne dirai rien ici de l'arrai
ment que j'ai observé dans mon
vrage; on verra mes raisons
le Discours préliminaire : & p
qu'elles ont été goûtées dans
premieres éditions, j'espere qu
les seront aussi heureuses
celle-ci.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR LE DESSEIN DE CES RÉFLEXIONS.

§. I.

Premiere Idée de cet Ouvrage.

J'AI toujours eu une forte envie de venger les gens du monde de l'orgueil & du pédantisme des demi-Savants. Dès que j'eus fait usage du peu de lumieres que le Ciel m'a accordé, je m'apperçus que les personnes pour qui j'avois eu le plus de vénération, & que je regardois comme les Oracles de la Science,

LEs plus grands hommes, & ceux qui ſe diſtinguent le plus dans les Sciences auxquelles ils s'appliquent, avouent ingénument qu'il eſt un grand nombre de choſes au-deſſus de leur connoiſſance, & auxquelles l'eſprit humain ne ſauroit jamais atteindre. Par cet aveu ils abregent un nombre de difficultés qui arrêtent inutilement ceux qui veulent les approfondir, & qui, après avoir étudié long-temps, croient ſavoir quelque choſe, lorſqu'ils n'ont acquis que le talent d'embrouiller leurs idées, & de communiquer leur ignorance & leur prévention à ceux qui ſont aſſez malheureux pour recevoir leurs inſtructions.

„ la confuſion regnent dans la Philoſo-
„ phie ordinaire, à cauſe que les Phi-
„ loſophes ſe contentent d'une vraiſem-
„ blance fort facile à trouver, & ſi
„ commode pour leur vanité & leurs
„ intérêts. N'y trouve-t-on pas preſque
„ par-tout une infinie diverſité de ſen-
„ timents ſur les mêmes ſujets, & par
„ conſéquent une infinité d'erreurs? Ce-
„ pendant un très-grand nombre de diſ-
„ ciples ſe laiſſent ſéduire, & ſe ſou-
„ mettent aveuglément à l'autorité de
„ ces Philoſophes, ſans comprendre
„ leurs ſentiments (1) „.

La facilité de croire, & la vanité de vouloir tout connoître, ſont les deux ſources de l'erreur & de l'ignorance. Les véritables Savants parlent douteuſement de choſes douteuſes, & avouent ingénument leur incapacité, touchant celles qui ſont au-delà de la portée de l'eſprit de l'homme. Il eſt vrai qu'ils

[1] Mallebranche, Recherche de la vérité. *Liv. I. Chap. III. pag.* 11. *Voyez ſur la fin.* N'eſt-il pas ſurprenant que le Pere Mallebranche ait donné lui-même dans un travers qu'il connoiſſoit ſi bien. On n'a jamais mieux reprimé l'orgueil des Dogmatiques, qu'il le fait dans bien des occaſions: & dans cent autres il eſt lui-même plus déciſif que les gens qu'il condamne.

croient connoître le plus évider

§. III.

Des Sciences où l'on trouve de certitude.

IL eſt des Sciences, telles que métrie, l'algebre, une grande de l'Aſtronomie, la Phyſique mentale, où, lorſqu'on emplc tention & l'étude, on peut ſe fla marcher dans le bon chemin. La éclaire preſque toujours de ſon beau les Géometres dans leurs tions, les Algébriſtes dans leurs c les Aſtronomes dans leurs ſupputa & les Phyſiciens dans leurs expér S'ils viennent à ſe tromper, ils p reconoître leurs erreurs

l'on traite des principes généraux, l'esprit peut errer impunément, ſans craindre qu'on lui prouve ſon erreur. Il a beau champ pour ſe donner carriere; & comme les choſes qu'on cherche à approfondir ſont impénétrables, tous les demi-Savants veulent donner leurs conjectures pour des déciſions authentiques. On diroit qu'on eſt encore dans le temps du Schiſme d'Occident, & que chaque Profeſſeur de Philoſophie eſt un Pape, qui décide qu'un certain nombre des opinions d'Ariſtote & de Scot, seront déſormais des articles de Foi.

Une choſe que j'ai remarquée, & dont on peut aiſément s'appercevoir, c'eſt que dans les Ecoles & parmi les demi-Savants, on fait très-peu de cas de la Géométrie, de l'Aſtronomie, &c. A peine en donne-t-on une légere idée aux jeunes gens; mais on leur apprend toutes les ſubtilités des Logiques de Scot & de Saint Thomas, & les inutilités de celle d'Ariſtote. On les exerce à criailler & à diſputer avec beaucoup de feu ſur les huit Livres de ſa Phyſique, qui ne ſont qu'un ſimple ramas de mots. Ce n'eſt pas qu'il fût plus dif-

... de l'imbecile. La Plaideuse pense :

Que vivre sans procès n'est pas contentement,

Et le Régent de College croit que

Vivre sans disputer n'est pas contentement.

Les demi-Savants trouvent donc dans la Logique ordinaire, dans les principes généraux de la Physique, & dans la Métaphysique de l'Ecole, un champ de bataille digne de leur envie de combattre. Ils augmentent par leurs distinctions, divisions & subdivisions l'incertitude des matieres sur lesquelles ils disputent, & ils les rendent tout-à-fait inintelligibles.

§. I V.

Des Réflexions qui composent cet-

vent paſſer quelques jours à la Campagne, que ſon Chapelain, grand ſectateur d'Ariſtote, n'étoit qu'un ignorant. Cette Dame, qui avoit beaucoup de génie & d'eſprit, mais, qui nourrie loin des gens qui puſſent l'inſtruire de certaines ſciences, n'en entendoit parler que les ſix ſemaines qu'elle alloit paſſer dans ſes terres toutes les années, crut que j'entreprenois une choſe impoſſible. *Savez-vous bien*, me dit-elle, *que mon Aumonier entend le Grec, & qu'il dit que votre Deſcartes n'eſt qu'un benêt & un rêveur ?* „ Il dépendra de vous, lui „ dis-je, Madame, que je vous montre „ non-ſeulement que votre Chapelain „ ne ſait rien; mais même qu'Ariſtote, „ ſon grand ami, ne ſavoit pas grand „ choſe „. *En vérité*, me dit-elle, *vous me feriez plaiſir d'entreprendre une choſe auſſi extraordinaire ; & ſi vous me perſuadez qu'Ariſtote ne ſavoit rien, je ne doute pas que vous ne veniez à bout de me faire croire que tous les hommes ſont des ignorants.* " Je ſerai peu en pei„ ne, lui répondis-je, de vous prouver „ qu'ils n'ont de certitude que de très„ peu de choſes, dans la plus grande par-

de Latin, quand il voudra diſput
lui des Sciences dont j'ai montré
titude. Je ne demande point cep
aux Dames & aux Cavaliers qu
mon Ouvrage, d'avoir pour me
ments la moindre prévention ;
conſeille au contraire d'avoir au
de croyance en moi que j'en ai e
les autres. La raiſon ou la lumiere
relle, étant un don du Ciel, qu
a été donné pour nous conduire
exhorte à en faire uſage ; c'eſt le
le plus sûr pour connoître la vérit

J'eſpere que mon Ouvrage ſe
quelque utilité aux véritables Sav
quoiqu'il ne contienne rien à q
n'aient peut-être déjà réfléchi eu

J'ai rapporté avec toute l'exactitude qu'il m'a été possible, certains passages des plus grands Hommes, que j'ai rendus comme les garants de mes sentiments. Ceux qui n'ont pas une grande littérature, m'auront obligation d'avoir trouvé le moyen de leur mettre sous les yeux des passages, qu'ils n'eussent point été chercher dans les originaux, & de leur faire parcourir les Ecrits des plus illustres Savants, sans qu'ils aient la peine de les concilier eux-mêmes; en sorte qu'ils apprendront souvent les différentes opinions sur une question, selon les différents Auteurs qui l'ont agitée. Les Savants trouveront aussi leur utilité dans ces citations; elles leur rappelleront avec plus de force les sentiments des Ecrivains dont je fais mention, & qu'ils connoissent très-parfaitement. J'ai moi-même retiré un grand profit des passages que j'ai cités : j'aurois souvent été obligé d'affoiblir mes raisons par trop de prolixité, au lieu que je me suis servi de certaines citations, comme d'une surabondance de droit. Au reste, je voudrois que ceux qui n'ont pas une certaine connoissance des Sciences dont je

le, ensuite ils le lisoient une
fois avec les remarques, &
d'un seul coup d'œil & sans p
sentiments des différents Aute
leurs propres Ecrits.

Comme il est bien des Lect
n'entendent que le François,
duit tous les passages que j'ai
la traduction s'en trouve, ou
corps de l'Ouvrage, ou au-de
la citation. Je n'ai mis aucun
Latin dans le texte, j'ai placé
remarques tous ceux que j'ai rap
pour ne point interrompre la lec
personnes qui ne savent pas la
Latine. D'ailleurs, dans un Livr
en partie pour les femmes & p
gens du monde, il falloit éloign
ce qui pouvoit causer quelqu'en

hommes, &c. qui, ſans le paroître, ſont auſſi ſavants que bien des Profeſſeurs; j'ai placé au bas des pages tous les paſſages que j'ai cru pouvoir être de quelque utilité à ceux de mes Lecteurs qui aiment l'érudition, & qui ſont bienaiſes de juger des opinions d'un Auteur, parce qu'en dit l'Auteur même. Quant aux citations Grecques, étant uniquement pour les Savants, je n'ai mis que celles que j'ai cru abſolument eſſentielles, pour vérifier l'autorité d'un paſſage dont on auroit pu chicaner le ſens dans la traduction, comme dans celui que je cite de Diodore de Sicile, quelques Ecrivains de nos jours ayant ſoutenu que les Egyptiens avoient cru qu'il *n'y avoit qu'un Dieu ſuprême, un ſeul Etre parfaitement intelligent, & un unique Auteur de toutes choſes.*

§. V.

Du Reſpect dû aux Philoſophes.

IL m'eſt arrivé ſouvent de parler des Philoſohes dans le cours de cet Ouvrage, d'une maniere qui paroîtra peu convenable à quelques-uns, horrible &c

trouve... en dépeig...
usé quelquefois en dépeig... d'Aristote ,
de certains Ouvrages d'Aristote ,
Scot , de quelques Scholastiques
sont des blasphêmes impardonnabl
mais je prie ceux qui me condamner
si hautement , de croire qu'en blâm
certains défauts dans ces Auteurs
n'ai pas voulu leur ôter la gloire q
avoient méritée par bien d'autre
droits. Ainsi , en disant qu'Aristote
toit pas un grand Physicien , eu
à Descartes & à Newton , je n'ai
prétendu dire qu'il ne fût pas un
grand homme , rempli d'esprit , &
les Ouvrages sur la Poëtique so
bons qus ceux dans lesquels il
de la Philosophie , sont en gén
utiles. Je mettrai ici le portrai
P. Mallebranche fait d'Aristote
Péripatéticiens verront si je sui
... du Méta

„ avec tant de ſoin, ne raiſonne preſque „ jamais que ſur les idées confuſes que „ l'on reçoit par les ſens, & que ſur „ d'autres idées vagues, générales & „ indéterminées, qui ne repréſentent „ rien de particulier à l'eſprit ; car les „ termes ordinaires de ce Philoſophe ne „ peuvent ſervir qu'à exprimer confuſé- „ ment aux ſens & à l'imagination les „ ſentiments confus que l'on a des cho- „ ſes ſenſibles, ou à faire parler d'une „ maniere ſi vague & indéterminée, „ que l'on n'exprime rien de diſtinct. „ Preſque tous ſes ouvrages, mais prin- „ cipalement ſes huit Livres de Phy- „ ſique, dont il y a autant de Com- „ mentateurs différents, qu'il y a de Ré- „ gents de Philoſophie, ne ſont qu'une „ pure Logique : il y parle beaucoup, „ & il n'y dit rien. Ce n'eſt pas qu'il „ ſoit diffus ; mais c'eſt qu'il a le ſecret „ d'être concis, & de ne dire que des „ paroles. Dans ſes autres Ouvrages, il „ ne fait pas un ſi fréquent uſage de ces „ termes vagues & généraux ; mais „ ceux dont il ſe ſert, ne réveillent que „ les idées confuſes des ſens. C'eſt par „ ces idées qu'il prétend, dans ſes Pro-

après avoir lu ce passage de :
che, ne se scandaliseront pa
ques qu'ils trouveront dans n
ge, de quelques opinions de l

Je prie aussi les Cartésiens
ne point me savoir mauva
quelquefois je les ai taxés d'é
prévenus pour leurs sentime
les soutenir avec trop de h
me flatte de les en faire conv
la fin de cette dissertation. Au
pour Descartes un respect au
qu'eux-mêmes : je le regarde
Restaurateur de la bonne Ph
mais enfin, il étoit homme,
tel, sujet à l'humanité. Un

un de ses Ouvrages, sans même en epter sa Géométrie, où il n'y ait lque marque de la foiblesse de l'es- humain. Voilà, je crois, ce qui doit ir de justification à quiconque, après ir rendu justice au mérite de Descar-, ne déïfie pas ses erreurs à l'exemple Carthésiens outrés.

'aurai moins d'excuse à faire aux ssendites, car la bonne foi & la sin-ité de Gassendi empêche qu'on ne écrie sur les erreurs dans lesquelles eut tomber. Il avoue lui-même qu'il rche la vérité, & qu'il peut faillir s cesse; il ne donne la plûpart de ses nions que comme des sentiments isemblables. Je ne décide point entre mérite de Descartes & de Gassendi; is je puis assurer hardiment que la stérité les regardera tous les deux nme des génies supérieurs. Leurs ents ont été différents. Descartes ne t presque rien qu'à lui-même: il mé-sa si fort la Philosophie Péripatéti-nne, qu'elle lui inspira de la haine ar celles de tous les Philosophes an-ns. Gassendi donna les premiers coups a Philosophie d'Aristote: il remit

ces deux Philoſophes, mai
aſſuré qu'ils trouveront des
des diſciples dans la poſté
reculée, & qu'on diſputera
dix mille ans de bien des qu
n'ont pu éclaircir.

C'eſt le deſir de découv
& non l'amour de la nou
m'a déterminé à préférer c
nions de Newton à quelq
Deſcartes; c'eſt encore n
d'élever un étranger ſur l
mon compatriote. Je me ri
çois qui prend une belle
tous les Anglois, uniqu
qu'ils ſont Anglois, & qui
ſoin à détruire tout ce q
honneur à ſes Concitoyens
moque auſſi d'un prétend

vent être parfaitement égaux, & le ſeul mérite doit les lui faire diſtinguer. J'ai condamné Newton dans ce que j'ai cru devoir déſapprouver; j'ai même plaiſanté quelquefois ſur quelques-uns de ſes ſentiments. Pourquoi m'auroit-il été défendu d'avoir les mêmes droits ſur les opinions d'un Anglois que ſur celles d'un François? Seroit-ce parce que les Newtoniens croient être auſſi infaillibles que les Cartéſiens, & qu'ils ont pour le moins auſſi bonne opinion d'eux-mêmes que leurs adverſaires? Newton a été un des plus grands hommes qu'ait produit la Nature; mais ſes plus célebres Diſciples conviennent qu'il s'eſt trompé quelquefois; & tiennent à ſon ſujet le même langage que Mallebranche à l'égard de Deſcartes. On a donc les mêmes droits ſur les deux illuſtres Philoſophes, & l'on peut également, pourvu que ce ſoit avec le reſpect qui leur eſt dû, rejetter les erreurs qu'on croit appercevoir dans quelques-unes de leurs opinions. Je conviendrai toujours que Newton a été le plus grand homme qu'il y ait eu dans ces derniers temps, mais je dirai auſſi qu'il étoit

vouloir lui ...
les Ultramontains donnent ...
de Rome, tenteroient volontiers ...
faire une Divinité.

J'ai souvent cité dans mes Réflexi...
Locke, Philosophe Anglois, vrai d...
la plus grande partie de ses princi...
juste dans ses conséquences, précis ...
ses démonstrations ; j'avoue que si ...
étoit obligé de prendre un parti en ...
losophie, & qu'il fallût se déterm...
je n'hésiterois pas un moment ...
ranger sous l'étendart de ce grand ...
me ; mais puisqu'il n'en est pas ...
République des Lettres comme ...
autres États, & que chacun pe...
mer une souveraineté partic...
... si je puis, de n'a...

§. VI.

Critique du V. Chapitre de la III. Partie du II Livre de la Recherche de la Vérité, *contre Montaigne.*

QUELQUE estime que mérite le Pere Mallebranche, quelque nom qu'il se soit fait dans la République des Lettres, je ne crois pas que ses plus zélés partisans veuillent persuader les hommes qu'il doive jouir de cette infaillibilité, que ses Confreres (1) ont refusé d'accorder au Pape. Je crois que tous les Savants, & ceux qui font profession d'aimer les Belles-Lettres, sont aussi intéressés à soutenir leur indépendance & leur liberté, que les Parlements & les Evêques le sont à conserver les privileges de l'Eglise Gallicane. Ainsi après avoir rendu au P. Mallebranche la justice qu'il mérite, après avoir dit que c'est un Philosophe de la premiere classe, qu'il a le génie grand, vaste, pénétrant, j'ajouterai qu'il a fait une critique pitoyable des *Essais de Michel de Montai-*

1 Les Peres de l'Oratoire.

l'effacer.

Le Pere Mallebranche n'
seul qui ait attaqué Montai
parti Janséniste vouloit l'ac
faut que ses Ouvrages soie
qu'ils le sont, pour avoir r
de critiques réitérées.

Les dévots de Port-Roya
nerent, non-seulement cont
mais même contre sa perso
tonne que des gens, don
n'en vouloit qu'aux Papes
ques, ayent pu s'amuser à
réputation d'un simple pa
falloit que ces saints Solit

1] Voici un échantillon des i
Dévots atrabilaires. " Le Pyrrho
„ une secte de gens qui soient
„ qu'ils disent : mais c'est une secte
„ aussi se contredisent-ils souven
„ leur opinion, leur cœur ne po

choisi pour déchirer Montaigne, un de ces moments qu'ils employoient pieusement à lire le Roman de *Clélie*, où ils étoient excessivement loués (1), & qu'ils placerent dans leur Bibliotheque à côté de l'*Eunuque* de Térence, qu'ils avoient traduit en François, pour purifier les mœurs des jeunes gens par sa lecture (2).

1 Ces Messieurs les Dévots y étoient loués sous des noms empruntés. L'illustre Racine les a plaisantés vivement à ce sujet dans une des deux Lettres qu'il écrivit contr'eux pour la défense de Desmaretz. Ces deux Lettres ont été réimprimées dans les dernieres Editions des Oeuvres de Despreaux. " Vous n'avez pas considéré, dit M. de Racine, que ni M. d'Urfé, ni Corneille, ni Comberville votre ancien ami, n'étoient point responsables de la conduite de Desmaretz. Vous avez même oublié que Mademoiselle de Scuderi avoit fait une peinture avantageuse du Port-Royal dans sa *Clélie*. Cependant j'avois oui dire, que vous aviez souffert patiemment qu'on vous eût loués dans ce Livre horrible. L'on fit venir au dessert le Volume qui parloit de vous : il courut de main en main, & tous les Solitaires voulurent voir l'endroit où ils étoient traités d'illustres. Ne lui a-t-on pas même rendu ses louanges dans l'une des Provinciales ? Et n'est ce pas elle que l'Auteur entend, lorsqu'il parle d'une personne qu'il admire sans la connoître. ,, Oeuvres de Boileau, &c. Tom. IV. pag. 197. Edit d'Amsterdam 1729.

2 M. Racine a encore relevé ce fait dans la même Lettre que je viens de citer ; voici ce qu'il dit à ce sujet " Je sais bien que S. Augustin s'accuse de s'être laissé attendrir à la Comédie, & d'avoir

pas comment un Philosophe
que lui, qui sanctifie toutes
ses Ecrits par des réflexions
s'est pas apperçu qu'il ne cor
re d'attaquer personnellem
lant homme qui ne pouvoit
Ce qu'il y a de plaisant, c'e
Mallebranche tombe lui-mê
futant Montaigne, dans tou
qu'il lui reproche. Il fait
long détail des qualités du

pleuré en lisant Virgile. Qu'est-ce
cluez de là ? Direz-vous qu'il ne fau
gile, & ne plus aller à la Comédie
gustin s'accuse aussi d'avoir pris tro
chants de l'Eglise ; est-ce à dire qu
aller à l'Eglise ? Et vous autres, qui
ce Pere, de quoi vous êtes-vous av
en François les Comédies de Térence
terrompre vos saintes occupations po
Traducteurs de Comédies ! Encore,
aviez données avec leurs graces, l

qu'il attribue à cet Auteur, lequel, au jugement de tous les connoisseurs, est l'Ecrivain le plus éloigné de ce défaut. Cependant, à force de divisions & de subdivisions, & traitant des attributs du pédant d'une façon aussi abstraite que des idées par lesquelles nous voyons tout en Dieu (1), il conclut que Montaigne *s'est plutôt fait un pédant à la cavaliere, & d'une espece toute singuliere, qu'il ne s'est rendu raisonnable, judicieux & honnête homme* (2). Ce dernier mot emporte une injure assez grossiere ; car quiconque n'est pas honnête homme est un frippon. Mais, laissons à part ces invectives ; voyons sur quoi le Pere Mallebranche condamne Montaigne si hardiment. *Les pédants*, dit-il, *sont vains, fiers, de grande mémoire & de peu de jugement, forts en citations, malheureux & foibles en raisons, &c.* Si ce portrait là ne convient de tout point à Montaigne, il faut donc avouer qu'il n'étoit point pédant. Examinons cette question sans prévention.

1 Recherche de la Vérité, Part. I. Liv. III. Cap. VI.
2 Part. III. Livre II. Chap. V.

nations. Il est vra...
comme un homme du monde, &
me un Gentilhomme doit écrire
sa satisfaction & pour son utilit
culiere; mais ayant reconnu
que le Public pourroit retirer
profit de ses Ouvrages, il les lu
nés tels qu'ils étoient, & n'a
qu'il dût servir de Prédicateur
humain; il s'est contenté de l'in
de l'amuser en même temps. S'i
eu que le dessein de l'ennuyer
ques préceptes moraux, il eû
Essais, tels que ceux de Ni
reproche encore à Montaigne,
peu de Chapitres où il ne parle
en parle avec une si grande
que l'on connoît aisément
moins par vanité, que pou
... « Il est certain,

„ dessein de se voir tels qu'ils sont effec-
„ tivement.

M. Paschal, en bon & fidele partisan du Port-Royal, avoit fait à Montaigne le même reproche que Mallebranche. Voici sa critique, & la réponse (1) qu'y a faite un Ecrivain. " Le sot projet qu'a
„ eu Montaigne de se peindre, & cela
„ non pas en passant & contre ses ma-
„ ximes, comme il arrive à tout le
„ monde de faillir, mais par ses propres
„ maximes & par un dessein premier &
„ principal! Car de dire des sottises par
„ hasard & par foiblesse, c'est un mal
„ ordinaire; mais d'en dire à dessein,
„ c'est ce qui n'est pas supportable, &
„ d'en dire de telles que celles-là.

„ Le charmant projet que Montaigne
„ a eu de se peindre naïvement, comme
„ il a fait. Car il a peint la nature hu-
„ maine; & le pauvre projet de Nico-
„ le, de Mallebranche & de Paschal,
„ de décrier Montaigne! „ M. de Voltaire a raison: & si Paschal n'avoit pas mieux réussi dans les Provinciales que dans sa critique sur les Ecrits de Mon-

1 Oeuvres de Voltaire, Tom. IV. pag. 366. Edit. d'Amsterdam. 1739.

sérieusement.

Poursuivons l'examen du péda
de Montaigne. On lui reproche
tations qu'il a mises dans ses Ou
comme s'il avoit cru qu'elles
servir de raisons démonstratives.
sera aisé de réfuter cette critiqu
taigne n'a rapporté les passages
férents Auteurs qu'il a cités, q
donner le plaisir & la satisfac
Lecteur de voir d'un seul coup
pensée qu'il lui offre, & celle
teur qu'il imite. Il étoit bien
présenter à l'imagination ses p
chesses, & les trésors dans l
en avoit puisé d'autres. Mais
le Pere Mallebranche se réc
si fort sur *ces citations que M*
employoit pour des raisons, lu

avoir fait un long détail de la vaine Science des pédants, *de leur imagination vigoureuse & spacieuse*, & avoir prodigué quelques injures à Montaigne, tout-à-coup par un effet de cette *imagination vigoureuse & spacieuse*, dont il vient de parler, il se laisse emporter à sa fougue; & ayant dit qu'*il falloit que cet Ecrivain se regardât comme un homme tout-à-fait extraordinaire*: voici ce qu'il ajoute.

“ Toutes les créatures ont une obli-
„ gation essentielle de tourner les esprits
„ de ceux qui veulent les adorer, vers
„ celui-là seul qui mérite d'être adoré;
„ & la Religion nous apprend que nous
„ ne devons jamais souffrir que l'esprit
„ & le cœur de l'homme, qui n'est fait
„ que pour Dieu, s'occupe de nous,
„ s'arrête à nous admirer & à nous ai-
„ mer. Lorsque S. Jean se prosterna de-
„ vant l'Ange du Seigneur, cet Ange
„ lui défendit de l'adorer. *Je suis servi-*
„ *teur*, lui dit-il, *comme vous & com-*
„ *me vos freres; adorez Dieu.* Conser-
„ vus tuus sum, &c. Deum adora.
„ *Apoc.* 1. 9. 10. Il n'y a que les dé-
„ mons & ceux qui participent à l'or-

„ de vouloir que les autres
„ s'occupent de nous ; c'eſt vo
„ adoré ; c'eſt-à-dire, en eſp
„ vérité.

Eh ! qu'auroit dit, grand
P. Mallebranche, ſi pour prou
homme avoit de la vanité, M
eût fait tout-à-coup une incu
la Théologie la plus relevée
taillé les obligations de la Cr
vers le Créateur ; diſtingué le
tes adorations, *extérieures*, *a*
intérieures & *véritables* ; d
Dieu veut être *adoré en eſpri*
rité ; cité *Saint Jean*, *l'Apoc*
Anges, *les Apôtres* : & tou
cauſe qu'un Auteur *n'a fait*
que pour ſe peindre, *& pour*
ſes humeurs & ſon inclination

Le Pere Mallebranche avoit raiſon de mépriſer la charmante érudition de Montaigne ; car perſonne n'a jamais eu moins de goût que lui, pour ce qu'on appelle belle Littérature. Monſieur de Fontenelle nous apprend qu'*il faiſoit peu de cas de cette Philoſophie qui ne conſiſte qu'à apprendre les ſentiments des différents Philoſophes, & qu'il n'avoit jamais pu lire dix vers de ſuite ſans dégoût*. Je ferai en paſſant deux réflexions : la premiere, c'eſt que la ſeule bonne maniere d'étudier, c'eſt celle d'examiner avec ſoin les opinions des grands hommes qui ont vécu avant nous. On profite ainſi également, & des vérités qu'ils ont connues, & des erreurs dans leſquelles ils ſont tombés : on adopte les premieres, on rejette les ſecondes. Tout eſt utile dans la lecture des Anciens ; c'eſt en partie à la connoiſſance des fautes qu'ils ont commiſes, que nous ſommes redevables de la plupart des découvertes que nous avons acquiſes. Sans la lecture des Livres Grecs & Latins, jamais Gaſſendi n'eût publié ſes Ouvrages : Locke doit infiniment aux Anciens, & Leibnitz avoue (1)

1 *Quare dicere non vereor, plura me probare*

lorsque ...
du Pere Mallebranche ...
peut savoir l'histoire des pensées ...
mes, sans penser. Je suis persuadé
contraire, qu'il est impossible qu
homme qui a étudié la Nature dans
plus belles productions, c'est-à-di
dans les plus grands génies qui on
dans tous les siecles, & qui s'est n
l'esprit de tout ce qu'il y a de bon
leurs excellents Ouvrages, n'ait un
tage infini, pour penser juste,
autre, qui n'aura eu de maître
guide que son propre génie. Je
serve à traiter cette matiere plus
ment dans un autre Ouvrage, &
à la seconde réflexion.
Quelque peu de goût que ... pour l'ér

dégoûter les Lecteurs par la maniere dont il l'employoit. Par exemple, pour prouver que les Gascons, les Picards & les Normands different entr'eux pour le caractere & pour l'humeur, il cite l'Ecriture Sainte (1), Cicéron, Martial, Horace, &c. Ne voilà-t-il pas une érudition bien employée, sur-tout dans la question dont il s'agit? Car, ce que veut prouver le Pere Mallebranche, est

1 On reconnoît tous les jours la vérité de ceci par les diverses humeurs & les différents caracteres d'esprit des personnes de différents pays. Les Gascons, par exemple, ont l'imagination bien plus vive que les Normands. Ceux de Rouen & de Dieppe & les Picards different tous entre eux, & encore bien plus des bas Normands, quoiqu'ils soient assez proches les uns des autres. Mais si on considere les hommes qui vivent dans des païs plus éloignés, on y rencontrera des différences encore bien plus étranges, comme un Italien & un Flamand, ou un Hollandois. Enfin il y a des lieux renommés de tout temps pour la sagesse de leurs habitants, comme Theman & Athenes; & d'autres pour leur stupidité, comme Thebes, Abdere, & quelques autres.

Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur Attici; crassum Thebis. Cic. *de Fato.*
Abderitanæ pectora plebis habes. Mart.
Boeotum in crasso jurares aëre natum. Hor.
Numquid non ultra est sapientia in Theman?
Jerem. *Cap.* 49 *V* 7.
– Recherche de la Vérité, Liv. II. Chap. 3. pag. 135. Tom. I. Edit. in-12.

perience journ...
lemagne, l'Angleterre, ayant p
des personnes d'une imaginatio
vive que celle des Italiens & de
çois les plus ingénieux. Où pe
trouver plus de feu, plus de vi
plus d'invention que dans les Ou
de Milton & de Leibnitz? Est-
Descartes & le Tasse ont eu plus
gination que ces deux homm
dans des climats bien différents
Les Anciens avoient des exemp
frappants que ceux que nous a
jourd'hui. Démocrite étoit d'
la Grece n'eut jamais un autre gé
vaste que le sien: & le systêm
Philosophe prouve assez la viv
son imagination.
Si le Pere Mallebranche eût
d'étudier les Philosophes anci

roit pas cité (1) Plante, pour prouver que *le vin donne du croc en jambe*, & qu'Horace a fait mal à propos l'éloge de l'yvresse. Un peu plus de justesse dans l'application des passages eût bien contenu dans l'ouvrage d'un homme, qui traite avec tant de mépris un Auteur qui a employé avec une délicatesse infinie les endroits qu'il a empruntés des Anciens, & qui presque toujours donne à leurs pensées une nouvelle grace.

Le Pere Mallebranche reproche en-

1 Le vin est si spiritueux, que ce sont des esprits animaux presque tout formés; mais des esprits un peu libertins, qui ne se soumettent pas volontiers aux ordres de la volonté, à cause de leur solidité & de leur agitation excessive. Ainsi dans les hommes, même les plus forts & les plus vigoureux, il produit de plus grands changemens dans l'imagination & dans toutes les parties du corps, que les viandes & les autres breuvages. Il donne du croc en jambe, *vinum luctator dolosus est*, pour parler comme Plaute, & il Produit dans l'esprit bien des effets qui ne sont pas si avantageux, que ceux qu'Horace décrit en ces vers:

Quid non ebrietas designat? operta recludit;
Spes jubet esse ratas: in prælia trudit inermem?
Sollicitis animis onus eximit: addocet artes.
Fœcundi calices quam non fecere disertum?
Contracta quem non in paupertate solutum?

Recherche de la Vérité, Liv. II. Chap. II. p. 153.

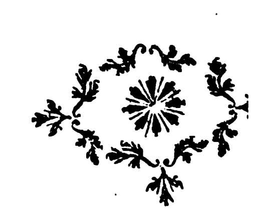
gne, je ne dirai que ce que ...
Mallebranche, peu de lignes apr
critique. *Ceux qui ont lu Mont*
ſavent que cet Auteur affectoit d
pour Pyrrhonien, & qu'il faiſoit g
douter de tout. Je demande, ſi l'o
droit de trouver mauvais qu'un l
qui doute, témoigne de l'incer
& ſi c'eſt un défaut, à quiconqu
che la vérité, de balancer ſon o
& d'examiner les différents ſen
avant de ſe déterminer, & d'en
quelqu'un? Car c'étoit à cette ſa
caution que ſe réduiſoit le Pyrrl
de Montaigne. Tout le monde p
éclaircir en liſant ſes Ouvrages:
être aveuglé par ſa paſſion, ou
par la mauvaiſe foi, pour ſout
Montaigne ait jamais eu l'idée
... l'... opinion des anci

autres âges (1)? Eſt-ce n'être certain de rien, que d'aſſurer que la Philoſophie nous rend vertueux, & que la vertu eſt le ſouverain bien? *La ſcience*, dit Montaigne, *a pour but la vertu*, *qui n'eſt pas*, comme dit l'Ecole, *plantée à la tête du mont coupé, raboteux & inacceſſible. Ceux qui l'ont approchée, la tiennent au rebours, logée dans une belle plaine, fertile & floriſſante, d'où elle voit bien ſous ſoi d'autres choſes* (2).

Eſt-ce là douter? Je crois que c'eſt admettre la néceſſité des vérités fondamentales au bien de la Société; mais je ſens quels ſont les doutes qui ont révolté le Pere Mallebranche; il nous les apprend lui-même. *Que peut-on penſer d'un homme*, dit-il, *qui confond l'eſprit avec la matiere, qui rapporte les opinions les plus extravagantes des Philoſophes ſur la nature de l'ame, ſans les mépriſer, ... qui ne voit pas la néceſſité de l'immortalité de nos ames, qui penſe que la raiſon humaine ne la peut connoître*, &c. Voilà donc les principa-

1 Montaigne, eſſais, Liv. I. Chap. XXV. pag. 281.
2 Montaigne, la-même, pag. 278.

d'être convaincu naturellement
concevoit point clairement c
impénétrable. Je renvoie le L
ma quatrieme réflexion ſur la M
ſique, pour voir ſi ces queſti
auſſi évidentes que le dit le Pe
branche, & ſi les preuves qu'il
nées, ſont auſſi claires & auſſi
cantes qu'il le prétend ?





RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES *SUR L'INCERTITUDE* *Des Connoiſſances Humaines.*

RÉFLEXION PREMIERE.

Concernant l'incertitude de l'Hiſtoire.

§. I.

Introduction.

VOUS croyez, Madame, que je ſuis fort en peine de vous prouver démonſtrativement l'opinion que vous m'avez ſouvent entendu ſoutenir touchant *le peu de certitude que nous avons*

apprendre en huit jours ...
tant de Philosophie qu'en s...
Professeurs de tous les Colle...
ris. Vous taxez mon projet d'...
& de vanité; mais je fais tro...
votre estime, pour ne point ...
fectuer mes promesses. Pe...
manderois-je quelques semai...
à quelqu'un qui auroit moi...
tration que vous; mais vo...
esprit si juste, & nous savon...
choses, qu'en vérité, quand...
demandé huit jours pour v...
aussi habile qu'un Professeu...
pu dire, qu'un Docteur d...
des plus fameux; & il m'...
été très-facile d'exécuter ma...

Vous savez, Madame, ...
losophie dont nous parlions...

des ſupputations de calcul, & par
regles certaines. Notre Theſe ne
:endoit uniquement que ſur le peu
tilité de la Logique, ſur l'incertitu-
de cette partie de la Phyſique, qui
ſt point appuyée par des expériences,
ſur la ſombre & impénétrable pro-
deur de la Métaphyſique. Le Révé-
d Pere Bonaventure vous aſſuroit,
une étude de vingt années de ſuite,
ıvoit à peine ſuffire pour montrer
hemin qu'on doit tenir pour arriver
es Sciences; en ſorte qu'il faut étu-
r vingt ans ſous un Maître, & vingt
res dans ſon cabinet, pour acquérir
titre de Savant. Mais franchement
t ſe tourmenter bien vainement pen-
ıt quarante ans, pour demeurer enfin
ſi ignorant que le premier jour qu'on
ommencé. Vous ſavez, Madame, les
utes que nous avions à ce ſujet avec
Révérend Pere: il prétendoit ne rien
orer, & je ſoutenois que les hom-
s ſavent fort peu de choſe, & que
qu'ils connoiſſent clairement, eſt à
portée de tout le monde. Le bon
e alors, pour ſoutenir ſon opinion,
it recours à de grands mots, qui

du mon opinion plus vraisembla
veux bien aujourd'hui vous conv
entiérement.

Je sais que vous aimez les au
des célebres Ecrivains; & lorsque
vérend Pere Bonaventure citoit
te, ou Saint Thomas, vous me
fiez aussi prévenue, que si l'on v
convaincue démonstrativement
servirai donc, pour vous plair
certaines occasions de quelques
des meilleures Auteurs, que je
rai en François pour que vous
fiez juger par vous-même. Je
le Grec & le Latin au-dessous,
si vous me croyez de mauva
vous puissiez faire confronter
qu'un l'original avec la traduct
pendant je n'emploirai jamais
... vous convaincre

raiſon que je vous prie de faire uſage. La ſeule choſe que j'exige de vous, eſt de ne pas faire plus de cas d'Ariſtote & de Deſcartes, lorſqu'ils s'éloignent des notions évidentes, que Boileau n'en eût fait de Cotin & de Pradon.

Le reſpect qu'on doit aux grands hommes, ne doit point tenir de l'eſclavage : il faut les louer dans ce quils ont fait de bon, & avoir pour leurs Ecrits une eſtime qui tienne de la vénération ; mais il ne faut point adopter leurs erreurs. Dans les endroits où ils ſont évidemment fautifs, l'on ne doit avoir aucun égard à leurs ſentiments. S'ils euſſent eu la foibleſſe de n'oſer condamner les défauts des grands hommes qui les ont précédés, ils ne fuſſent jamais parvenus au degré, auquel ils ſe ſont élevés, & ils ne les euſſent jamais égalés.



valoir sur toutes les Autorites.

IL faut d'abord poser ce premier pr cipe, que notre raison, qui est présent que Dieu nous a fait pour nc conduire, ne sauroit nous tromper da les choses qu'elle apperçoit, & qu'e distingue évidemment (1); car si ce cernement & cette faculté de concev nous trompoit, Dieu seroit lui-mê un trompeur, qui nous présenteroi faux sous les apparences du vrai. N raison ne nous serviroit plus à au usage; elle seroit un don pernicie qui tendroit plutôt à nous égarer

1 La faculté qu'il nous a donnée, que appellons lumiere naturelle, n'apperçoit j aucun objet qui ne soit vrai en ce qu'elle co clairement & distinctement, pour ce que Dieu seroit trom

nous conduire (1). Or, vous ſentez parfaitement, Madame, que Dieu ne peut nous tromper; la fourberie & l'injuſtice ſont des attributs indignes d'un Etre ſouverainement parfait : il faut donc que la raiſon ou la faculté de connoître, que nous avons reçue en naiſſant, n'apperçoive aucun objet qui ne ſoit vrai en ce qu'elle apperçoit clairement & diſtinctement.

C'eſt tomber dans un Pyrrhoniſme outré que de ſoutenir le contraire. Dès qu'on admet que notre raiſon eſt un flambeau dont la lueur ne ſert qu'à nous égarer, on ouvre la barriere à toutes les erreurs les plus monſtrueuſes; il n'eſt aucune opinion qu'on ne puiſſe défendre. Quel eſt l'état des hommes, s'ils n'ont abſolument aucun moyen de démêler du menſonge les vérités les plus claires? Les bêtes ſeront bien plus heureuſes, puiſqu'elles trouveront daus

1 Notre raiſon eſt un don de Dieu, qui ne ſauroit nous tromper; c'eſt un préſent qu'il nous a fait, pour nous donner le moyen de le connoître & le ſervir. Si cette raiſon dans les choſes évidentes nous égaroit, Dieu nous tromperoit; ce qui ne peut ſe ſoutenir, Dieu étant la vérité même. *Lettres Juives*, *Lettre* XXXIII.

qui ont le plus penché vers l
nisme, ont convenu cepe
l'homme avoit en lui des mo
connoître la vérité; Gassen
établi trois dans sa Philosop
que plaisir que Bayle se soit f
nir des armes aux Pyrrhon
voit bien que son dessein n'a
de soutenir que l'homme ne
guer le vrai du faux, en se
sa raison. Ce n'est pas elle
trompe, c'est la maniere
servir, dit fort bien un Aute
place parmi les Pyrrhoniens
bles, c'est-à-dire, parmi les
losophes qui ne décident que
qu'ils connoissent évidemm
donc sans cesse consulter la r

Quelles que soient les

le les rejetter comme des fables, dès que nous les voyons opposés à la lumiere naturelle; & si nous les examinons avec attention, nous connoîtrons aisément leur absurdité.

La plus grande partie des opinions humaines sont fondées ou sur l'Histoire ou sur la Tradition, ou sur l'autorité des Savants; il en est très-peu qui ne soient appuyées que sur la raison. Avant d'aller plus avant, & pour vous montrer la nécessité de n'embrasser & de ne croire un sentiment évident, qu'autant qu'il est conforme à la lumiere naturelle, j'examinerai, si vous voulez bien, l'incertitude qui regne dans toutes les autres choses sur lesquelles on pourroit s'appuyer.

§. III.

De l'Incertitude de l'Histoire dans un grand nombre de faits.

L'Histoire, que nous regardons comme le registre des événements des siecles passés, ne doit point nous paroître une preuve d'un fait contraire à la raison. Tout ce que nous devons faire, c'est

reur des peuples chez lesquel
& de suivre le torrent de la
& des préjugés.

On est obligé, lorsqu'on é
toire, de rapporter bien des
on connoît la fausseté, &
point le maître de les suppri
C'est à un Philosophe à discu
rité d'une opinion. Un Histo
pas fait pour entrer en cont
tout ce qu'on doit exiger de l
qu'il n'ait que peu ou point de
à ce qu'il rapporte.

Il en est peu qui observent
ment cette maxime. La plupart
avoir assuré un grand nombre d
ou fausses ou ridicules, propo

1 Quand Tacite rapporte quelque
le fait par l'...

quelques-unes, un doute assez inutile, & d'autant plus pernicieux à leurs Lecteurs, que leur bonne foi dans cette occasion semble autoriser les mensonges qu'ils ont approuvés (1).

Pour vous persuader, Madame, de l'incertitude qui regne dans l'Histoire; je vais d'abord vous faire voir, I. l'obscurité dont elle est couverte dans ses commencements; II. la partialité qu'on voit dans les Historiens, lorsque les temps s'approchent un peu plus de nous; III. combien les Historiens ont aimé à remplir leurs Ouvrages de prodiges & d'événements miraculeux & surnaturels; IV. la différence de sentiments des Ecrivains d'une Religion différente; V. le ridicule des Annales de tous les différents Ordres des Moines, & VI. je vous prierai d'examiner combien les véritables sujets d'un événement sont souvent si ignorés des Historiens.

1 Illi, cum multa me mentiti sunt ad arbitrium suum, unam aliquam rem nolunt spondere, sed adjiciunt: penes Auctores fides erit. *Seneca Natur. Quæst.* Lib. IV. Cap. III.

commencements.

L'Histoire des premiers sie
obscure, ce qui en est parven
est si peu de chose, & est si mé
de fables, que la raison démen
ment, qu'on ne peut, lorsqu
faire usage de la lumiere natu
cevoir pour vrai les trois quart
qu'on en rapporte. Nous n'avo
qu'au déluge, aucune idée de
arrivé, que dans les Livres de
car si nous voulions consulter l
Historiens qui peuvent nous instr
temps plus éloignés, & si nous
rêtions aux Annales des Chinois
Egyptiens, nous serions obligés
ter la Genese comme un Livre
phe, puisque les Ecrivains de ce
tion font

Foi & la Religion nous obligent à ne point approfondir cette question : ainsi

ce qui fait remonter la fondation de leur Empire de trois cents ans au-delà du Déluge. Lenglet, Méthode d'étudier l'Histoire, dans ses cartons retranchés & conservés dans Beyer, *Memoriæ Historico-Criticæ Librorum variorum*, pag. 171. Le Pere du Halde parle bien différemment dans son Histoire de la Chine; mais pouvoit-il faire autrement? Il étoit Jésuite, par conséquent obligé à certains ménagements. D'ailleurs, s'il se fût expliqué aussi sincérement que l'Abbé Lenglet, on eût fait supprimer de son Livre ce qu'il auroit dit à ce sujet, comme on l'a fait ôter de celui de l'Abbé Lenglet. On voit cependant que ce Pere place le regne de *Fo-hi* environ deux cents ans après le Déluge; & il ne nie pas qu'il n'y ait eu d'autres Empereurs qui ayent régné avant lui. On sera peut-être bien aise de voir ici, comment ce Jésuite a traité une matiere aussi épineuse. Les Historiens les plus célebres distinguent dans la chronologie Chinoise ce qui est manifestement fabuleux, ce qui est douteux & incertain, & ce qui est sûr & indubitable. Ainsi ne voulant s'attacher qu'à ce qui leur paroît avoir quelque fondement de vérité, ils marquent d'abord comme une chose sure, qu'on ne doit faire nulle attention aux temps qui ont précédé *Fo-hi*, lesquels sont incertains, c'est-à-dire, qu'on ne peut les ranger suivant une exacte & vraie chronologie, & que ce qui précede *Fo-hi*, doit passer pour mythologique. Ces Auteurs regardent donc *Fo-hi* comme le fondateur de leur Monarchie, lequel, environ 200. ans après le Déluge, suivant la Version des Septante, régna d'abord vers les confins de la Province de *Chen-si*, & ensuite dans la Province de *Ho-nan*, qui est située presque au milieu de l'Empire; après quoi il défricha toutes les terres, qui s'étendent jusqu'à la mer Orientale. C'est là le sentiment de presque tous les Lettrés ;

d'un peuple; c'est toujours par rapport aux Juifs. Il omet, & ne fait aucune mention de ce qui ne sert point à illustrer sa nation; il ne marque rien des premiers Egyptiens, des Ethiopiens & des Chinois. Nous avons cependant des fragments de leur Histoire, qui n'ont point été inventés après coup (1), &

& cette chronologie, fondée sur une tradition constante, & établie dans leurs plus anciennes Histoires qui n'ont pu être altérées par les étrangers, est regardée de la plupart des Savants comme incontestable. D'autres Auteurs Chinois ne font remonter leur Monarchie qu'au regne d'*Yao*, qui, selon l'opinion des premiers, n'est que leur cinquieme Empereur: mais si quelqu'un s'avisoit de la borner à des temps postérieurs, non-seulement il se rendroit ridicule, mais il s'exposeroit encore à être châtié sévérement, & même à être puni de mort. Il suffiroit aux Missionnaires de donner un simple d'appui en cette matiere, dont ensuite ont eût connoissance, pour les faire chasser de l'Empire. Description Géographique, Historique & Chro-

dont la vérité eſt authentique (1); mais il y a apparence que chaque Nation a eu ſon Moyſe, (je le regarde ici comme un ſimple Hiſtorien), qui aura voulu faire honneur à ſa Nation, ſans ſe ſoucier d'illuſtrer les autres. Quand nous aurions les Ecrits perdus, ils nous deviendroient inutiles pour notre éclairciſſement : nous ne pourrions en faire plus d'uſage que des Annales des Chinois, & des morceaux qui nous reſtent dans Hérodote (2) & Diodore de Sicile

Ethiopiens, des Scythes & des Chinois; cependant on n'oſeroit avancer que les fragments ſi sûrs qui nous reſtent de leur Hiſtoire, ſoient des fables inventées après coup, pour orner chacune de ces Nations. Lenglet, là-même.

1 Si l'on convient, cher Enuque, de la vérité de ces hiſtoires qui font mention de ce que les Rois d'Egypte ont fait avant le Déluge : quelle raiſon aurons-nous de douter des fragments de Manethon, Prêtre Egyptien, ou de la Généalogie & Succeſſion des Rois d'Egypte, que nous a donnée Hérodote, ou de la Chronologie du même, puis démêlée par Diodore, qui porte le regne des Egyptiens plus de mille ans au delà de toutes les autres anciennes époques de la Création, à la réſerve de celles des Aſſyriens, ou des Chinois, & des Indiens, qui vont encore plus loin dans l'Antiquité? Marana Eſpion dans les Cours des Princes Chrétiens, &c. Tom. IV. Lettre XLVI. p. 189.

2 Les Prêtres diſent que Menès, qui fut le premier Roi des Egyptiens, fit faire ſur le fleuve un pont à Memphis. . . . Les mêmes Prêtres me firent

être contraire.

Si ce que nous ſavons de
depuis la Création du Mond
Déluge, contient bien peu
pour notre éclairciſſement
laiſſe même plus de doute qu
tude: nous n'avons guere p
cours pour ſavoir ce qui s'e
deux premiers ſiecles après l
Les trois enfants de Noé ſon
commune de toute l'humani
moins l'aſſure-t-on ainſi; &
ces Empires, & ces grandes

voir dans leurs hiſtoires les noms
trente Rois qui avoient régné depuis
mi leſquels il y avoit dix-huit Eth
femme étrangere; tous les autres étoie
Hérod. Liv. II. p. 179 Tom. I. Edit.
fers de la verſion de du Reyer.

1 Les Prêtres font commencer le re
près de quinze mille ans avant la c

que nous découvrons peu de temps après le Déluge, semblent s'opposer à cette croyance (1). La seule soumission que

1 De-là vient une nouvelle difficulté dans l'Histoire sainte; savoir, quelle étoit cette race de Géants, qui subsista même long-temps après le Déluge; & quelles étoient ces filles des hommes dont Dieu désaprouva si fort l'alliance avec ses propres enfants, qu'il se repentit pour cela d'avoir créé les derniers. Auroit-il condamné cette union, si les filles & les garçons étoient sortis d'une même source, lui, qui a quelquefois permis sous la Loi des alliances avec les étrangers? L'Ecriture ne marque point, qu'avant le Déluge il y eût dans les enfants d'Adam une race ou un peuple choisi. Ces alliances n'auroient donc point été alors regardées comme étrangeres; elles n'étoient pas défendues, & par conséquent elles n'auroient pas été si exécrables que Dieu les a déclarées, si elles étoient faites avec des filles de la même famille. Lenglet, Cartons conservés par Beyer, pag. 183.

La difficulté dont parle ici l'Abbé Lenglet, a embarrassé plusieurs Peres de l'Eglise: quelques-uns ont prétendu que cette race de Géants avoit été produite par l'amour charnel que les Anges avoient eu avec les femmes; ce qui les avoit fait punir. Saint Justin dit expressément, que les Anges engendrerent les démons, ayant connu les femmes.

Παρέδωκεν' οἱ δ' ἄγγελοι, παραβάντες τήνδε τὴν τάξιν, γυναικῶν μίξεσιν ἡττήσαν, καὶ παῖδας ἐτέκνωσαν, οἵ εἰσιν οἱ λεγόμενοι δαίμονες. καὶ προσέτι λοιπὸν τὸν ἀνθρώπειον γένος ἑαυτοῖς ἐδούλωσαν.

Angeli autem ordinationem sive dispositionem eam transgressi, cum mulierum concubitus causa, amoribus victi, tum filios procreaverunt eos, qui dæmones sunt dicti, atque insuper reliquum genus hu-

44. Ed. Colon. 1636. Athenagore est encore plu précis sur l'amour des femmes avec les Ange Selon lui, les Géants naquirent de cet amour cri minel.

Οὕτως δὴ, ἀμελήσας καὶ πονηρὸς περὶ τὴν τῶν πεπιστευμένων γενόμενος διοίκησιν. Ἐκ μὲν οὖν τῶν περὶ τὰς παρθένους ἐχόντων, οἱ καλούμενοι ἐγεννήθησαν γίγαντες.

Itaque à statu suo defecerunt : (Angeli) alii quidem amoribus capti virginum, & libidine carnis a censi ; ipse vero princeps, tum negligentia, tum im probitate circa procurationem sibi concreditam ; e amatoribus igitur virginum gigantes, ut vocant nati sunt. Athenagor. Legat. *pro Christian. pag 27. Ed. Colon.* 1636. Voilà deux anciens Auteur qui expliquent de la même maniere cette difficult de l'Histoire sainte : & voici un autre Pere, qu traite tous ces raisonnements de fables puériles. *Non est sine damno, audire etiam ipsos sanctos Angelo corporum formositatibus affici & liquefieri, hoc est oblectari tam prophanis & absurdis voluptatibus An non verisimile, multos inde turbari, & contem nentes meliora, deliciarum amorem deligere, dum considerant quod magnificum & arduum ipsis sit carna libus voluptatibus omnino oblectari, & crediderunt etiam ipsos Angelos sanctos affectiones sequi? Igitur quod non praeterit virtutem Scriptorum, absque la*

avec la raiſon, quoiqu'elle ne la heurte pas démonſtrativement.

La poſſibilité Phyſique d'un déluge univerſel dans l'état préſent de la terre, forme une ſeconde difficulté qui n'eſt pas moins conſidérable, que la prompte multiplication qu'onſoutient s'être faite après cette inondation (1). Quelques

Hippocrate dit oui, Galien dit non, & moi je dis oui & non. Quel eſt l'homme ſage & ſenſé, qui, au milieu de tant de difficultés, débattues ſi vainement par les plus grands, les plus reſpectables Ecrivains, oſe prendre un parti? Combien de choſes auſſi obſcures que la race des Géants, dans l'Hiſtoire ſainte, & expliquées auſſi contradictoirement?

1 Les Critiques ne laiſſent pas de continuer de dire que dans l'état préſent de la terre il eſt impoſſible qu'il puiſſe arriver un Déluge général, qui couvre de quinze coudées la cime des plus hautes montagnes. La mer priſe en général, n'a pas, dit-on, plus de 200. pas de profondeur; les montagnes les Plus élevées, comme le Mont Gordien, ou d'Ararat, ne ſurpaſſent point de trois mille pas la ſurface de la mer. Ainſi, ſans compter que la capacité du Globe s'élargit à meſure qu'il s'éleve, il faudroit douze ou quinze fois autant d'eau que la terre dans la quantité marquée par l'Ecriture: & comme elle ne rapporte que des moyens naturels, ſavoir l'ouverture de l'abîme & la chûte des pluies, elle prévient, à ce qu'on prétend, la réponſe qu'on pourroit faire en diſant que Dieu créa, pour l'exécution de cette ruine, une nouvelle quantité d'eaux, qu'il anéantit enſuite. Il ne ſe ſervit, ſelon l'Ecriture, que du vent pour les deſſécher. Ainſi, il y a lieu de croire que le moyen qu'il a pris pour les répandre ſur la terre, n'étoit pas moins naturel. Lenglet, là-même, pag. 187.

ſervir l'Ecriture à fortifier leur op
& ils ont expliqué en leur faveur
ſage de la Geneſe, où il eſt dit ex
ment que *les Fils de Noé ſe parta*
les Nations après le Déluge (2).
roît par-là que les Enfants de No
voient pas ſeulement diviſé la terr
eux, mais encore les Nations q

1 Ils ſoutiennent qu'il étoit impoſſibl
pluies aient été aſſez abondantes pour
pareil effet. Ils appuient leurs ſentiments
nion d'un fameux Philoſophe (*), qui pr
des démonſtrations exactes que les orages
violents ne verſent qu'un pouce & demi
demi-heure ; ce qui fait ſix pieds dans u
le Déluge n'ayant duré que quarante f
quatre heures, en ſuppoſant les plus ha
tagnes à deux mille pas d'élevation, q
tiers moins que leur hauteur, il faudroit,
ſurmonter, mais même pour les égaler
Ciel eût verſé en vingt quatre heures ce
cinq pieds d'eau, au lieu de ſix qu'il verſe

bitoient, & dont ils devoient faire la conquête.

En effet, l'histoire des Nations est contraire à cette inondation générale de toute la terre. On trouve dans les temps les plus voisins du Déluge, plusieurs grands Empires formés, & excessivement peuplés, la Syrie, la Chine, l'Egypte, l'Ethiopie, &c. Il est impossible que sept ou huit personnes, dans l'espace de trois cents, ou même de cent cinquante ans, si l'on veut pousser les choses à l'étroite rigueur, puissent peupler d'aussi vastes Provinces que les pays que le Tigre & l'Euphrate parcourent, & qui furent habitées par les Enfants de Noé.

Sans avoir égard aux fabuleuses Chroniques des Egyptiens, qui font remonter à trente-quatre mille deux cents & un an la formation de leur Empire, avant l'établissement de leur premier Roi, & en suivant les Historiens qui ont écrit le plus exactement, tels que Manéthon, Hérodote, &c. on trouve l'Egypte très-peuplée (1) cent cinquante

1 On a vu ci-dessus que le Pere du Halde convient qu'environ deux cents ans après le Déluge,

ion go...
me aussi Ammosis, ou ...
& qu'on regarde comme le p
Roi, ne régna en Egypte que
l'an du monde 2312, jusqu'en 23
Chebrès Pharaon lui succéda, 8
vingt-trois ans, selon le calcul
be. Les autres Historiens aprè
thon marquent diversement c
néalogie; mais enfin ils s'accor
sur l'établissement réel des I
gypte dès l'année 2312. Il pa
impossible que la terre ait pu
plée aussi promptement; &
Empires, où nous voyons la
des Arts & des Sciences (1)

la Chine étoit aussi très-peuplée &
mandoit à un grand Empire.
1 Le Pere du Halde nous app
...elques particularités, qui prou
... moins anciens à

tion des conditions & des états, un gouvernement, une Religion, & un culte différent, marque presque évidente d'un peuple qui n'est point nouveau, semblent s'opposer fortement à l'universalité du Déluge (1).

Public en l'année 1729. Descript. Géographique, Historique, &c. de l'Empire de la Chine, &c. Tom II. pag. 1.

1 Un Moine Nazaréen, qui a entré dans la discussion de ces faits pour en montrer la clarté & l'évidence, n'a pas trouvé de meilleur moyen que de faire des hommes à coups de plume. Il a fait une exacte supputation des fils, petits-fils, arriere-petits-fils, &c. que quatre hommes pouvoient avoir en deux cents ans de temps: & il a produit deux cents soixante-huit milliars sept cents dix-neuf millions de personnes; c'est-à-dire, beaucoup plus qu'il n'en faudroit pour peupler cinq ou six Mondes comme le nôtre. Son calcul d'Arithmétique n'a point persuadé ses adversaires. Ils ont dit qu'on ne faisoit pas les hommes en réalité, comme on les fait à coups de plume, & qu'on voyoit bien qu'il étoit peu expert dans ce métier. Ils ont objecté que suivant les Ecritures, les hommes n'avoient eu des enfants que très-tard, qu'il paroissoit même qu'ils n'en avoient pas eu un grand nombre; qu'ainsi ces peuplades, si aisées à produire sur le papier, étoient impossibles dans la réalité. Ils ajoutent qu'on regardoit comme un miracle, la multiplication que les Israëlites firent en deux cents cinquante ans dans l'Egypte, dont il sortit six cents mille combattants, qui prenoient leur premiere origine de soixante & dix hommes qui s'établirent dans ce pays avec le Patriarche Jacob; & que ce miracle étoit cependant bien au-dessous de cette multiplication, qu'on prétend s'être faite dans l'espace de

a débrouiller. Moyse, Jose
les Ecrivains Juifs ont pa
fiquement de la célebre sor
Nation hors de l'Egypte : &
séré dans leurs Ouvrages le
qui arriverent pour en favo
cution. Nous trouvons que le
Egyptiens, & ceux des autres
gens d'aussi grande autorité qu
en ont parlé avec le dernier mép
sieurs Historiens, & Manéthon
Egyptien, appellent les Juifs un
pe de gens sales & lépreux. Il
qu'ils furent chassés du pays par
nophis, qui régnoit alors, &
s'en allerent en Syrie, sous la
de Moyse.

e opinion n'étoit point contraire à riture, elle feroit d'autant plus prole, qu'il paroît que Moyfe avoit fervé dans la Religion Judaïque 1 des cérémonies Egyptiennes. (1).

Plufieurs Auteurs anciens ont prétendu que uifs avoient reçu le rit de la Circoncifion des les Payens. Hérodote dit (*a*) que " les Colfeuls, les Egyptiens *pudenda circumcidebant à ipio*, & que les Phéniciens & ceux des Syriens abitent dans la Paleftine, reconnoiffent qu'ils pris cette cérémonie des Egyptiens.,, Diodore de Sicile dit à peu près la même chofe qu'Héte. Philon, Auteur Juif, par conféquent d'une de autorité au fujet des coutumes Judaïques, le autorifer l'opinion de ces Auteurs Payens. fe moque, dit-il, (*c*) de la Circoncifion prati- par nos Ancêtres, quoiqu'elle ait été refpectée l'autres Nations, & d'une façon particuliere l'Egypte, qui excelle fur tous les lieux de ivers par la multitude & par la fageffe des tants. Voilà des preuves affez fortes de l'ufage Circoncifion chez les Egyptiens, avant que uifs la pratiquaffent; cependant ces derniers endent l'avoir reçue d'Abraham, à qui Dieu lonna. Ce fentiment eft reçu par prefque tous Théologiens modernes; mais ils le défendent it qu'ils ne le prouvent. Le Miniftre Saurin a tâché de le foutenir le mieux qu'il lui a été ble, avoue de bonne foi que fi les profondes uifitions des Savants qui ont recherché l'ori- & les caufes de ce figne, nous ont donné quefois de grandes lumieres, leurs fpéculations t auffi fervi très-fouvent qu'à nous convaincre

) Herodot. Euterp. pag. 127.
) Diodor. Sicul. Lib. pag. 24.
] Phil. de Circumcif. pag. 10.

à débrouiller. Moyse, Joseph, ...
les Ecrivains Juifs ont parlé
fiquement de la célebre sortie
Nation hors de l'Egypte : & il
séré dans leurs Ouvrages les
qui arriverent pour en favori
cution. Nous trouvons que les
Egyptiens, & ceux des autres N
gens d'aussi grande autorité qu
en ont parlé avec le dernier mé
sieurs Historiens, & Manéthon
Egyptien, appellent les Juifs
pe de gens sales & lépreux.
qu'ils furent chassés du pays
nophis, qui régnoit alors,
s'en allerent en Syrie, sous la
de Moyse, Prêtre Egyptien

deux cents soixante ans par quatre pe
tres Juives, Tom. II. Lettre XXXV.
1 Cheremon, Auteur célebre parm

cette opinion n'étoit point contraire à l'Ecriture, elle seroit d'autant plus probable, qu'il paroît que Moyse avoit conservé dans la Religion Judaïque bien des cérémonies Egyptiennes. (1).

1 Plusieurs Auteurs anciens ont prétendu que les Juifs avoient reçu le rit de la Circoncision des Peuples Payens. Hérodote dit (*a*) que " les Colches seuls, les Egyptiens *pudenda circumcidebant à principio*, & que les Phéniciens & ceux des Syriens qui habitent dans la Palestine, reconnoissent qu'ils ont pris cette cérémonie des Egyptiens. ,, Diodore (*b*) de Sicile dit à peu près la même chose qu'Hérodote. Philon, Auteur Juif, par conséquent d'une grande autorité au sujet des coutumes Judaïques, semble autoriser l'opinion de ces Auteurs Payens. On se moque, dit-il, (*c*) de la Circoncision pratiquée par nos Ancêtres, quoiqu'elle ait été respectée par d'autres Nations, & d'une façon particuliere dans l'Egypte, qui excelle sur tous les lieux de l'Univers par la multitude & par la sagesse des habitants. Voilà des preuves assez fortes de l'usage de la Circoncision chez les Egyptiens, avant que les Juifs la pratiquassent; cependant ces derniers prétendent l'avoir reçue d'Abraham, à qui Dieu l'ordonna. Ce sentiment est reçu par presque tous ces Théologiens modernes; mais ils le défendent plutôt qu'ils ne le prouvent. Le Ministre Saurin qui a tâché de le soutenir le mieux qu'il lui a été possible, avoue de bonne foi que si les profondes perquisitions des Savants qui ont recherché l'origine & les causes de ce signe, nous ont donné quelquefois de grandes lumieres, leurs spéculations n'ont aussi servi très-souvent qu'à nous convaincre

(*a*) Herodot. Euterp. pag. 127.
(*b*) Diodor. Sicul. Lib. pag. 24.
[*c*] Phil. de Circumcis. pag. 10.

venus en faveur de leur
de leur Religion.

LA prévention des Histori
bonne opinion que la plup
leur patrie, ou de certains
un des principaux obstacles
empêchent d'appercevoir c
Ecrits l'exacte vérité des
rapportent. Les mêmes chose
sentées quelquefois par de
d'un mérite distingué, d'un
différente, qu'on est étonn
l'éloignement qu'il y a du sen
l'un à celui de l'autre.

Si nous n'étions pas oblig
soumettre dès que l'Ecriture
je vous prie de juger, Madam
que nous penserions de cet
la Bible ...

„ dont ils étoient à demi-morts, & „ couchés par terre, lorſque tout-à- „ coup une troupe d'ânes ſauvages qui „ revenoient de la pâture, s'allerent „ enfoncer dans le creux d'une forêt „ (1); ce que Moyſe ayant apperçu, il „ les ſuivit, croyant que la verdure du „ lieu ne ſeroit pas ſans quelque fon- „ taine, & trouva de l'eau en abon- „ dance (2). „

Comme l'eſprit ſaiſit toujours le vrai-ſemblable, & ſe porte de lui-même au naturel, ſi Moyſe n'étoit qu'un ſimple Hiſtorien, tous les ſuffrages ſeroient en faveur de Tacite; mais aucun des Juifs ne changeroit de ſentiment; ils tiendroient opiniâtrement pour leurs Hiſtoriens; & leur vanité ſeroit plus

1 Cet endroit eſt flatté & déguiſé. Il y a dans l'Original *in rupem nemore opacam*, c'eſt-à-dire, *vers un rocher couvert de bois*; ce qui revient parfaitement au rocher dont Moyſe fit ſortir de l'au.

2 *Sed nihil æque quam inopia aquæ fatigabat. Jamque, haut procul exitio, totis campis procubuerant, cum grex aſinorum agreſtium è paſtu in rupem nemore opacam conceſſit. Secutus Moyſes, conjectura herbidi ſoli, largas aquarum venas appullit. Tacitus, Hiſtoriæ Lib. V.* Je ne comprends point comment ce morceau s'eſt conſervé juſqu'à nous, & comment les Moines ne l'ont pas fait diſparoître dans les temps d'ignorance, comme tant d'autres Manuſcrits, qu'ils ont ſupprimés ou châtrés.

ence.

Il en est de toutes les autres ...
ainsi que de la Juive ; & elles adopter
volontiers tous les événements qui pe
vent servir à les illustrer. Un Historie
qui veut plaire & avoir des Lecteurs
est obligé de s'accommoder à un usag
aussi pernicieux. Quinte-Curce ne fai
pas difficulté de dire qu'il écrit beau
coup de choses qu'il ne croit pas : *Equi
dem plura transcribo quam credo ; na
nec affirmare sustineo de quibus dubit
nec subducere quæ accepi.* La précauti
que prend Quinte-Curce de dire qu'
rapportant des choses qu'il ne croit p
il n'ajoutera point des raisons pour
prouver, ne l'a point garanti des
proches qu'on lui a faits d'avoir t
donné dans des idées outrées, &
.... bien des faits plutôt en Pe

Les Auteurs Grecs, & sur-tout Hérodote, ont été taxés très-souvent d'avoir favorisé leur patrie dans toutes les occasions. On a fait le même reproche aux Latins; & nous voyons de nos jours les excès où sont tombés bien des Ecrivains en parlant de leur Nation. Un Historien, qui ne passe ni pour exact, ni pour sincere, n'a pu s'empêcher de se récrier sur les impertinences des Auteurs qui ont écrit les louanges, plutôt que la vie de Charles-Quint. (1). Non contents d'avoir rapporté plusieurs prodiges, ils ont assuré que le Soleil s'arrêta dans sa course, pour donner aux Impériaux le temps de défaire entiérement le Duc de Saxe, & l'Armée Protestante, l'an 1547. Sandoval, Historiographe de Philippe III. Evêque de Pampelone, après avoir certifié ce fait, ajoute que le Soleil fut vu ce jour-là pendant la bataille, de couleur de sang, en Espagne, en France, en Italie, & en Allemagne. Il parle de ce dernier prodige comme témoin oculaire: & le bas peuple est encore persuadé aujourd'hui

1 Le Pere Maimbourg, dans son Histoire du Luthéranisme, Tome II. pag. 164.

Voyez ... éternellem... que ...
autoriser éternellement d'un prodige, que D...
nouvellement d'un prodige, que ...
opéra autrefois pour son peuple. I...
pareils mensonges sont contraires à
Religion; & un esprit foible peut
figurer que puisqu'on a cru, & qu
croit encore dans une partie de l'Eu...
pe, que le Soleil s'étoit arrêté ...
Charles-Quint, on a pu croire a...
fois en Asie qu'il avoit retardé son ...
pour Josué. L'autorité de l'Ec...
qui certifie le miracle arrivé da...
derniers temps, influe encore sur ...
rallele; c'est un Evêque, une pe...
distinguée, un Juge de la Re...
établi par Dieu même.

§. VI.

L... Historiens sont remp...

traordinaires ſont autant de voiles obſcurs, qui cachent la véritable cauſe de beaucoup de faits. Dans bien des Auteurs anciens, ce ſont les ſacrifices, les entrailles des victimes, les poulets ſacrés, qui occaſionnent & décident du gain ou de la perte d'un Empire, & de la durée d'un Royaume. Il y a dans le I. Livre d'Hérodote preſqu'autant d'Oracles que de pages. Je ne doute pas qu'ils n'aient été rendus; mais je voudrois ſavoir ſi l'on y a toujours ajouté une grande confiance, ſi l'on a déterminé leurs réponſes par des préſents, & ſi l'on s'eſt ſervi de leur ſens ambigu pour prévenir l'eſprit du peuple aiſé & facile à ſéduire. On ne ſauroit douter que ſouvent ceux qui conſultoient les Oracles n'y ajoutoient aucune foi: s'ils en avoient eu le pouvoir, ils euſſent peut-être traité ceux qui les rendoient, comme un Général Romain traita les poulets ſacrés.

Quand les Auteurs anciens ont parlé d'un miracle, & qu'ils lui ont attribué quelque événement conſidérable, j'aurois voulu qu'ils euſſent développé comment il l'avoit produit, & décidé

qu ils ... que pour rendre ...
de prodiges, que pour rendre
Histoires plus respectables. Tite -
même, Ecrivain d'une grande rép
tion, & doué de beaucoup de jugem
& de génie, nous a donné une co
lation (1) insupportable de tous les
tendus miracles que croyoit la su
tition payenne, ce qui fut cause
S. Grégoire condamna ses Ouvrag
feu, comme pleins de prodiges &
vénements surprenants, dont la cro
étoit contraire à la Religion Catho
La nécessité obligea Tite-Live d

1 Tantôt il bouleverse les Eléments, il
suite naître un cheval d'un bœuf; quelq
statues ont sué du sang, il a plû des pi
l'on veut l'en croire, ou plutôt les Histor
... ces belles fables. In loc

voient rempli leurs Ouvrages de ces isions chimériques; il n'eût pu les supprimer sans scandaliser les peuples, qui 'étoient pas moins superstitieux dans n temps, qu'ils l'étoient dans les siecles :écédents. On peut dire que les erreurs : nos Peres sont la source des nôtres, : que les nôtres augmenteront celles : nos enfants. Presque tous nos Histo- :ns Catholiques sont remplis de puéiités & de pieuses chimeres (1), qui

1 Les Historiens qui dans ces derniers temps ont beaucoup de réputation, n'ont guere été plus ervés sur les prodiges & les miracles que Titeve. Sans parler de Maimbourg & de tant d'autres rivains, reconnus pour des menteurs & des con:rs de fables, je me contenterai de citer ici un ssage du Pere d'Orléans, qui dans une seule ion, arrivée entre des Espagnols & des Mahométs, fait faire presque autant de miracles, que les storiens Romains en ont racontés. Je voudrois n savoir, pourquoi depuis trois ou quatre cents nous ne voyons plus de ces prodiges; les hom- s ont beau se battre, le Ciel n'entre point dans rs démêlés, les Anges ne viennent plus extermiles Mahométans, les Eléments ne se confon- it plus pour détruire les Sarasins. Est-ce que ces sonnes, en faveur de qui s'opéroient ces mira- s, étoient plus honnêtes gens que nous ne le mes? Ceux qui connoissent l'Histoire n'ose- :nt surement soutenir une pareille opinion. Ecou- s donc parler le Pere d'Orléans, & voyons si les

Clovis I. s'abbatirent tout-à-
la vertu d'une petite phiole (1)

Hiſtoriens modernes ſont plus réſer
anciens ſur l'article des miracles. Alcam
point de temps, il fit avancer vers la
premiers de ſes bataillons : & auſſi-tôt
à portée, il ordonna d'attaquer ceux d
ſe préſenterent les premiers. On fit pleu
une grêle de pierres & de traits, dont
été accablés, ſi par un miracle, dont tou
fait foi, ces fléches n'euſſent été rela
ceux qui les décochoient, & cela pa
inviſible, dont les Maures ſeuls reſſ
coups. Pluſieurs en furent tués, d'au
La terreur ſe mit dans leur armée;
qu'ils s'effrayoient, Pélage & les ſien
animés d'une nouvelle ardeur. Ils ſort
cavernes comme des Lions en furie, &
les Infideles avec tant de valeur & de
en laiſſerent plus de vingt mille ét
haut de la montagne Auſena, ſous
creuſé l'antre que Pélage avoit occup
fugitifs ne purent échapper à ceux q
Goth avoit diſperſés aux environs. L
naſſés au fil de l'épée, les autres p

faire arrêter le Soleil pendant la durée d'une bataille contre les Proteſtants.

Les Ecrivains qui nous ont tranſmis les Hiſtoires des Croiſades, les ont remplies de tant de miracles, & ſi contraires à la raiſon, qu'il eſt inutile de vouloir en démontrer la fauſſeté & le ridicule. Qui peut croire que des bataillons céleſtes, vêtus de blanc, ſoient deſcendus du Ciel pour aider des gens dont la premiere intention étoit bonne; mais dont les actions pour y parvenir étoient ſi terribles, qu'ils ſe ſouilloient la plupart ſans crainte & ſans remords des plus grands crimes? Les peuples qui vivoient dans ces temps-là, avoient l'eſprit rempli d'enchantements, de prodiges, de ſortileges & de miracles; c'étoit le goût du ſiecle, & les Auteurs qui écrivirent les actions de quelques perſonnages illuſtres, les accommoderent au goût du Roman. De-là ſont venues les Hiſtoires incroyables de Renaud, d'Armide, &c. renouvellées de nos jours par les Poëtes Italiens.

Voici comment parle un célebre Théologien ſur le goût qui régnoit dans ces ſiecles-là. « C'étoit le défaut, ou

„ quents, ſi pour l'orner
„ cours comme ils ſe le fi
„ ne mêloient dans leurs (
„ fictions Poétiques, ou q
„ de ſemblable, & par c
„ menſonge avec la véri
croyance des prodiges &
ments miraculeux avoit
magination des peuples,
à de ſi grandes extravagar
le neuvieme ſiecle (2) Ago
de Lyon, compoſa un Tra
battre & détruire toute
tions ridicules. " Une ſi
„ *dit ce Prélat*, s'eſt er
„ pauvre monde, que l
„ perſuadent des abſur

Hoc erat Antiquorum plur

„ ſonne ne pouvoit perſuader aupara-
„ vant aux Gentils (1) „.

§. VII.

Oppoſitions de ſentiments des Hiſtoriens d'un parti oppoſé, & d'une différente Religion.

Il eſt vrai que depuis deux ou trois ſiecles, les Hiſtoriens ſont beaucoup plus retenus dans le récit des miracles. Pluſieurs ont même rejetté ceux qu'ont rapportés les Anciens : mais ils ont un autre défaut, auſſi contraire à l'éclairciſſement de la vérité ; ils ſemblent plutôt être les Avocats & les défenſeurs de certains partis, que les fideles Ecrivains de ce qui s'eſt paſſé. La différence de Religion, & les divers ſentiments, qui depuis quelques ſiecles ont diviſé l'Europe, ont jetté autant de confuſion dans l'Hiſtoire moderne, que l'Antiquité en a apportée dans l'ancienne. Dès qu'un Auteur Catholique écrit quel-

1 *Tanta jam ſtultitia oppreſſit miſerum mundum, ut nunc ſic abſurdæ res credantur à Chriſtianis, quales anteà ad credendum non poterat quiſquam ſuadere Paganis. Agobardus.*

chacun veut avoir le droit, la ra
la vérité de son parti; chacun alle
nombre d'Ecrivains qui autoris
sentiment. Un Auteur qu'on cor
en appelle à la prudence de son L
il se récrie contre la mauvaise foi
Adversaire; il lui dit magistralem
injures, qui ne servent point à é
la dispute; & l'on est aussi peu a
lorsqu'on a lu tout l'Ouvrage, qu
que d'y avoir jetté les yeux(4). Il y

1 Histoire du Luthéranisme & du Cal
par Maimbourg.

2 Seckendorf.

3 Bayle & Jurieu.

4 On a cette incommodité à essuyer da
ture des Livres faits par des gens de pa
cabale, que l'on n'y voit pas la vérité. I
sont déguisés, les raisons réciproques
point rapportées dans toute leur force
une entiere exactitude : & ce qui use la pl

ques Auteurs qui paroiſſent exempts de toute partialité (1), mais ce ſont ceux-là que bien des Ecrivains zélés pour leur parti (2), prennent à tâche de décrier. Ils font ſi bien, que s'ils ne les convainquent pas d'erreur, ils embrouillent la vérité, & obſcurciſſent l'évidence de certains faits. Si nous nous en rapportons à Sleidan, Luther vécut & mourut comme un Prédeſtiné (3). Pluſieurs Auteurs Catholiques, & même preſque tous, en font un débauché & un vrai malheureux. Il n'y a point de milieu entre deux extrêmités auſſi oppoſées; qui croire dans une auſſi grande diſſemblance de ſentiments? Chacun ſuit les Ecrivains de ſa Religion; mais cette conduite n'éclaircit point la vérité, elle ne fait qu'ouvrir la carriere aux doutes & à l'incertitude.

Je défie l'homme le plus judicieux, qui lira ſans paſſion les différents Hiſtoriens de la Réformation en France, de pouvoir porter un jugement précis ſur les faits principaux; la journée même

1 Mr. de Thou, Rapin-Thoiras, &c.

2 Tous les Ecrivains Jeſuites.

3 Sleidan, Hiſtoire de l'état de la Religion & République ſous Charles-Quint. Liv. IV.

Guise, les Mon...
& les Chàtillon, il est impossibl
pouvoir en juger par les Auteurs
ont écrit de leurs jours (1). Ceu

1 Il est si difficile de s'empêcher en éc
l'Histoire, d'avoir la même averſion de nos
mis, que nous leur avons témoigné en guer
verte, qu'il y a peu d'Historiens de l'An
qu'on ne puiſſe blâmer d'avoir eu cela trop
à leurs paſſions. En effet, je penſe que ſ
avions les guerres Puniques écrites de la n
quelque Auteur Affriquain & telles qu'elles
voient débiter dans Carthage avant ſa
tion, nous y verrions des deſcriptions de
bien différentes de celles que nous avo
Tite Live & dans les autres Historiens R
Ceux-ci mettent auſſi toujours les victoires
côté avec le moindre nombre de ſoldats,
ſeule vertu des Chefs, & la bonne diſci
leur Milice. Qui doute qu'ils ne fuſſent c
en cela par ceux du parti contraire ? La n
verſité ſe remarqueroit vraiſemblablement
ſolutions priſes dans le Sénat de Cartha
ſeroient accompagnées d'autant de raiſon
quité, qu'on verroit d'injuſtice en celui d
... qui peut avoir été é

ſont venus quelque temps après, ont ſemblé s'approcher de la vérité, & vouloir prendre un juſte milieu; mais ils ſe reſſentent toujours du génie de leur parti; & malgré leur affectation pour l'amour de la vérité, on reconnoît l'eſprit qui les anime. Il en eſt peu qui rendent hommage aux vertus de leurs adverſaires, ſans y apporter quelque correctif malin (1); en ſorte que ſi pour conſtater

encore que les Hiſtoriens de l'une & de l'autre République convinſſent par néceſſité des principaux événements, comme du ſiege & de la priſe des villes, des batailles données, & de choſes ſemblables; c'eſt ſans doute que la raiſon des conſeils, les moyens tenus en l'exécution & les circonſtances de toutes les choſes, ſeroient repréſentées bien différemment, ſelon le génie particulier de chaque Ecrivain, qui feroit ſon poſſible pour mettre le tort du côté de ſes ennemis. La Mothe-le-Vayer, Diſcours ſur l'Hiſtoire, &c. Tom. I. pag. 341. Edit. in-folio.

1 Voici le jugement qu'a fait un des plus illuſtres Savants des Hiſtoriens des différents partis; on verra de quelle précaution il uſoit en liſant leurs Ouvrages qu'il regardoit plutôt comme des Romans, que comme des Hiſtoires; il exceptoit cependant du nombre de ces Hiſtoriens M. de Thou & de Mezeray. Je vous avoue que je ne lis preſque jamais les Hiſtoriens dans la vue de m'inſtruire des choſes qui ſe ſont paſſées; mais ſeulement pour ſavoir ce que l'on dit dans chaque Nation & dans chaque parti, ſur les choſes qui ſe ſont paſſées. Quand je lis les Hiſtoires des guerres civiles du dernier ſiecle, compoſées par nos Au-

... dans les Historiens
traire, sur-tout si ce sont des Moin
siastiques, je me trouve transporté
tre pays où je ne me reconnois plu
prétendent que les Protestants n'ont
aggresseurs, qu'ils ont souffert mi
mille supplices avant que de repoussl
la force; que jamais ils n'ont eu au
d'obtenir la permission de servir I
lumieres de leur conscience; que
leur Prince légitime a toujours été un
& inviolable parmi eux, & qu'ils o
tâché de se dérober à la fureur des
obsédoient le Roi, ou d'empêcher
renversât les loix fondamentales du R
la succession à la Couronne, lesquelles
ques avoient résolu de ruiner de fonc
par la plus infâme & la plus détestable
on ait jamais oui parler. Mais les Moi
sent toute cette économie. Ce sont les
(disent-ils) qui ont pris les armes le
ils ont conspiré contre la propre persc
Rois; ils ont brûlé & saccagé tout le
avant qu'on leur eût fait la moindre cl
faisoient point de démarches qu'avec
plus horribles que l'on puisse concevoi
liques avoient toujours les meilleures i
monde; pour des violences, ils en ex
peu dans les ...

de la maxime de Joſeph avec les Hiſtoriens de ces derniers temps, on ne pourroit fonder aucune certiude ſur leurs Ecrits. Voici comment s'explique cet Auteur Juif. *Une preuve & une marque véritable de la certitude d'un fait, c'eſt*

Après cela, n'eſt-ce point peine perdue que de lire l'Hiſtoire ? Car ſi d'un côté le bon-ſens veut que je me défie d'un Hiſtorien Huguenot, & que je le ſoupçonne, ou de n'avoir pas pénétré les pernicieux deſſeins de ſon parti, faute de diſcernement, & à cauſe des préjugés qui l'aveuglent, ou de les avoir diſſimulés, afin de ſauver l'honneur de ſa Religion; de l'autre côté le même bon-ſens veut auſſi que je me défie d'un Hiſtorien de la Communion Romaine, que je le ſoupçonne, ou d'avoir malicieuſement tû certaines circonſtances qui ſerviroient à la juſtification des Huguenots, ou de leur avoir imputé fauſſement des choſes qui les rendent haïſſables, ou d'avoir cru par des jugements préoccupés, que tout ce qui ſe faiſoit dans ſon parti, étoit légitime; & qu'au contraire ceux qu'il regardoit comme Hérétiques, n'étoient animés que d'un eſprit de rage, de fureur & d'impiété. S'il m'eſt permis, à moi qui ſuis de la Religion, de douter de la bonne foi d'un Miniſtre qui écrit l'Hiſtoire, à plus forte raiſon me doit-il être permis de révoquer en doute la bonne foi d'un Eccléſiaſtique Séculier ou Régulier; bien entendu qu'un Catholique ſe donne une ſemblable liberté de douter un peu moins de la bonne foi d'un Eccléſiaſtique, que de celle d'un Miniſtre. Vous voyez, Monſieur, que je ne ſuis pas trop mal fondé de ne chercher dans l'Hiſtoire que l'eſprit, les préjugés, les intérêts, & le goût du parti dans lequel ſe rencontre l'Hiſtorien. Critique Générale de l'Hiſtoire du Calviniſme, pag. 15.

§. VIII.

Ridicule de l'Histoire, ou des A... les de tous les differents Ord... Moines.

LEs ridicules Annales, & les... toires fabuleuſes qu'ont écrit beau... de Religieux, ont achevé de gâ... goût, & d'offuſquer la vérité. Ils... raconté tant de chimeres, ils ont... leurs Livres de tant de menſon... que quiconque les lit malheureuſe... avec quelque croyance, eſt pour ja... égaré du chemin de la vérité. C... mêmes qui ont écrit le plus purer... & avec le plus de retenue (1), ont...

1 Τῆς μὲν γὰρ ἀληθοῦς ἐστι τεκ...

gés de mentir dans bien des en-
its; leur état, leur engagement,
Religion, la gêne où les réduisoient
s Supérieurs, les a forcés à déguiser,
ianger & à affoiblir bien des faits.
elques-uns même ont poussé la par-
ité si loin, que la louange & la tour-
e qu'ils ont voulu donner à quelques
nements occasionnés par leurs Or-
,les ont contrains de sortir du Royau-
, pour éviter la juste indignation des
istrats (1). Ces Ecrivains cependant
relevé par de grands talents leur peu
actitude sur bien des faits: dans tout
ii ne regarde ni leur Ordre ni leur
i, ils ont montré un grand discerne-
t & beaucoup de génie : mais il est
foule de mauvais Ecrivains que les
vents & les Cloîtres ont produits,
emblent avoir pris plaisir à se heur-
ontre le bon sens; ils ont déshonoré
eligion dans leurs Ecrits, en vou-
l'illustrer. Les Histoires de certains
es, les Vies particulieres de bien
aints sont écrites, au jugement d'un

e Pere Jouvenci, obligé de se retirer à Rome,
: de son Histoire des Jésuites, écrite en fort
atin.

les plus ridicules.

Je ne crois pas qu'on puisse tra
tre à la postérité des puérilités é
celles qu'on lit dans les *Conform*
S. François avec Jesus-Christ. C
avoit des conversations fort partic
avec la plupart des animaux : il
doit leur langage, & ils compren
le sien. Un jour, voulant dire so
fice, & en étant détourné par le
des hirondelles, il leur fit un petit
pliment fort bien tourné. *Mes sœu*
hirondelles, leur dit-il, *il est temp*
je parle, car vous avez assez dit.
sez-vous, jusqu'à ce que la Parol
Notre-Seigneur soit accomplie, &
se turent. Une autre fois, apperce

! Cependant ils ont trouvé des
ɔateurs, même parmi des gens
s & élevés dans les Sciences, &
au milieu d'habiles gens. Le Jé-
Gafée, après avoir certifié qu'un
: Jefus defcendoit quelquefois
ıutel pour venir badiner avec de
enfants (1), affure & releve le
e d'une brebis de S. François, qui
au chœur dès qu'elle entendoit
r les Moines : elle y fléchiffoit les
x, & faluoit la Vierge; & lorf-
élevoit l'Hoftie, elle baifoit la
ar honneur (2). Je ne m'étonne
qu'on donne à une bête une ame
e de raifon, & qu'on lui faffe con-
les Myfteres les plus cachés de la
ɔn. Dès qu'on veut me perfuader

Jéfuite a fait un Livre en deux Tomes,
re de *Pia Hilaria*, où parmi bien d'autres
s, celle-là tient une place diftinguée.

ebis, Huguenota, fi fors hæc leges nafum-
ns, inquies : belli logi ! Frendebis Hugue-
fors non voles, vivet, vigebit veritas,
ıdet. Germana Francifci foror, docilis bi-
redente te, ringente te : laudabitur. Ne
l pas un beau fujet pour prendre un air de
té fur les Proteftants ! En vérité cela eft
. Bien des gens, en voulant défendre
ligion, donnent des armes à nos adver-

de parens miracles n'ont p...
tre réfutés pour paroître éviden
faux ; ils portent avec eux le car
d'impoſture. Eſt-il rien de ſi abſ
rien de ſi contraire à la Religion
ſpiritualité de notre ame, que d'
der aux bêtes la raiſon & la conn
ce de la Divinité, qui ſont les ſeul
ſes qui nous diſtinguent d'elles
chimeres ſont cependant moins
nantes & moins ſcandaleuſes,
l'eſt le perſonnage qu'on fait
quelques Saints. Je ne crois pa
ſuperſtition idolâtre, que l'imp
Paganiſme ait jamais prêté à Vén
ploi qu'un Moine Allemand (1
à la Sainte Vierge. Il raconte qu

ans absente, & après s'être lassée de débauche, il lui prit envie de retourner dans son Couvent. Le temps qu'elle avoit été absente, lui faisant espérer qu'on ne la reconnoîtroit plus, elle y fut s'informer de ce qu'on disoit de Béatrix. On lui répondit que c'étoit une très-sage Religieuse, qui remplissoit à merveille son devoir; elle comprit alors à qui elle avoit l'obligation d'avoir sauvé sa réputation, & courut à l'Autel de la Vierge qui lui dit ces paroles: « Pen-» dant quinze ans j'ai rempli ta place » & fait ton office: retourne mainte-» nant à ton poste, & fais pénitence; » car qui que ce soit n'a connu ton cri-» me (1). Qu'on ajoute à ces impiétés ...s Contes de S. Maclou, qui disoit la ...esse sur une baleine; de S. Macaire, ...ui a fait une pénitence de six mois pour ...oir tué une puce, ou un moucheron ...i l'avoit piqué, & on verra, que c'est ...c juste raison, que le Cardinal Bessa-...n a dit, que ce qu'on racontoit des

...*Ego per quindecim annos absentiæ tuæ Officium suplevi; revertere nunc in locum tuum, & ...ntiam age, quia nullus hominum novit excessum.*

ſcandaliſer les hommes plutôt q
attirer à la piété ; mais malgré
qu'on a pris, il reſte encore un
d'Ecrits, dont on ne ſauroit t
crier la lecture. Tous les gens ſe
vu avec étonnement la ridicule
Marie à la Coque, remplie de n
ridicules, & dignes à peine d'être
dans un mauvais conte des Fées
ce livre a eu ſes partiſans, parc
étoit fait par un Evêque célebre
parti Moliniſte. Vous avez lu, Ma
un Recueil des Miracles (1) du bie
reux Paris; actuellement la moi
Paris eſt perſuadée de leur réalit
néanmoins rien n'eſt ſi évident qu

les méprise aujourd'hui, dont les
, ou les petits-fils seroient prêts à se
e égorger pour leur défense. Je doute
on dépeigne mieux le ridicule des
rations miraculeuses de Saint Paris,
le fait l'Auteur des *Lettres Juives*
; & réellement la plaisanterie & le
pris sont les seules armes qu'on doi-
employer contre de pareilles visions.
seroit faire tort à l'esprit humain,
de le croire capable de donner dans
pareilles erreurs, s'il n'y étoit entraî-
par une fureur phrénétique, qui lui
it l'usage de la raison. Le bas peuple
'aris croit à S. Paris; mais beaucoup
ceux qui lui inspirent cette vénéra-
n pour le Diacre Jansénïste, ne croient

Ils résolurent donc de donner au nouveau
t le pouvoir de guérir ceux qui auroient re-
s à lui par des ballets & des chansons. Un
é (*a*), après avoir étudié long-temps en parti-
er, ouvrit le premier cet exercice. Il dansa sur
mbeau du Prêtre une danse, dans laquelle il
oit un pas, nommé *le Saut de Carpe*, que
bé faisoit dans la perfection. Il avoit une
be plus courte que l'autre de quatorze pouces,
rétendoit que tous les trois mois elle allongeoit
ne ligne. Un Mathématicien, qui chifra le
ps auquel sa guérison seroit complette, la régla
nquante-cinq années de cabrioles. *Lettres Jui-*
, *Lettre VII.*

a) L'Abbé Becheran.

palleroit aisément parmi les ... Saint de le
parti ; mais il trouveroit che
nistes le revers de S. Paris.

Croyez-vous, Madame, q
me qui lira dans deux cents a
toriens des différents partis (
aisément trouver la vérité, sur
Jansénisme avoit un jour le
Vous voyez dans la dispute d
d'hui un échantillon de celle d
testants. Nous sommes dans le
nos petits-fils seront un jour : ils
autant de peine à démêler la vé
bien des faits, que nous en av
connoître parfaitement les événe
arrivés sous François I. & s
seurs.

§. IX.

: les véritables ſujets d'une ſont ſouvent ignorés des ·iens.

tes les difficultés qui s'offrent iſtoire, joignez, Madame, le connoiſſance que les Ecrivains la principale cauſe qui a occa- guerre, la paix, le traité dont ıt. Les plus grandes entrepriſes quelquefois d'autres principes aloufie d'une Coquette, l'am- une Favorite, la haine particu- ın Miniſtre contre un Prince. itiques ſe perdent en raiſonne- our deviner une choſe qu'ils ne t connoître: ils font des diſ- des Livres entiers, pour dé- : le ſujet d'une guerre, qui n'a ·epriſe & continuée, que par ɪrts les plus communs. Si l'on découvrir, que la jalouſie ou la ıce d'une femme, la fauſſe piété ·nfeſſeur, les ont fait agir, on ſe oit également & de ceux qui aſſez fous pour entreprendre ces

Milanez eſt une des plus g
priſes de la France, & qui l
le plus cher. Si nous en croy
tôme, elle n'a eu d'autre cau
tempérance de François I. &
che de l'Amiral de Bonnive
qu'en dit cet Auteur: « L
» Bonnivet conſeilla lui ſeu
» I. de paſſer les Monts . . .
» pour le bien & ſervice de
» que pour aller revoir
» Dame de Milan, & de
» qu'il avoit faite pour m
» ques années avant, &
» plaiſir, & en vouloit re
» dire, *pourſuit-il*, ce
» grande Dame de ce
» même qu'il avoit fai
» cette Dame, qu'on c

ge du Roi, qui n'eſt à tous connue. Ainſi la moitié du monde ne ſait comment l'autre vit; car nous guidons la choſe d'une façon, qui eſt de l'autre. Ainſi, Dieu qui ſait tout, ſe moque bien de nous (1).

Ne voilà-t-il pas, Madame, un beau ıotif pour faire périr tant de malheu-:ux ſoldats, pour ruiner ſes peuples ar des impôts, & pour réduire un oyaume à deux doigts de ſa perte, ue celui de vouloir coucher avec la gnora Clarice? Je conviens, Madaıe, qu'on doit faire beaucoup pour ne belle perſonne; mais c'eſt pouſſer :s choſes un peu loin, que de mettre Europe en feu. C'eſt renouveller la uerre de Troye, & armer avec moins e ſujet que Ménélas, puiſqu'il redeıandoit ſa femme, & que François I. lloit chercher celle d'autrui. Et quel ſt le politique du temps de ce Monarque François, qui ſe fût figuré que la ameuſe bataille de Pavie n'étoit qu'une uite d'une amourette imaginaire de ce Prince, occaſionnée par la débauche de

1 Brantôme, Mémoires des Capitaines François, Tome I. pag. 108, 109.

ne peut appuyer un ſentiment de l'
rité de l'Hiſtoire ; qu'autant q
s'accorde parfaitement avec la r
Prodiges, miracles, choſes ſurpr
tes & contre la Nature, ſont des
cultés & des menſonges que le
d'un Auteur, quelque mérite qu'i
ne peut rendre vraiſemblables.

Avant d'aller plus avant, & d'e
dans la diſcuſſion du peu de choſe
nous pouvons nous démontrer p
lumiere naturelle & par nos conno
ces, nous examinerons la croyanc
nous devons donner à la Traditio
à l'autorité des Savants, afin que
pouillés de tous les préjugés, no
ſoyons point arrêtés par de vaines
cultés, & par des arguments fond

1 *Ut rectè dicit Synesius in Calvitii Encomi*

des principes, qui, dès qu'ils sont contraires à la raison, sont encore moins respectables que l'incertitude de l'Histoire.

§. XI.

De l'Incertitude de la Tradition, & combien l'autorité du Peuple est méprisable.

LA plus grande partie des faits & des événements passés, qui ne sont arrivés jusqu'à nous que par la Tradition, sont si contraires à la raison, qu'ils semblent influer sur les autres, & exiger qu'on ne leur accorde aucune croyance qu'après les avoir murement examinés. Ceux qui se fondent sur les opinions générales, & transmises jusqu'à nous par la suite des temps, ressemblent aux Gladiateurs vaincus, qui pour conserver leur vie, avoient recours à la miséricorde du Peuple Romain, ne pouvant plus se défendre par leurs armes (1). C'est le sentiment de Séneque: en effet

1 *Non faciam quod victi solent, ut provocent ad Populum; nostris incipiemus armis confligere.* Seneca, Epist. CXVII. pag. 446.

tous les peuples d'aujourd'
appliqués à l'envi l'un de l'au
mettre à leur postérité mille
qu'ils ont cru capables d'il
patrie ou leur Religion. De-
nus les contes des fabuleuse
des Egyptiens, les Histoires
& Demi-Dieux des Grecs,
ve qui nourrit Remus (1

1 Les plus illustres Historiens qui
la fondation de Rome, ont senti com
en écrivoient étoit peu vraisemblab
ont été forcés de suivre le torrent,
chimeres qui flattoient le Peuple Ro
se conformer au génie des gens pou
écrivoient en général, le nombre
sages & Philosophes ayant été très-pe
les temps. Tite-Live a bien connu le
pouvoient lui faire ses Lecteurs sens
cuse-t-il le mieux qu'il lui est possible
au pouvoir des destins, & à la fortune
ce qu'on croit pouvoir rejetter comm

mulus, de la fondation du Royaume des Gaules par le fils d'Hector, de

contes qu'on trouve à ce sujet dans les Historiens anciens. Il y a des personnes, dit-il, qui traiteront ceci de fable & de conte inventé à plaisir; mais si l'on fait attention au pouvoir de la fortune, on ne refusera pas d'y ajouter foi, sur-tout si l'on fait réflexion que les Romains n'ont pu parvenir à ce haut degré de gloire & de puissance, sans qu'il y ait eu quelque chose de divin & d'extraordinaire dans leur origine.

ὕποπτον μὲν ἐνίοις ἐστὶ τὸ δραματικὸν καὶ πλασματῶδες, οὐ δεῖ δὲ ἀπιστεῖν, τὴν τύχην ὁρῶντας, οἵων ποιημάτων δημιουργός ἐστι, καὶ τὰ Ῥωμαίων πράγματα λογιζομένους, ὡς οὐκ ἂν ἐνταῦθα προὔβη δυνάμεως, μὴ θείαν τινὰ ἀρχὴν λαβόντα καὶ μηδὲν μέγα μηδὲ παράδοξον ἔχουσαν. *Plntarch.* in Vit. Romul. *pag.* 22.

Ce raisonnement ressemble assez à celui que font les Turcs, pour prouver que Dieu approuve par les conquêtes qu'il leur fait faire, toutes les folies de leur Religion. En vérité, il falloit que Plutarque & Tite-Live comptassent bien sur la complaisance de leurs Lecteurs, pour les régaler, sur un prétexte aussi frivole, de mille fables, plus incroyables les unes que les autres; aussi les personnes qui avoient quelque érudition, regardoient elles toutes ces histoires comme des contes. Et comment eussent-elles pu y ajouter quelque foi, puisqu'il y avoit des Historiens fameux, au nombre desquels Saluste tient le premier rang, qui attribuoient la fondation de Rome aux Troyens, qui, sous la conduite d'Enée, se trouverent en Italie après la prise de Troye, & qui s'unirent pour cela avec les

munis convenere, dispari genere, dissimili alii alio more viventes, incredibile memor. facile coluerint. Sed postquam res eorum moribus, agris aucta, satis prospera sati lens videbatur sicuti pleraque mortalium l. invidia ex opulentia orta est. Igitur Reges finitimi bello tentare, &c. Voilà dans ce sage de Saluste la condamnation de tout rapporté tant d'autres Historiens ; & pour donnera-t-on la préférence sur celui qui p le plus exact des Romains ? Bien d'autres l'Histoire Romaine sont aussi incertains de la fondation de Rome. Presque tous teurs se contrarient sur ce qui regarde R ils ne sont pas plus d'accord pour ce qui cc regne de Servius Tullius. Sous les premiers la vérité historique n'est guere mieux déb & l'on peut aisément conoître par la lectur Live, de Plutarque & de Denis d'Hali l'incertitude qui regne dans l'Histoire des quatre premiers siecles de la République J Très-souvent ces Auteurs se contredisent avec les autres ; quelquefois aussi ils avou choisissent entre les opinions opposées de qui les ont précédés, celles qui leur paro

& profanes, que nos Peres ont fait paſſer avec beaucoup de ſoin dans leurs familles, & qui, de génération en génération, ſont parvenues juſqu'à nous. C'eſt ainſi que s'eſt formé vers l'année 476, le fameux Talmud de Babilone, ramas indigeſte de toutes les viſions Judaïques, compilées & redigées par les Rabbins Aſé & Hammai (1). Ne doutez pas, Madame, un ſeul moment, que ſi l'on compiloit les *Conformités de Saint François avec Jeſus-Chriſt*, & les Œuvres de ſes Diſciples, & qu'on leur joignit la *Vie de Marie à la Coque*, on

1 La premiere collection du Talmud ſe fit vers l'an 188, par Rabbi Juda Hakkadosh. Elle fut appellée Miſna, qui veut dire répétition, ou Leçon réitérée. Depuis en 469, Rabbi Jochanan, aſſiſté de quelques autres Hébreux, fit un nouveau Recueil de préceptes Judaïques, qu'on ajouta au premier; & c'eſt celui qu'on nomme le Talmud de Jéruſalem, parce qu'il fut compoſé dans cette ville. En 476, Aſé & Hammai groſſirent ce nouveau Recueil de pluſieurs autres chimeres, & le mirent dans l'état où on le voit aujourd'hui. Ce dernier Ouvrage s'appelle le Talmud de Babylone, & c'eſt celui dont les Juifs ſe ſervent ordinairement : ils appellent Jéruſalem celui qui fut fait à Jéruſalem. Talmud n'eſt qu'un Recueil de fables les plus groſſieres, & qu'un amas de viſions de tous les Rabbins, qui n'ont d'autre fondement que l'autorité que la Tradition leur donnoit dans le temps que cet Ouvrage fut compoſé. Voyez, pour en être plus inſtruit, Buxtorfii Bibl. Rabbinica.

& se fortifient dans leur croyance par le consentement unanime de tous ceux avec qui ils ont le plus de liaison. Personne n'ose chercher à vouloir démentir une opinion qui semble faire dans la patrie une regle de Foi ; & il y auroit même du risque à vouloir s'opposer trop fortement à certains préjugés. J'ai entendu dire à un de mes amis, très-digne de foi, qu'il avoit pensé être mis en pieces par la populace de Saint Maximin (1), pour avoir dit que la Magdelaine n'étoit jamais venue en Provence, & que ce n'étoit point son corps qu'on gardoit dans l'Eglise de cette Ville (2). Qui croyez-vous, Madame, qui persuade si fort aux habitants de S. Maximin qu'ils possedent les Reliques de la

déservent ſon Egliſe, & qui ont amaſſé des richeſſes immenſes. Je n'entre point dans la diſcuſſion du fait, ſavoir ſi la Magdelaine eſt morte (1) en Provence, ou dans la Judée, mais je ſoutiens que de quelque façon que la choſe ſoit, les Moines ont grande raiſon de ſoutenir qu'ils en conſervent les Reliques. Combien de pieuſes Traditions n'ont d'autre ſource & d'autre ſoutien que l'intérêt de quelques particuliers ! Que d'erreurs

1 Le Pere Hardouin s'eſt moqué de cette fable, inventée pas l'avarice des Dominicains, dans l'examen qu'il fait de la prétendue ſuppoſition de l'*Hiſtoire de* Joinville. Il ſeroit à ſouhaiter que ce Jéſuite n'eût jamais employé ſes connoiſſances qu'à décrier des fables auſſi manifeſtes, & non point à détracter tout ce qu'il y a eu de plus reſpectable dans l'antiquité. Voyez à ce ſujet le troiſieme & le quatrieme Tome des *Lettres Cabaliſtiques*, & la quatrieme partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*, où j'ai parlé amplement du ſyſtême de ce Jéſuite. Voici ce qu'il dit ſur la queſtion dont il s'agit actuellement. Le Roi .... s'en vint en la Cité d'Aix en Provence, pour l'honneur de la benoiſte Magdeleine. ...... Et fuſmes au lieu de Baſme, en une roche moult haute, où l'on diſoit que la Sainte Magdeleine avoit vécu en hermitage, longue eſpace de temps. *Atqui conſtat Dominicanos ipſos non niſi anno* 1279. *die IV. Decembris inventam ibi dicere corpus S. Magdalenæ; novem annis ipſis poſt obitum S. Ludovici. Et ex illa haud dubie inventione cœpit credulitas, quæ poſtea paulatim crevit Harduini Opera varia antiq. numiſmat. Reg. Franc. in Hiſtoriam* Joinvillæi *obſervationes quædam, pag.* 636. *col.* 2.

la Tradition. On aime mieux croire chose qu'on nous assure véritable, d'aller se fatiguer par un long exai & une étude pénible : il est beauc plus aisé de suivre le cours des cho aussi la plupart des gens se laissen entraîner au torrent, & se perden dans l'erreur par l'exemple des au Quiconque veut se guérir de son a giement, doit suivre le précepte de neque, & se séparer du vulgaire

1 Unusquisque mavult credere quam judi nunquam de vita judicatur, semper creditur fatque nos & præcipitat traditus per manus e alienisque perimus exemplis. Sanabimur, si separemur à cœtu. *Seneca de Vita beata*, Cap

§. XIII.

Bien des Traditions prennent leurs sources des Ouvrages des Poëtes, des Orateurs & des Peintres.

SI nous examinons la premiere origine de bien des Traditions, nous verrons qu'elles viennent ſouvent des idées aventurées de quelque Poëte, ou de quelque Orateur. Les Dieux d'Homere étoient cauſe de toutes les Hiſtoires fabuleuſes qu'on inventoit tous les jours à leur ſujet dans le Paganiſme. Dès que le peuple a reçu la premiere impreſſion de la ſuperſtition, il ajoute perpétuellement de nouvelles chimeres aux premieres; & tous ces contes paſſent à la poſtérité, & acquierent par la longueur des temps, une grande autorité ſur l'eſprit des ignorants & des foibles. Il ſe trouve même dans la ſuite des Auteurs qui autoriſent par leurs Ouvrages ces fauſſes traditions, & les placent dans leurs Ecrits, comme des faits conſtatés & reconnus vrais par une longue ſuite de ſiecles. Malgré les plaintes que Didon fait dans Auſone ſur la paſſion chi-

irgile étoit ...

onnue, & non pas une fable inventée . plaisir. Bien des Historiens autorisent ainsi des faits, qui n'ont eu de réalité que dans le cerveau des Poëtes, à qui il est permis de feindre, d'inventer, & de déguiser le vrai (2).

Il est encore bien des croyances populaires, bien des traditions anciennes, qui n'ont d'autre fondement que l'imagination des Peintres. Dans les temps d'ignorance, & depuis le neuvieme siecle jusqu'au quinzieme, il étoit peu d'Eglises de Moines qui n'eussent quelques images, quelques effigies de Saint, qui opéroit des choses miraculeuses. Ces sortes de tableaux étoient les revenus les plus certains & les plus liquides

• Vos magis Historicis, Lectores, credite de me,
...hicusque canunt,

des Couvents & des Monasteres. La raison & la science, qui reparurent après avoir été si long-temps perdues, firent sur les prétendus miracles le même effet que la venue du Messie sur les Oracles: elles les détruisirent, & la plupart des gens, ouvrant les yeux & appercevant leur crédulité, & celle de leurs Peres, furent entiérement guéris de leur erreur. Il resta cependant encore bien des personnes dans leur ancienne opinion, soit qu'elles ne voulussent point appercevoir le vrai, ou que leurs préjugés les empêchassent de faire usage de leur raison: elles conserverent dans leur esprit toutes les chimeres qu'elles y avoient placées dès leur enfance, & elles les transmirent à leur postérité, qui les a amenées jusqu'à nous. C'est de-là que viennent mille opinions, à qui l'on a si souvent donné la chasse dans ces derniers temps, sans pouvoir les détruire; c'est du même endroit que descendoient toutes ces pieuses superstitions, que la prudence & la sagesse des Evêques ont abolies.

Les Orateurs & les faiseurs de harangues & de panégyriques ont presque

r cours à leur imagination.
s'ils ne se jettent point dans le prodigieux & le gigantesque : les louanges outrées qu'ils ont données à bien des gens, ont occasionné dans la suite la plupart des contes qu'on a faits sur certains Héros. Chaque particulier a ajouté quelque chose à l'idée de l'Orateur ; & ces louanges, outrées dans le commencement, sont devenues ridicules dans la suite. La plupart des panégyriques des Saints sont plutôt des Poëmes en leur honneur, qu'une simple description de leurs vertus, pour exciter les fideles à les imiter. Un Prédicateur se livre à son imagination, & il débite un discours rempli de fleurs & de pensées hardies & nouvelles ; il plaît à ses Auditeurs, & a rempli son emploi.
... qui l'ont en-

tendu, amplifient le ſoir dans leur famille les idées du Panégyriſte : leurs enfants dans la ſuite, en les racontant à d'autres, y mettent quelque choſe du leur, & bientôt la vie de ce Saint devient, par la Tradition, un tiſſu des idées de trente imaginations échauffées.

§. XIV.

La Tradition eſt commune à tous les Peuples pour autoriſer leurs erreurs.

JE finirai, Madame, mes réflexions ſur l'incertitude de la Tradition, en vous faiſant remarquer que ſon autorité, eſt commune à tous les peuples & à toutes les Religions du Monde. Les Mahométans, les Juifs, les Idolâtres ont des Traditions qu'ils croient conſtantes & conformes à la plus exacte vérité ; elles ſont appuyées, comme les nôtres, de l'ancienneté & de la ſuperſtition religieuſe. Pourquoi voulons-nous que les nôtres ſoient plus autentiques que les leurs ? Et quelles raiſons avons-nous de prétendre qu'ils ſe départent de leurs opinions, & qu'ils

les; on ne peut exiger
quoi l'on ne veut point ſe ſoumettre.
Si nous nous croyons exempts d'exami-
ner nos ſentiments & nos opinions,
fondés ſur la Tradition, ou ſur certains
principes de Religion, les Turcs & les
Juifs doivent jouir du même privilege.
On ne peut douter qu'il n'y ait dans
toutes les Religions des gens de bonne
foi, & qui croient uniquement celle
qu'ils profeſſent, parce qu'ils ſont per-
ſuadés que les autres ne valent rien.
Or, ſi la voie de l'examen eſt défendue
pour examiner certaines opinions, un
Turc n'eſt pas plus obligé de s'éclaircir
que nous: & la défenſe de l'examen des
ſentiments qu'on nous a inſpirés dès
l'enfance, plonge toutes les Nations, &
nous-mêmes dans la croyance de tous
les faux préjugés. On rend par ce moyen
de tous les

ment, autorisé par la tradition, est véritable, il devient plus respectable, lorsqu'il est reconnu & approuvé par des gens qui ne donnent point leur approbation au mensonge. Je ne saurois mieux finir ces réflexions que par un passage d'un des plus illustres Ecrivains, qui prouve évidemment combien la voie de la Tradition est foible, incertaine & douteuse pour éclaircir la vérité d'un fait contesté. " Le Paganisme, „ *dit cet habile Ecrivain*, insultoit les „ premiers Chrétiens sur leur petit „ nombre, & leur opposoit son anti- „ quité, & le suffrage général d'une „ infinité de Nations. L'Eglise Romai- „ ne se servit de la même batterie con- „ tre Luther & Calvin. Les Protestants „ s'en serviroient dès aujourd'hui con- „ tre une Secte naissante au milieu „ d'eux. C'est une méthode très-aisée „ de réfuter les innovations, on évite „ le détail des Controverses. La voie „ de prescription épargne toutes les fa- „ tigues de l'examen; car on se dispen- „ se des discussions à l'égard même du „ point de fait sur l'antiquité & l'éten- „ due présupposées: on s'en rapporte

„ être utile à la vérité, il est
„ favorable à la fausseté (1). »
plaint de tout temps des maux
soit la croyance aveugle que l
noit à mille fables, qui n'avoi
tre fondement qu'une fabuleu
tion. Lucrece a dit, il y a pl
huit cents ans que le genre
étoit opprimé sous le pesant fa
la superstition (2). Beaucoup
après lui, & beaucoup s'en
encore.

1 Bayle, Continuation des pensée
metes, Tome I. p. 144.

2 Humana ante oculos fœde cum v
In terris, oppressa gravi sub Reli
Lucret. Lib. I. Vers.

§. XV.

De l'incertitude de l'autorité des Savants par la contrariété de leurs ſentiments.

L'AUTORITÉ des Savants, & le nom qu'ils ſe ſont acquis, ne doivent point en impoſer à notre raiſon. Les grands hommes ont été ſujets à l'humanité, & ſe ſont égarés pluſieurs fois du bon chemin. Leurs paſſions, leurs préventions, leur vanité & leurs intérêts propres ont été la ſource de la plupart de leurs opinions. Ainſi, Madame, nous devons examiner avec ſoin leurs ſentiments, les réduire aux regles de la lumiere naturelle, & voir s'ils n'ont rien de contraire à la raiſon avant de les adopter & de les recevoir pour véritables. En ſuivant cette façon de lire de bons Livres, on profite véritablement; & s'ils ne nous démontrent que bien peu de choſes évidemment, du moins ce peu vaut beaucoup mieux qu'un nombre de faits qui n'ont aucune preuve eſſentielle.

La différence qui regne dans les ſen-

Auteur a-t-il mis un Ouvrag
qu'un Critique s'éleve contr
attaque plusieurs endroits ; s
démontre pas évidemment fa
les Lecteurs, par les doutes
jette, dans la situation de r
prononcer en faveur d'aucun
décider de la question. Il ar
quefois qu'un troisieme Sav
la traverse, & condamne les
teurs qui disputent, leur rep
n'avoir point entendu la ma
traitoient. Nouveaux doute
Lecteurs, nouvelle peine
qui cherchent à s'instruire,
d'embarras pour quiconque
cerner la vérité. On voit sou
me Ecrivain approuvé par
hommes, & blâmé par d'

Montaigne avoit été très-goûté de ſon temps, & avoit joui tranquillement de ſa réputation pendant près d'un ſiecle. Deux Auteurs Janſéniſtes, doués d'un grand génie, crurent entrevoir dans ſes Ecrits des idées pernicieuſes à leur Religion. Ils le condamnerent ſans ménagement, & en firent une ſanglante critique, qui pendant un temps ſembla devoir préjudicier à l'eſtime qu'on avoit eue pour ſon Ouvrage. Pluſieurs perſonnes ſe rangerent à l'opinion des Docteurs Janſéniſtes, tout Port-Royal en corps approuva leur déciſion, & bien des gens à Paris, & à la Cour même, adopterent leur ſentiment. Un Auteur, connu par la juſteſſe de ſon eſprit, prit le parti de Montaigne, qui ne pouvoit ſe défendre (1). Il blâma & critiqua les deux Janſéniſtes, & la Ville & la Cour revinrent à la premiere opinion; on re-

1 Deux Ecrivains dans leurs Ouvrages ont blâmé Montaigne, que je ne crois pas, auſſi bien qu'eux, exempt de toute ſorte de blâme. Il paroît que tous deux ne l'ont eſtimé en nulle maniere. L'un ne penſoit pas aſſez pour goûter un Auteur qui penſe beaucoup, l'autre penſoit trop ſubtilement pour s'accommoder de penſées qui ſont délicates. La Bruyere, Caracteres ou Mœurs de ce Siecle, pag. 168.

s'étoient acquis un grand nc
Littérature & dans les Scie
ont voulu faire passer cet A
un homme qui ne savoit
d'Histoire, & quelque peu
sianisme (1). Parlez à un Jésu
cal, il vous dira que c'étoit
médiocre; vantez Bourdalou
séniste ne sera pas de votre
comprends que la haine des
partis peut occasionner quelqu
te diversité de sentiments; ma
rive très-souvent entre des A
la même Croyance, & dont le
sont communs. Arnaud a éc
Ouvrages contre Mallebranc

1 *Jurieu & le Clerc.* Voyez Courte
Maximes de morale & de Principes d

Scaliger & Erasme ont eu une dispute très-vive sur un sujet assez léger : après beaucoup d'écrits de part & d'autre, un troisieme Savant les a taxés d'avoir disputé sans cause, & de n'avoir pas vu qu'ils avoient tous les deux raison, aveuglés qu'ils étoient par leur prévention & leur animosité (1).

§. XVI.

Que les Savants sont toujours prévenus en faveur de leur opinion.

LA vanité & l'orgueil, vices assez ordinaires aux Ecrivains, leur font souvent embrasser & soutenir des opinions qu'ils connoissent erronées, & qu'ils ne défendent que parce qu'ils s'y sont insensiblement engagés, & qu'ils ne veulent point avoir la honte de se dédire, & de désavouer une proposition qu'ils ont avancée dans la chaleur de la dispute, ou qu'ils ont placée trop légérement dans leurs Ecrits. Ils ne compren-

1 La dispute de Scaliger le pere, avec Erasme au sujet du *Ciceronianus*, ne lui a point fait honneur. Il connut sa faute sur la fin de ses jours. Voyez là-dessus les *Scaligerana*, au mot Erasme.

nombre de sophismes,
bout d'embrouiller la vé
de mauvais Livres n'au
mais eu, si les Auteurs
persuadés que le partage
humaine consiste à faire
que celui des Philosophe
connoître? On devroit a
Ecrivains entêtés & prév
bles de retracter leurs er
S. Augustin dit des Péch
*num est peccare, diabolicu
re.* Je ne connois en effet
nicieux, rien de si diaboli
Belles-Lettres & pour l
que l'entêtement & l'orgue
Savants. Ces vices sont au
à leur avancement, que l

ſe ſont attachés, diminue encore beaucoup l'autorité de leurs ſentiments; il ſemble qu'ils ont pour certaines opinions une eſpece de ſoumiſſion, qui tient du Culte divin. Si l'on parle à un Cartéſien d'une propoſition qui ne s'accorde pas avec les principes dont il eſt préoccupé, il penſe bien moins à examiner ſi ce qu'on lui dit eſt conforme à la raiſon, qu'à trouver des arguments pour les combattre. Si l'on veut convaincre un Péripatéticien de quelque erreur, il ſonge d'abord que ſa gloire eſt attachée à celle d'Ariſtote: il défend ſes intérêts en défendant ceux de ſon maître, & loin de ſonger à pénétrer ce qu'il pourroit y avoir de vrai dans les arguments de ſon adverſaire, il n'eſt occupé qu'à chercher des réponſes pour les éluder. Il croit qu'on ne peut errer dans la Philoſophie Péripatéticienne, & ne met point en doute qu'il n'ait toujours raiſon. Il ſe diſpenſe ainſi d'examiner le fond de la queſtion, il eſt tout occupé de ſes preuves, il ne donne aucune attention à celles qui lui ſont contraires, & il ſe met dans l'impoſſibilité, par ſa prévention, de pouvoir jamais s'aſſurer de la vérité.

ſentiments, & cette certitud
cée de leurs ſyſtêmes, qui av
té Bayle à démontrer l'incerti
tant de principes qu'on regard
me certains. Il ſe faiſoit un p
faire connoître, que bien de
qu'on aſſuroit être évidentes,
environnées de difficultés qui
doient très-douteuſes, & que
contraires à la raiſon & aux no
plus ſimples (1).

1 Bayle vouloit mortifier la raiſon
du moins l'accoutumer à ne point précipi
gements, & à ne rien adopter ſans exam
connoiſſance. Les Théologien lui paroiſſ
déciſifs, & il auroit ſouhaité qu'on ne
douteuſement des choſes douteuſes. Dans
il ſe faiſoit un plaiſir malicieux d'ébr
aſſurance, & de leur montrer que certai
qu'ils regardent comme évidentes, ſont e

§. XVII.

Des ridicules opinions, soutenues par bien des Savants.

Il est étonnant, dans quel travers donnent plusieurs Savants. Si l'on ne savoit pas qu'ils ont prétendu qu'on regardât leurs écrits comme contenant des vérités évidentes, on diroit que ce ne sont que des fictions, & des Romans faits à plaisir par des personnes qui vouloient donner un libre cours à leur imagination, & qui transmettoient au Public les chimeres & les grotesques qui leur venoient dans l'esprit. Cependant c'est avec une gravité magistrale que les Philosophes débitent leurs sentiments les plus extraordinaires. Entendez parler un Stoïcien de la sagesse & du souverain bien; vous diriez qu'il est convaincu que l'Univers entier doit adopter ses sentiments. Il n'est rien de si plaisant que de le voir s'efforcer de prouver que le seul Sage,

riens que par provision, & en attendant une plus ample instruction. Beauval, Histoire des Ouvrages des Savants, Décembre 1706. pag. 551. 552.

me Vulcain, riche dans l'ind
d'une ſanté vigoureuſe au
maladies. Des idées auſſi fau
la vanité ſeule peut occaſio
été tournées en ridicule pa
perſonnes remplies de bon ſe
pouvoient goûter ces imagin
ganteſques, & croire qu'un h
cablé de maux, de douleurs
tunes, dût être regardé comr
du bonheur. Horace, en ſe m
la vanité des Stoïciens, au
quels il accorde toutes les q
tous les avantages qu'ils
buoient; ajoute enſuite qu'i
jours en bonne ſanté, ſi ce
qu'il a la pituite, qui détru
bonheur de cette Divinité ter

Quelque ridicules que ſoi
nes opinions des Stoïciens,

prochent pas de l'absurdité de celles des Pythagoriciens. Quelle impudence, ou quelle folie n'y a-t-il pas chez un homme qui certifie avec une grande assurance qu'il se souvient d'avoir été dans deux ou trois corps différents, & qui assure qu'il s'appelloit Euphorbe, lorsque son ame étoit dans celui d'un Grec qui se trouvoit au siege de Troye (1)! Peut-on porter plus loin l'égarement de l'esprit humain? Cependant l'Auteur de ces monstrueuses imaginations avoit acquis un si grand crédit sur ses disciples, que, sans examiner la vérité & la possibilité de ses opinions, ils les recevoient avec une entiere soumission; & lorsqu'on vouloit leur en montrer le faux & l'absurde, ils répondoient simplement & ridiculement: *Magister dixit*; *le Maître l'a dit.* Voyez, Madame, si les disciples de ce Philosophe prenoient un bon chemin pour s'éclaircir de la vérité, & si l'aveugle confiance qu'ils avoient, ne tenoit pas de l'en-

1 *Ipse ego*, (nam memini) Trojani tempore belli
Pantoides Euphorbus eram.
Ovidius, Metam. Lib. XV.

ves des erreurs de leurs maîtres
que grossieres qu'elles soient, l
tion les empêche de les app
car il n'est rien de si absurde,
contraire au bon sens, qui
avancé par quelques Philoso
J'ai honte, s'écrioit S. Aug
écrivant contre certains systé
rapporter des choses aussi hon
je ne sais comment ceux qu
écrites, n'étoient pas couvert
fusion. Je plains, ajoute ce Pe
glise, ceux qui ont été obligé
ter de pareilles sottises (2).

Les Philosophes donnent sou
des erreurs monstrueuses, pou
trop subtiliser; à force de cl

1 Nihil tam absurdum dici potest,

découvrir des ſecrets qui leur ſont impénétrables, ils donnent dans ces ſentiments extravagants, & deviennent la dupe de leur imagination échauffée. Les Théologiens, qui ne ſe nourriſſent que de fumée, tombent très-ſouvent dans ce cas : comme les matieres qu'ils examinent, ſont au-deſſus de la portée de l'eſprit humain, & que la ſeule Foi doit les faire recevoir & les autoriſer : d'abord qu'ils veulent les réduire à un examen Philoſophique, l'impoſſibilité qu'ils trouvent d'accorder certains principes de Religion avec la raiſon & la lumiere naturelle, leur fait inventer mille ſyſtêmes ridicules, d'où naiſſent toutes les erreurs & les diſputes qui depuis ſi long-temps diviſent le genre humain.

Quand on veut pénétrer des choſes incompréhenſibles, la Science ne ſert qu'à égarer plutôt ; elle fournit des moyens pour ſe forger des ſophiſmes à ſoi-même. *De quoi ſe fait*, dit Montaigne, *la plus ſubtile folie que de la plus ſubtile ſageſſe? Il n'y a qu'un tour de cheville à paſſer de l'une à l'autre* (1).

1 Montaigne, Eſſais, Liv. II. pag. 189.

emportés par le torren
nation, & ſont tomb
ments erronés. On ac
d'avoir quelquefois p
trop loin, ſelon les d
contre leſquelles il éc
férents partis qui regn
prétendent tous s'aut
vrages. Je penſe, & je
que la nature & le b
vent plus que la Scie
lumiere naturelle & la
ſalut. J'en reviens to
cipe, pour décider de
fait; contre la raiſon q
té de tous les Docteurs

1 Et veniunt hederæ ſpont
Surgit & in ſolis formoſi
Et volucres nulla d

§. XVIII.

La moitié des opinions des Savants ne prend ſa ſource que dans leur haine & leur jalouſie.

LES paſſions influent beaucoup ſur les différentes opinions des Savants. Ils trouvent certains Ouvrages bons ou mauvais, ſelon qu'ils aiment & qu'ils eſtiment l'Auteur. Quoiqu'un Savant ſoit perſuadé de la bonté d'un Livre, il arrive très-ſouvent qu'il le critique; il cherche des défauts dans les endroits qui lui paroiſſent les moins beaux, & il tâche de diminuer la bonté de ceux qui ſont au-deſſus de la plus ſévere critique. Il n'aime pas celui qui les a écrits, c'en eſt aſſez pour les condamner.

Ce ne ſont pas les ſeuls Auteurs médiocres, qui ſont ſujets à de pareilles foibleſſes : les plus grands hommes ſont tombés dans ces égarements. On ne peut diſputer à M. de Meaux (1) la qualité d'illuſtre Ecrivain : & perſonne n'a été plus ſujet que lui, à l'envie, à la haine & à la jalouſie. Ces paſſions lui

1 Boſſuet.

... de Cambrai, l
vre contre les *Ave*
il attaqua plusieur
dont il eût été le p
tesse, la beauté, le
ment, s'il eût eu l
nelon obtint à son
M. de Meaux, que
comme un Pere c
nonça à la Facult
Paris la *Bibliothequ*
clésiastiques de du
étoit fâché que le
Auteur *sur les Pseau*
reçu que le sien (2).
Pascal & tous les
n'ont invectivé les J
ne leur ont rendu le

par la jalousie qu'ils avoient les uns contre les autres. La gloire de Port Royal blessoit les yeux de la Société, & le crédit des Jésuites déplaisoit aux Jansénistes. Le *Nouveau Testament* de Quénel, qui a fait ci-devant tant de bruit, & qu'on a défendu si rigoureusement, a été approuvé, loué & reçu avec de grands éloges, lorsqu'il parut, par beaucoup d'Evêques & de Théologiens qui l'ont condamné dans la suite.

La passion n'agit pas seulement sur les opinions des particuliers, mais elle régit encore la décision des Universités & des Assemblées des plus célebres Docteurs. Je vous prie, Madame, de vouloir faire attention aux paroles d'un Docteur de Sorbonne, qui parle lui-même de la conduite de ses confreres. *La condamnation de M. Arnaud, faite contre toutes les formes, est la plus grande plaie qu'ait jamais reçue notre Faculté. C'est une furieuse éclipse, que ce bel Astre a souffert: ç'a été un tel brigandage, que la plupart de nos Docteurs, qui regardent maintenant les choses de sang froid, confessent franchement qu'on le peut nommer* horren-

... & la gloire a
ternie par le Décret
lence de donner conti
1589. (2). Mais cet
sujet à s'éclipser souve
Corps se ressent beau
qui animent les différ
il est composé. Aussi a
voir quelquefois ses
prouvées chez plusieur
grand nombre de D
damnation que fit la S

1 Rélation des Assemblée
opinions des Jésuites touchan
nois, Let. V. pag. 22. Edit. d

2 La Sorbonne & la Fa
comme trompettes de la séd
publierent à Paris tout le p
absous du ferment de fidélité
avoient juré à Henri de Valo
rayerent son nom des priere
entendre au Peuple ...

mencement de ce ſiecle de quelques Propoſitions du Pere le Comte, Jéſuite, qui ſe réduiſoient toutes à ce ſeul point, *que les Chinois avoient conſervé quelque temps la connoiſſance du vrai Dieu*, fut déclarée injuſte & mal fondée, par près de cent Docteurs Eſpagnols, Séculiers & Réguliers de toutes ſortes d'Ordres, preſque tous Profeſſeurs en Théologie, Qualificateurs du S. Office, ou conſtitués en dignités (1). Vous voyez, Madame, que ce qui eſt approuvé au-delà des Pyrenées, eſt condamné en de-çà par des Docteurs qui ſont de la même Religion, qui croient les mêmes articles de Foi, & participent à la même Communion.

Cette diſſemblance de ſentiments paroît extraordinaire à ceux qui ne ſavent pas le deſſous des cartes: mais dès qu'on eſt inſtruit que la haine de la Sorbonne contre les Jéſuites occaſionna en partie ſa déciſion, & que celle des Théologiens Eſpagnols fut dictée par le crédit que la Société a en Eſpagne, on ne s'é-

1 Jugement d'un grand nombre de Docteurs des Univerſités de Caſtille & d'Arragon, ſur les Propoſitions cenſurées en Sorbonne, pag. 20.

... les Propositions au

" On diroit qu'on ne s'aff

» salle de Sorbonne, que

» pour se dire des injures.

» tes, œillades, style, m

» ner, tout y est indigne

» de ceux à qui l'on dor

» Ecoles, comme par excel

» de *Nos Très-Sages Maîtr*

» vent penser la Cour, le

» les autres Magistrats, d'

» porté au milieu de tou

» te (1).» Si l'on en doit cr

teur sur la maniere dont s

déliberent, les décisions d

Théologiens du Royaume,

assez aux élections des Eche

Villes où il regne deux parti

Je ne crois pas que parmi

leur patrie. Je pourrois, ſi je voulois, rapporter ici un grand nombre de faits authentiques & prouvés par l'aveu de tous les Hiſtoriens, qui montreroient combien les déciſions les plus célebres des Univerſités ſont fondées ſur les paſſions des différents membres qui les compoſent. Non-ſeulement l'eſprit de parti a ſouvent dicté ces déciſions, mais l'avidité des richeſſes a occaſionné quelquefois les plus eſſentielles. Un Hiſtorien (1) qui peint comme Saluſte, qui raiſonne comme Tacite, & qui eſt élégant comme Tite-Live, nous apprend que dans l'affaire qui concernoit le divorce de Henri VIII, ce Prince avoit gagné preſque toutes les Univerſités d'Italie, & qu'il y avoit eu beaucoup de Docteurs aſſez lâches pour vendre leur voix un écu. C'étoit ſe couvrir d'infamie à bon marché. Les Docteurs de Sorbonne vendirent leur ſuffrage bien plus chérement, ſi l'on doit en croire les Auteurs (2), qui dans ce

1 L'Abbé Raynal, dans ſes Anecdotes hiſtoriques, politiques, &c.

2 Non eſt mihi incognitum, queis artibus res hæc apud Pariſiorum Sorbonam tractata eſt, quæ cæteris tanti ſceleris auſum temerario porrexit.

ne manquent ja[...]
blics. Qui peut ne pas concevoir l'idée la plus méprisable des décisions des Universités, en lisant une aventure arrivée depuis peu en Sorbonne, & qui a été vivement reprochée aux Docteurs par un Ecrivain Anonime (1). « M. Digotrets,

exemplo. Vix me continere queo, quin, imitatus poëtam illum, exclamen : *Dicite, Sorbonici, in Theologia quid valet aurum*? Quantum pietatis & fidei illorum pectore clausum putavimus, quorum venalis magis quam sincera conscientia est . . . extremâ avaritiæ infamiâ corruperunt? *Agrippa, Epist. XIX. Lib. VI. pag.* 973.

1 *Tombeau de la Sorbonne, pag.* 32. Ce fait pourroit bien être chargé, & peut-être en a-t-on augmenté beaucoup le ridicule ; ce qui nous porteroit à le croire, c'est que dans cet Ouvrage il y a des personnes qui honorent par leur vertu & par leurs talents les postes distingués qu'ils occupent, qui y sont traités d'une maniere également indécente & condamnable. Il y a même plusieurs anecdotes dans ce Livre, qui paroissent n'être pas d'une certitude, à pouvoir être citées comme des autorités bien décisives. Nous n'aurions donc pas rapporté [illegible] il est question, s'il ne paroissoit par [illegible] le fond en

„ le plus savant homme de la Faculté,
„ & le meilleur Logicien, dit, Mes-

blement contre ma these, qu'il lui avoit dit lui-même ne l'avoir pas lue „. La maniere dont l'Auteur de l'Apologie raconte ce fait, est bien différente des circonstances ridicules qu'y a ajouté celui qui a fait le *Tombeau*. Ce dernier Écrivain est plein de fiel ; & l'autre, si l'on en excepte quelques expressions trop aigres en parlant de M. d'Auxerre, Prélat que sa piété doit rendre éternellement respectable, reste toujours dans les bornes d'une juste défense. Les Lecteurs, qui verront souvent dans cet Ouvrage que je me moque des disputes des Jansénistes & des Molinistes, trouveront singulier que je prenne ici la défense d'un Évêque Moliniste & d'un Évêque Janséniste ; mais s'ils pensent qu'aux yeux d'un véritable Philosophe la vertu est respectable par-tout où elle se trouve, ils ne s'étonneront pas qu'en méprisant des disputes ridicules, je rende justice au mérite de plusieurs personnes, aux yeux desquelles, malheureusement pour le bien de l'État, ces disputes ne paroissent que trop essentielles. Je plains leurs erreurs, mais j'admire leur probité, la pureté de leurs mœurs, leur charité pour les pauvres. Ces qualités sont dignes de l'estime d'un homme qui pense : en se moquant des différents partis, il faut respecter les vertus que conservent dans ces partis les honnêtes gens qui y ont été entraînés ou par les préjugés de l'enfance, ou par de fausses spéculations, ou par une forte persuasion qu'ils suivent le chemin de la vérité. Les Philosophes se récrient sans cesse sur l'intolérance des Dévots ; en cela ils ont raison. Mais plusieurs de ces Philosophes tombent à leur tour dans le même défaut : car injurier des gens, les traiter d'imbécilles, de fanatiques, d'extravagants, n'est-ce pas-là être intolérant ? Ne peut-on pas demander à ces Philosophes ce que Crœsus demande à Ménippe dans Lucien : ταῦτα ȣ̓χ ὕβρις ?

„ jusqu'à nos jours : Systêm
„ raisonnements sont par-tou
„ nés aux faits. J'ai lu cinq
„ application cette savante T
„ bout à l'autre : & il s'en f
„ que j'y aie rien trouvé de re
„ ble. Il faudroit revenir aux
„ motiver son avis, sans quo
„ lons-nous déshonorer. *Gra*
„ alors la parole, & dit : Vou
„ cinq fois la These, & vous
„ point trouvé d'erreur ? Moi,
„ lue qu'une fois, & j'y ai tro
„ impiétés. „

“ Fouchet, qui avoit une b
„ paravant entendu l'aveu con
„ Grageon, ne put s'empêch
„ dire avec indignation : M

„ vous, repliqua *Grageon* à *Fouchet*, „ abuser publiquement ici de la confidence que je vous ai faite en particulier? Vous êtes un menteur, dit „ *Fouchet*. Grageon fend la presse, & „ prend Fouchet par le collet. Ils se „ donnent plusieurs coups de poing en „ pleine Sorbonne. On se met entr'eux „ deux. Le Docteur Gervaise, grand „ Maître de Navarre, les sépare avec „ peine. Cette scene ne put se passer „ sans un grand tumulte. Le bruit des „ clameurs & de tant de gens qui couroient çà & là dans la salle, fit venir les voisins. Le concours de ceux-ci, alarma le Peuple : les uns disent „ qu'on s'égorge; les autres, que le „ feu a pris dans la Sorbonne; plus „ de deux mille hommes assiegent la „ porte en moins d'un quart d'heure.„

“ Les Docteurs, honteux de cette „ scene, reprennent à la fin leurs esprits : „ on fait faire silence; on procede avec „ plus de regle; on va aux voix. Le Curé de Saint Germain l'Auxerrois arrive alors à travers la presse du Peuple : il se fait ouvrir. Messieurs, dit-il, „ j'ai affaire. Je viens seulement donner

» venir aux coups.

Si ce fait est véritable, c
roît douteux, on pourrc
cuser les Docteurs de Sc
qu'il en est à peu près d
tous les corps que dans le
dinal de Rets a dit avec ra
pagnies, qu'*elles étoient*
à-dire, sujettes à suivre tc
& à se livrer à tous les exc
livre le vulgaire. Et n'a-
tristes effets de cette véri
les Conciles, où les ca
gues, les inimitiés &
ont toujours tant de par
matieres qui ne concerr
sion des Articles de foi,
logiens ne sont plus cc
Esprit à se porter in

tes à la traduction qu'il a faite de cet Ouvrage. Il paroît par les plaintes d'un des plus illustres Peres de l'Eglise, que les Conciles anciens n'étoient point exempts de cet esprit de cabale & d'ambition, que les Historiens modernes ont reproché à ceux des derniers siecles. S. Grégoire de Nasiance dit expressément (1) : *Qu'il n'a jamais vu un Concile dont la fin eût été heureuse.* Il prétend *que ces assemblées ne causent que du désordre, & qu'au lieu de remédier aux maux, elles les augmentent.* Je crois qu'on pourroit fortifier le sentiment de S. Grégoire de Nasiance par l'autorité de l'histoire. Les Conciles tenus pour accorder les différents des Grecs & des Romains n'ont servi qu'à les séparer entiérement. Celui de Trente acheva d'établir le schisme qui divise aujourd'hui la moitié de l'Europe. Il auroit bouleversé la France pour ce qui regarde l'autorité temporelle des Evêques, si les Parlements,

1 οὕτως εἰ δεῖ τ' ἀληθὲς γράφειν ὡς πᾶντα συλλογὴν ἐπισκόπων, ὅτι μηδεμίας συνόδου τέλος εἶδον, χρηστὸν, μηδὲ λύσιν κακῶν μᾶλλον ἔχουσαν ἢ προσθήκην.

§. XIX.

La différence de Religi
Savants à des extrémite

LA diversité des Religio
un des grands motifs de
des opinions des savants (1

1 Je donnerai ici un exemple
cette différence de sentiments, caus
sité des Religions. Je le prendrai d
qui se trouve entre deux Historiens
mier est le Pere d'Orléans, Auteur
d'Angleterre; le second, c'est l'ill
Thoiras, Auteur de l'*Histoire* du m
Si l'on en croit le Pere d'Orléans, J
un Roi juste, équitable, doux, clém
prouva point quelques rigueurs un
qu'exercerent deux ou trois de ses p
sons parler ce Jésuite lui-même,
toutes ses expressions. Le malheureux
mouth fut mis entre les mains de

troversistes prennent plaisir à se contrecarrer jusques dans les plus petites cho-

Beaucoup d'autres furent punis, & en plus grand nombre même que le Roi n'avoit prétendu. On en accuse la sévérité du Chevalier Jeffreys leur Juge, depuis Chancelier d'Angleterre, la cruauté du Colonel Kirke. & en général l'avarice des Commissaires, préposés pour exercer envers les rebelles ou la sévérite des loix, ou la miséricorde du Prince; car on dit que le plus ou le moins de part dans le crime commis, ne fut pas en cette occasion le motif de la peine ou de l'indulgence: que les moins en état de racheter leur révolte, furent ceux qui la payerent plus cher, & que si beaucoup de gens perdirent la vie, ce fut parce qu'il s'en trouva peu qui eussent assez d'argent pour la conserver. Le Roi fut trop tard averti de ce désordre: mais on ne l'en eut pas plutôt informé, qu'il en témoigna de l'indignation; & si des services importants qu'il avoit reçus de ceux qui en étoient accusés, l'obligerent de les épargner, il répara autant qu'il put, leur injustice par le pardon général qu'il accorda à ceux des révoltés, qui étoient encore en état d'éprouver les effets de sa clémence. *Histoire des Révolutions d'Angleterre. Tom. III pag. 363. Edit. d'Amsterdam.* " Voyons actuellement comment M. Rapin convainc le Pere d'Orléans par des preuves évidentes que les Néron & les Caligula ne commirent point d'actions aussi cruelles que celles que les Officiers de Jacques II. exécuterent par ses ordres. Ce Prince si doux, si clément, étoit plus vindicatif que Tybere; ce qu'il y a de pis, c'est que Jacques II. récompensa les cruautés les plus inouies par les premieres charges du Royaume. Après cela, qu'on juge du fond qu'on doit faire sur tous les Historiens, chez qui le zele de leur Religion est plus fort que l'amour de la vérité. Et combien se trouve-t-il d'Ecrivains qui aient assez de grandeur d'ame pour être véridiques aux dépens du parti & du

ſions ,,. A Winchefter, la veuve d
l'un des Juges de Charles I. fut me
Cour pour y être Jugée. Son crim
donné retraite dans ſa maiſon à un
byterien du parti du Duc de Montl
un autre homme qui lui étoit incon
nom ne ſe trouvoit dans aucune Pro
les preuves qu'elle allegua pour ſ
Juges la déclarerent non coupable ;
les contraignit de retourner conſulte
la même affaire. La même choſe arri
fois ; mais Jeffreys les ayant mena
pendre ſur le champ, enfin à la q
ils la déclarerent coupable, & elle
l'âge de quatre-vingt ans. A Dorch
pour s'épargner de la peine, dit à
qui devoient être jugés, que s'ils
quelque grace, il falloit qu'ils ſe décl
bles ; mais comme ils ne voulurent
ce arti, il en condamna vingt-neuf,
cutés ſur le champ. Dans un autre
cents perſonnes devant être jugées
mit poſitivement le pardon à ceux
roient coupables : & de ces deux cen
dre quatre-vingt. Enfin, pour ne
un détail qui fait horreur, il ſuffit
mot que Jeffreys condamna cinq ce
la mort, & qu'il y en eut deux cent

Cette haine, que forme dans les cœurs des Théologiens la diverſité de la croyan-

depuis Guillaume le Conquérant. S'il ne pouſſa pas plus loin ſa cruauté, ce fut parce que pluſieurs trouverent grace auprès de lui en lui ſacrifiant leurs biens. Un ſeul Gentilhomme, nommé Pérideaux, lui donna quatorze mille livres ſterling pour ſauver ſa vie. Quant à ceux qui n'avoient pas aſſez d'argent pour acheter leur pardon au prix que Jeffreys y mettoit, ils furent ou pendus, ou déchirés à coups de fouet, ou vendus pour eſclaves aux Colonies de l'Amérique. Kirke ne cédoit à Jeffreys ni en cruauté, ni en inſolence. Immédiatement après la défaite du Duc de Monthmouth, ayant été envoyé à Taunton, il y fit pendre dix neuf hommes de ſa ſeule autorité, ſans aucune forme de procès, & ſans vouloir permettre qu'ils viſſent aucun de leurs parents ou amis. Pendant l'exécution, les Tambours, les Fifres, les Hautbois ſolemniſoient cette grande action. Ce fut ſans doute ce qui le rendit digne d'être fait Aſſiſtant de Jeffreys. Dans la même ville de Taunton, Kirke ayant invité à dîner pluſieurs Officiers, il fit pendre pendant le repas trente des condamnés devant les fenêtres de la chambre où il mangeoit; ſavoir, dix en buvant à la ſanté du Roi, dix à la ſanté de la Reine, & dix à la ſanté du premier Juge. Mais une action qu'il fit dans une autre ville, paſſe toute imagination. Une jeune fille étant venue ſe jetter à ſes pieds pour lui demander la vie de ſon pere, il lui perſuada de ſe proſtituer à lui, promettant de faire grace à ſon pere; mais après avoir aſſouvi ſa brutalité, il eut la cruauté de mener cette fille à la fenêtre, & de lui faire voir ſon pere pendu aux poteaux où pendoit l'enſeigne du cabaret où il logeoit. Ce triſte ſpectacle fit un tel effet ſur cette pauvre fille, qu'elle en perdit l'eſprit. Le Pere d'Orléans inſtruit par Jacques II. ne pouvant nier ces barbares exécutions, tâche de les excuſer en deux

de Kirke, l'empêcherent de leur fa
effets de son mécontentement. Il dit e
que le Roi répara ces injustices autar
son pouvoir, par le pardon général
dans la suite. Mais il est aisé de voi
excuses sont vaines, si l'on considere
reprochoit à Kirke ses inhumanités,
qu'il s'en falloit bien que Jeffreys & l
allés aussi loin que portoient les ordres
second lieu, le Roi étoit si peu méc
conduite de Jeffreys, qu'à son retour
la charge de Grand-Chancelier, qui é
vacante pendant qu'il étoit occupé à
inhumanités dans les Provinces de l'
ce qui regarde l'acte de pardon, il n
que plusieurs mois après que toutes le
furent faites, & qu'on ne put plus tro
pables. Il falloit bien que la Cour f
qu'il n'y avoit que fort peu de gens qui
fiter de ce pardon, puisqu'on inséra no
dans cet acte, une troupe de jeunes fi
ou douze ans, qui étoient allées, cou
fleurs, présenter une Bible au Duc
mouth à son entrée dans Taunton. Ce
seulement dans les Provinces de l'Ouest
donna des marques sensibles de son hur
cative : il fallut encore que la ville de l
témoin de diverses ...

ges. Pour être persuadé de la vérité de ce fait, on n'a qu'à lire les Livres de Controverse: il en est peu, & même point, où les Auteurs n'ouvrent la dispute par quelque invective contre leurs adversaires, ou ceux de leur parti. Les Théologiens qui ont disputé le plus modestement, sont M. Arnaud & M. Claude; encore ôteroit-on bien des choses de leurs Ouvrages, si l'on en supprimoit tout ce qui blesse les loix d'une dispute polie. Quant à Mrs. du Perron, du Moulin, Nicole & Jurieu, les trois quarts de leurs Ouvrages de Controverse ont moins été faits pour éclaircir la vérité, que pour blesser leurs adversaires par des traits mordants ou des plaisanteries piquantes. Ce dernier a écrit quelquefois comme un porte-faix, quelquefois comme un Fanatique & un trembleur. Les invectives grossieres dont ses Livres sont remplis, l'ont fait

plus étrange, quelques-uns sans jugement préalable. *Histoire d'Angleterre, &c. par* M. Rapin Thoiras. Tom. X. pag. 30. & 31. " Voilà dans ces deux passages un exemple bien évident de la dissimulation des Auteurs en faveur des fautes qui nuisent au parti qu'ils favorisent. On doit voir par-là quel fond on peut faire sur tous les Ecrivains Jésuites. ".

... vertus dont on les préte
sont tombés dans ce défaut ; il
dans leurs Ouvrages des ma
bles, que pour être pieux &
ils n'en étoient pas moins hor
jets aux passions (1), & à se l

1 Parmi cent exemples que je pour
disputes messéantes des Peres, je me co
faire mention de celle que S. Augustin
eurent au sujet du mensonge officieux. I
l'un contre l'autre des lettres pleines d
S. Jérôme prétendoit qu'il y avoit quel
l'Ecriture des mensonges officieux,
que le Saint-Esprit ment pour le bien d
quels il parle; il soutenoit encore qu
écrivant sur la maniere dont il avoit rep
avoit usé de mensonge & de dissimula
injures avoient rendu un sentiment pro
de S. Jérôme eût dû le paroître ; car jan
dit davantage. Rarement ce Pere écr
quelqu'un, qu'il ne le maltraitât : il
mêlé avec Vigilence, il l'appella posséd
Spiritus est immundus, qui hac te cog
il le nomma chien : *Melior erit Vigil*
vivens, quam ille leo ...

porter trop aiſément au plaiſir de mordre & de déchirer ceux contre qui ils écrivoient.

La licence des Ecrits calomnieux, occaſionnée par la différence de Religion, n'a pas reſpecté les Têtes les plus ſacrées. Que de libelles la Ligue n'a-t-elle point vomis contre Henri III. & Henri IV. Que de Volumes remplis des plus noires infamies, n'ont pas compoſé contre Louis XIV. quelques Proteſtants réfugiés? Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que des gens qui ont paſſé pour être d'une probité & d'une candeur digne des premiers ſiecles, ſoient tombés dans des excès ſi vicieux. On attribue à M. Arnaud un Livre intitulé : *Le véritable Portrait de Guillaume-Henri de Naſſaü, Prince d'Orange, &c.* dans lequel ce Héros eſt traité d'Abſalon, d'Hérode & de Néron. Je ne puis croire qu'un auſſi grand Auteur ait voulu proſtituer ſa plume à compoſer un pareil Ouvrage. Quoi qu'il en ſoit, la différence de Foi ne peut autoriſer à manquer au reſpect qu'on doit aux Têtes couronnées ; & c'eſt rendre une Religion mépriſable que de couvrir de ſon voile des forfaits auſſi noirs.

ı de la société civile. Ils tombent
,ent dans les mèmes défauts qu'ils
s reprochent, & se font entr'eux
guerre aussi sanglante que celle qu'ils
à soutenir contre nous (1). L'esprit
ontroverse est donc une espece de
:ige, qui suspend l'usage des notions
plus claires, & nous prive de notre
on.

Nous avons été extrêmement mortifiés de ce
a cabale puissante qu'a eue M. Jurieu dans le
ier Synode, lui ait fait avoir le plaisir de voir
ndre M. Huet ...... Si ceci dure, il n'y eut
is d'Inquisition plus incommode, & les Fran-
vont devenir le scandale & le jouet de la Hol-
: ; & cela, *unius ob noxam & furias*, par
ıeur chagrine & fanatique de M. Jurieu. Bayle,
es, Tom. I. pag. 324.

§. XX.

a plus grande partie des grands nmes ont avoué qu'ils ne ſavoient :peu de choſes.

:rois, Madame, vous avoir dé-
'é ſuffiſamment la néceſſité de
ervir de votre ſeule raiſon dans les
ue vous trouvez lui être contrai-
oit dans l'Hiſtoire, ſoit dans la
tion, ſoit dans les Ouvrages des
ts. Vous ſerez encore plus convain-
: la vérité de mon opinion, lorſ-
: vous aurai montré que la plus
: partie des grands hommes ont
qu'ils ne connoiſſoient évidem-
que très-peu de choſes, & que
crits contenoient plutôt des con-
:s, que des réalités. Vous verrez
on ſentiment eſt celui des plus il-
Ecrivains. Je pourrois d'abord
:iter parmi les modernes, Michel
ntaigne, la Mothe-le-Vayer,
di & Bayle, qui ont preſque ou-
ient ſoutenu le pyrrhoniſme; mais
iant les choſes à leurs ſources, &
ontant juſqu'à Phérécyde, le pere

„ après qu'ils m'auroient enterré, de „ vous porter mes Ecrits. Si vous & les „ autres Sages, vous vous en contentez, vous les pouvez publier, sinon, „ supprimez-les. Ils ne contiennent aucune certitude qui me satisfasse moi-„ même : aussi ne fais-je pas profession „ de savoir la vérité, ni d'y atteindre : „ j'ouvre les choses plus que je ne les „ découvre „. Empedocle & Pythagore son maître ne furent guere plus assurés de leurs opinions que Phérécyde. Ils se

Pherecydes Thaleti.

Bene moriaris ; cum tibi fatalis dies supervenerit. Morbus me invaserat cum tuas accepi litteras, pediculis operiebar, & febri quatiebar totus. Mandavi itaque quibusdam ex familiaribus, ut, cum me sepelierint, ad te perferant quæ scripsi. Tu autem, si quidem ea probaveris cum Sapientibus reliquis, ita legenda demum trades : sin autem improbaveritis, nolito edere. Mihi certè necdum satis placebant. Est ibi quidem non certa rerum fides. Neque enim id recepi, neque quid sit verum me scire professus sum ; forte quædam de Theologiâ reseravi ; cætera intelligere oportet. Omnia quippe indico potius, quam aperio. Morbo autem diebus singulis invalescente, neque Medicorum Penitus admitto. Ceterum assistentibus præ foribus, & interrogantibus quo in statu sim, digito per ostii claustra dimisso, quam pestilenti malo tenear, ostendi : admonuique ut postridie conveniant ad solemnes Pherecydis inferias. *Diogenis Laertii, de Vitis, Dogmatibus, &c. clarorum Philosophorum Libri X.* Lib. I. Segm. 122.

...econnut aussi qu'on
prendre avec certitude
que Platon a honoré
Grand, regardòit com
leux & des insensés c
roient être véritablem
science étant au-dessus
l'homme. Zénon d'El
Parménide (4), disoit
pendre sa créance. Dé

1 Accepit id Empedocles à
& tenuit, & angustas esse ad
dam sensuum semitas conque
Huet. Episcopi Abricensis, de
humana, Libri tres. Lib. I. Cap

2 Acute quoque vidit eadem
inter Pythagoricos ponitur, firm
mo nihil posse, veritatis regula
rationem, non sensus; ex op
dere. Atque hæc tam apertè præ
doctrinæ hujus, falso licet, auc
pag. 74.

ignoit que les causes des choses étoient ıconnues, qu'il nous étoit impossible : savoir ce qui étoit vrai, ou ce qui :oit faux. Socrate, le sage Socrate (1), ısoit hautement qu'il ne savoit rien, & : fut par l'aveu de son ignorance qu'il ıérita d'être appellé le plus sage des ommes par l'Oracle d'Apollon. Plaın (2) ne décidoit jamais sur quelque

ıpientis dictus, nullam esse dixit veritatis reguın, nihil verum aut falsum; hominem homini urimum interesse; neque, quod huic videatur, em alteri videri, neque rem ullam esse magis lem, quam talemcumque de rebus singulis conıria & pugnantia differi posse deprehendisset; ac ipsa quoque re, an utrimque esset disputabilis, am in utramque partem disputandi modum priıs invexit. *Id.* pag. 76.

1 Modum eumdem tenuit deinde Socrates, biliſſimus dubitandi auctor, & late propagavit; m cum nihil scirent homines, neque tamen nofcerent se nihil scire, id verò agnovit ille, nec iequam scire professus est; ac propterea mortaın omnium sapientissimum Apollinis oraculo dicn se putabat; quod id supremum sapientiæ culın videatur esse, ignorantiam suam agnoscere. . ibid.

2 Nam primum Academiæ parens Plato, ex hac cratis affectatione ad dubitandum instructus & craticum se professus, secutus est eamdem diffeıdi rationem, & superiores omnes Philosophos pugnare instituit. Nec in iis solum libris, quos 'mnasticos appellant, sed tum etiam cum affirınti propior est, sive Socrati sermonem tribuat, e alteri, res non uti veras, sed uti verisimiles letur proferre, ac decreti hujus sui meminisse,,

d'incertitude.

Les grands Philoſophes Roma[ins ne] furent pas moins vacillants q[ue les] Grecs. *Je parlerai*, diſoit Cicé[ron, de] *maniere que je n'aſſurerai rien p[ositive]ment ; mais me défiant de moi-[même,] je douterai de tout, & chercher[ai à] percevoir la vérité.* Dans un a[utre en]droit il prévient qu'il expliquera l[es cho]ſes, d'une maniere probable, [mais] point certaine, comme pourroit [faire un] Oracle ; il ajoute que n'étant [qu'un] homme, on ne peut juſtement ri[en exi]ger de plus. Selon lui, les Ancie[ns ont] tous avoué n'avoir rien pu con[noître] ni comprendre : ils ont, dit-il, [fondé] leur ignorance ſur le peu d'éten[due de] nos lumieres, & la briéveté de [notre] vie (1).

Les Philoſophes n'ont point été les ſeuls perſuadés de leur peu de ſcience : les grands Saints & les Courtiſans aimables, quelque différence qu'il y ait dans leurs ſentiments & dans leurs opinions, ſe ſont pourtant réunis en ce point. Saint Auguſtin & Saint Thomas ont cru qu'il étoit un grand nombre de choſes douteuſes, & dont nous n'avions aucune connoiſſance certaine. Horace, nourri dans les plaiſirs de la Cour d'Auguſte, avoue naturellement qu'il eſt toujours flottant & vacillant, ſans pouvoir s'arrêter à aucune opinion fixe, & que dans ce doute éternel, il ſonge à ſe mettre au-deſſus de toutes les queſtions, au lieu de s'y ſoumettre (1).

Apollo, certa ut ſint & fixa quæ dixero ; ſed ut homunculus, probabilia conjectura ſequens ..... Æquum eſt enim meminiſſe, & me qui diſſeram hominem eſſe, & qui judicetis ; ut, ſi probabilia dicuntur, nihil ultra requiratis. *Cicero, Tuſculan. Quæſt.* Lib. I.

Omnes pene Veteres nihil cognoſci, nihil percipi, nihil ſcire poſſe dixerunt ; anguſtos ſenſus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ, &c. *Cicero, Quæſt. Academ.* Lib. I.

1 Ac ne forte roges, quo me duce, quo lare tuter ?
Nullius addictus jurare in verba magiſtri,
Quo me cumque rapit tempeſtas, deferor hoſpes.
Nunc agilis fio, & merſor civilibus undis ;

chez vous pour un Hérétique ; j
avertis donc que c'eſt un des plus
Evêques que la France ait eu d
derniers temps, qui m'a fourni j
tous ces exemples. Je n'ai fait
traduire de l'Ouvrage Latin, qu
vant M. Huet, Evêque d'Avr
nous a donné ſur la foibleſſe de
humain. Ce Prélat, le plus ſavan
me ſans contredit de ſon ſiecle
avoir étudié toute ſa vie, fit ur
pour prouver la néceſſité de dout
demi-Savants ont fort crié con
Ouvrage ; mais ils l'ont réfuté j
blement.

Vous voyez, Madame, que j'
ſon de vous aſſurer que les plus
hommes ont avoué de bonne foi
ſavoient peu de choſes, & vo

trouverez plus mon opinion aussi extraordinaire. Cependant, dans la carriere où je vais vous faire entrer, je ne veux point que vous y portiez un esprit de pyrrhonisme outré ; défaut encore plus vicieux que celui de trop de crédulité. Je veux seulement que, pénétrée de la vérité, (que nous savons fort peu de choses, & que les guides que nous croyons les plus certains, tels que l'Histoire, la Tradition & les Savants, sont souvent en défaut) vous fassiez toujours usage de votre raison, & ne receviez aucune vérité pour évidente, qu'autant que vous verrez qu'elle n'a rien de contraire à votre lumiere naturelle, qui ne peut vous tromper en ce que vous connoissez clairement & distinctement.

Fin de la premiere Réflexion.



REFLEXIONS

Concernant la Logique.

---

§. I.

Introduction.

LA premiere partie de la Philoſophie, ou du moins celle, qui, dans les Ecoles publiques, ſert d'inſtruction aux autres, eſt nommée la Logique, comme qui diroit l'art de penſer (1). En étendant un peu plus cette premiere définition, on peut dire que la Logique eſt *l'Art de bien conduire ſa raiſon dans la connoiſſance des choſes, tant pour s'inſ-*

ſoi-même, que pour en inſtruire ...*utres* (1). La beauté de cette défi... ...on, & ce premier début qui promet ...niment, vous préviendra d'abord ...ur la Logique; vous penſerez, Madame, ...e je vais vous découvrir les choſes ...s plus grandes & les plus intéreſſantes. Rien n'eſt ſi flateur en effet *que d'acquérir l'Art de s'inſtruire ſoi-même, & de communiquer ſes connoiſſances aux autres.* Avant d'aller plus loin, & pour vous montrer le véritable prix de la Logique, il ſera donc à propos que je vous diſe les ſentiments qu'en ont eus les plus grands Philoſophes.

Autrefois cette Science, ou cet Art, étoient cultivés par les Sophiſtes, gens qui ne s'en ſervoient que pour embrouiller la vérité; mais malgré toute leur ſubtilité, on les réduiſit bientôt, en leur propoſant les choſes d'une façon claire, & en les obligeant par quelques diſtinctions, priſes dans la nature des choſes, à abandonner leurs fauſſes ſubtilités. C'eſt ainſi qu'en uſoit ordinairement Socrate dans ſa façon de diſputer.

1 C'eſt la définition que donne l'*Art de penſer*, pag. 1.

quoit la verité (1), mais ce Phi
tomba dans un défaut essentiel,
de se réduire dans des bornes é
& de ne donner à la Logique
tendue qu'elle méritoit, il se ren
cur à force d'être diffus; & aprè
bien dit des choses, il n'apprit
nouveau à l'esprit, que beauc
mots, de divisions & de subdivisio
Ses disciples & ses commentateur
verent d'embrouiller la Logique
rendre inintelligible : & chacun
mêla quelque chimere ou quelqu

1 Aristote a été le premier qui a réduit
que en certains & méthodiques préceptes ; c
lui, les Sophistes n'avoient garde de la m
ains s'en servoient pour surprendre les m
billes, acquerant par ce moyen réputation
fort subtils. *Du Pleix, Corps de Philosophie
nant la Logique, la Métaphysique, & la Ph*
Tom. I. *pag.* 5.

2 Un Auteur de ce temps a dit avec

lité (1). Enfin Saint Thomas inventa *Etre de raiſon*, Scot mit au jour ſes diculités, qui lui acquirent le nom de *ubtil*; & les philoſophes ne s'occupe-nt plus que de propoſitions & de the-s frivoles, capables de jetter l'eſprit ans les plus grandes erreurs. Dans ces emps d'aveuglement, Gaſſendi parut out-à-coup, comme un aſtre brillant u milieu d'une nuit obſcure. Aidé de lecture de quelques Philoſophes an-ens, & ſoutenu par ſon vaſte génie, il onna le premier coup à l'erreur. Il mit u jour un Ouvrage contre la Philoſo-hie d'Ariſtote, qui fut reçu avide-ent de tous les Savants de l'Europe, ui depuis long-temps gémiſſoient de l'é-t où ils voyoient la Philoſophie (2). aſſendi fut ſuivi de Deſcartes, qui

1 " Les Ouvrages d'Ariſtote ont eu le ſort de is les Ecrits qui ſont commentés & revus par férents Auteurs; chacun y ajoute un peu du n; & dans la ſuite du temps, ſi un Auteur re-noit, il ſeroit bien étonné des opinions qu'on lui pute. „

2 Il ſe dégoûta enfin tellement de la Philoſophie lgaire, à cauſe de la chicane & des queſtions utiles qu'elle enſeigne & dont elle eſt remplie, 'il fit imprimer ſes ſavantes Diſſertations *adver-Ariſtoteleos*, qui firent tant de bruit. Bernier, *égé de la Philoſophie de Gaſſendi*, Tom. I. face.

devint une des parties de la Philo
-scholastique qu'on méprisa le plu
cartes démontra évidemment da
sieurs endroits de ses Ouvrages,
ne donnoit que des connoissance
munes aux esprits les plus born
qu'elle apprenoit à discourir ri
ment de ce qu'on ignoroit (1).
seilloit pourtant de faire quelqu
de certains principes raisonnable
bonne Logique ; mais Gassendi
soit absolument cette étude. " Il
„ que si l'œil voit, l'oreille ente
„ les autres facultés font leur
„ tions, sans avoir besoin d'
„ préceptes, l'entendement
„ bien raisonner, chercher la

1 La Logique de l'Ecole .... n'est,
ment parler qu'une Dialectique qui en

„ la trouver, & juger ſans l'aide de la
„ Logique... Il ne la mettoit pas au
„ nombre des véritables parties de la
„ Philoſophie ; il n'eſtimoit pas même
„ qu'on dût faire commencer par-là les
„ Etudiants, de crainte de les rebuter
„ par un travail inutile (1).„

Voilà, Madame, des autorités bien reſpectables contre la Logique. Cependant on peut, & on doit dire en ſa faveur, que tous les grands Philoſophes n'ont montré tant de mépris, que pour cette Logique qu'on appelle Scholaſtique, qui eſt celle qu'on apprend ordinairement dans les Colleges, & dont les Moines font uſage; auſſi ſemble-t-elle être véritablement faite pour eux : & cette étude eſt en effet très-propre à des gens qui ne ſe nourriſſent ordinairement que de chimeres (2). Je crois qu'on ne ſauroit errer en ſuivant le principe que preſcrit Deſcartes de faire *quelque étude de certains principes raiſonnables d'une bonne Logique.* De quelque pénétration d'eſprit, de quelque juſteſſe de génie qu'on ſoit doué, une exacte

1 Bernier, *Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi*, Tom. I. Preface.

2 *Gens Monacha, gens paſta chimæris.*

de quelque utilité : on en a
né dans ces derniers temps
très-bon, & qui a quelqu
bilité sa réputation (1), qu
vrai, cet Ouvrage soit plutô
des plus belles questions de
que, &c. (2), qu'on en a e
quelques préceptes d'une L
sée & dépouillée de toutes
tés (3).

1 *L'Art de penser*, par Mrs. de P
2 J'ai même remarqué que cette L
si vous en exceptez certains exempl
chés & quelques grands & beaux
Physique, de Morale, de Métaphysi
thématique, a beaucoup de rapport
sendi. Bernier, *là-même*.
3 Les Questions . . . . que no
devoir ommettre, sont de ce genre.
de commode, qu'elles ont peu de cré
lement dans le monde, où elles son
mais parmi ceux-là même qui les en

§. II.

En quoi consiste la Logique.

LA Logique consiste dans les réflexions que nous faisons sur les principales opérations de notre esprit; & ce que nous appellons l'*Art de penser*, comprend ces quatre chefs, *concevoir*, *juger*, *raisonner* & *ordonner*.

Concevoir (1), ou imaginer une chose, c'est s'en former en l'esprit la véritable image, & par le moyen de cette image avoir la chose présente à l'esprit, comme lorsque nous nous représentons un soleil, un arbre, un rond, &c. sans pourtant former sur ces cho-

bles de décrier la Philosophie, que de la faire estimer. *Art de penser*, *premier Discours Préliminaire*, pag. 30.

1 Ad bene enim cogitandum, operæ pretium imprimis est unamquamque rem *bene imaginari*, hoc est, legitimam ac veram cujusque rei imaginem animo præconcipere, ac per ipsam rem animo quasi obversantem habere; tale est, dum hominem, solem, ceterasque, res cogitamus . . . . . hæc vero quasi intuitio, cogitatio est, quæ imaginatio dicitur, itemque notio, conceptio, apprehensio, & simplex, quatenus rem simpliciter apprehendimus, nec quicquam de ea vel affirmamus vel negamus. *Institutio Logica, & Philosophiæ Epicuri Syntagma, Autore* Petro Gassendo, Cap. I. pag. 2.

Notion.

Juger (1), c'est d'une chose ce qu'elle n'est pas, en lui donna vient, & lui ôtant ce q pas. Cette opération fait, lorsque, joigna idées, nous les affirmo nions, comme quand la terre est ronde, & n' car nous affirmons sa r qu'elle ait une autre fig nous assurons que l'hor mal, & non point un à l'homme ce qui lui co qu'il soit un arbre.

1 Deinde operæ pretium est est, de unaquaque re id quod i verè ac legitimè enunciaret, rendo

La troisieme (1) opération de notre esprit, s'appelle RAISONNER, c'est-à-dire inférer d'une ou de deux propositions quelque chose de conclu conséquemment, comme lorsqu'on dit : *l'infidélité est un crime : il est plusieurs amants infideles, il est donc plusieurs amants criminels.* Vous voyez, Madame, que de l'assemblage de ces deux premieres propositions:

1. *L'infidélité est un crime* ;
2. *Il est plusieurs Amants infideles* ;

J'en conclus qu'*il est des Amants criminels* :

Mais, pour vous expliquer plus clairement les trois premieres opérations de notre esprit, je vous prie de souffrir que je vous fasse appercevoir ce qui se passe chez un homme qui devient amou-

1 Tertio, operæ pretium est *bene colligere*, hoc est, ex propositione una aut altera legitimè ac verè aliquid inferre. Tale est, dum dicitur, *homo est animal*, & *omne animal sentit*, *homo igitur sentit* ; ex eo enim, quod proponitur, *hominem esse animal*, & *omne animal sentire*, legitimè infertur, *hominem sentire*. Quæ sic nos proinde subit cogitatio, dici latinè collectio potest ; usus tamen obtinuit, ut græcè potius Syllogismus dicatur, quæ vox etiam reddi ratiocinatio Latinè solet. Dici quoque solet dicursus, argumentatio, &c. *Id. ib.*

ſont parfaits, & il aſſure qu'ils ſont oppoſés à la laideur. Il énonce d'une choſe ce qui lui convient, & nie ce qui ne lui convient pas. Il joint enſemble deux idées différentes, celle de la beauté de vos traits, & celle de la laideur qui leur eſt oppoſée. Cela s'appelle *juger*. Enfin ſon eſprit ſe porte naturellement à la troiſieme opération, qu'on appelle *raiſonner*; car joignant les différentes idées que votre beauté lui a déja données, il forme un jugement concluant. *La beauté*, dit-il, *mérite notre hommage : Madame de *** eſt douée d'une beauté éblouiſſante : elle mérite donc mes hommages.*

La derniere des opérations de l'eſprit s'appelle ORDONNER (1), c'eſt-à-dire,

dispoſer ou arranger ce que nous avons imaginé ſur un ſujet, de la maniere la plus prompte, la plus claire qu'il nous eſt poſſible; & c'eſt ce qu'on nomme *Méthode.*

Cette derniere partie de la Logique a encore beaucoup de rapport avec l'amant dont je vous ai parlé. Vous voyez, Madame, que le bon ſens veut qu'après s'être démontré que vous méritiez les hommages, il prenne des précautions pour vous les faire agréer, & qu'il diſpoſe ſa déclaration d'une maniere à être reçue favorablement. Or, Madame, ce qui s'appelle déclaration chez l'amant, s'appelle diverſes idées, divers jugements & divers raiſonnements, chez le Philoſophe; & c'eſt l'arrangement de ces choſes qui regardent cette quatrieme partie de la Logique, qu'on appelle *Méthode.*

Au reſte, Madame, comme il arrive très-ſouvent qu'un amant gagne le cœur

utum genera, quæ ſunt prudentia, juſtitia, fortitudo, temperantia. Quæ tunc nos ſubit cogitatio, um ordinis excogitatio ſit, dici ordinatio, ſeu diſpoſitio poſſet; ſed familiare tamen, ut græca voce methodus dicatur. *Inſtitutio logica, & Philoſophiæ Epicuri Syntagma, Autore* Petro Gaſſendo. Cap. I. pag. 4.

quatre opérations, & quelquefois
& plus exactement que les Philos
(1). La Nature, en donnant la rais
hommes, leur en fournit abondam
les moyens : cependant l'étude
toujours le jugement; & il arrive
quelquefois que, découvrant par
miere naturelle qu'un raisonnem
faux, nous avons peine à péné
à appercevoir la raison pourquoi
faux; la regle nous aide beaucoup
cette occasion.

1 Tout cela se fait naturellement, & que
mieux par ceux qui n'ont appris aucune
la Logique, que par ceux qui les ont
Art de penser, pag. 2.



§. III.

Toutes nos idées tirent leur origine de nos ſens, ou de celles qui paſſent par nos ſens.

IL faut ſuppoſer qu'au commencement l'ame eſt comme une *table unie* (1), vuide de tous caracteres, & ſur laquelle il n'y a encore rien de tracé; ainſi, elle n'a aucune idée, quelle qu'elle ſoit. Vous demanderez, Madame, avec étonnement, par quel moyen notre ame en acquiert cette quantité, que l'imagination toujours agiſſante lui préſente avec tant de variété? Je vous répondrai que c'eſt premiérement, *par les objets extérieurs & ſenſibles qui frappent nos ſens*; ſecondement, *par les opérations de notre ame ſur les idées qu'elle a reçues par nos ſens*: opérations, qui deviennent l'objet des réflexions de notre ame, formant & produiſant dans notre entendement une autre eſpece d'idées,

1 Huc proinde ſpectat celebre effatum: *nihil eſt in intellectu quod primum non fuerit in ſenſu.* Spectat & quod dicunt intellectum ſeu mentem eſſe tabulam raſilem, in qua nihil celatum depictumve ſit. Pet. Gaſſendi, *pag.* 9. *Cap* I.

notre entendement; c
voyons que les enfant
avant d'avoir des idée
mées par la *réflexion*
par les opérations de l
par la même raiſon q
n'en connoiſſent que m
partie, & n'ont d'un
d'idées, produites pa
qu'une connoiſſance fl
faite.

Vous voyez aiſément
l'homme n'ayant aucun
vienne ou directement o
par les ſens, il ne peut
penſer que lorſqu'il con
des ſenſations (1); car p

1 Pour rendre évidente l'Opi
je placerai ici un fait que j'ai d
un autre ouvrage. J'ai vu penda

faiſons d'une maniere très-variée, comme, lorſque de l'idée d'une Montagne & de celle de l'or, nous en concevons une troiſieme idée, qui nous repréſente une montagne d'or.

Nous n'avons donc, Madame, aucunes idées dans l'entendement, que celles qui y ont été produites par la voie de la *ſenſation*, ou par celle de la *réflexion*: en ſorte que par la *ſenſation* nous avons plus ou moins d'idées ſimples, ſelon que les objets extérieurs qui frappent nos ſens, en fourniſſent à notre entendement (1), un ſourd ayant moins d'idées qu'un homme qui jouit de tous les ſens, puiſqu'il n'a aucune notion des ſons; & un aveugle & ſourd ayant encore moins d'idées, puiſqu'il n'en a aucune, ni des couleurs, ni des ſons. De même les opérations de notre eſprit,

1 Idcirco enim qui eſt cæcus natus, nullam habet ideam coloris, quia ſenſu viſus deſtituitur, cujus interventu eam habeat; qui ſurdus natus, nullam ſoni, quia caret ſenſu auditus, cujus ope iſtam acquirat; adeo proinde ut, ſi eſſe poſſet, qui omni privatus ſenſu viveret (ſed nempe non poteſt, ſaltem ſine tactu, qui unus animalibus intra uterum competit) is nullius rei ideam haberet, ſicque nihil imaginaretur. *Inſtitutio Logicæ & Philoſophiæ Epicuri Syntagma Autore* Petro Gaſſendo, Cap. II. pag. 6.

dont elle acquiert la faculté de penser :

Les Philosophes qui soutiennent que nous avons des idées dont nous ne sommes point redevables à nos sens, prétendent qu'il en est un certain nombre qui sont innées avec nous. Je me réserve d'examiner au long cette question dans la suite ; mais actuellement je vous dirai simplement leurs principales raisons. *Il n'y a point*, dit un Cartésien, *de proposition plus claire que celle-ci* : Je pense; donc je suis. *Or, l'on ne sauroit avoi[r] aucune assurance évidente de cette pro[position], si l'on ne concevoit clairemen[t] ce que c'est qu'*être, *& ce que c'est q[ue]* penser. *Si l'on ne peut donc nier que l[es] idées de l'*être *& de la* pensée *sont da[ns] notre entendement, par quels sens, p[ar] quels objets extérieurs y ont-elles*

dorat ; de bon ou mauvais goût, pour être entrées par le goût ; froides ou chaudes, dures ou molles, pour y être entrées par l'attouchement (1).

Le Philosophe qui raisonne ainsi, prévient lui-même l'objection qu'il prévoit qu'on lui pourroit faire. *Si l'on dit*, ajoute-t-il, *que les idées de l'être & de la pensée ont été formées d'autres images sensibles, qu'on nous dise ces autres images sensibles dont on prétend qu'elles ont été formées.* Il paroît en effet qu'elles ne peuvent l'être par *composition* ; car les idées de l'*être* & de la *pensée* étant des idées simples & évidentes par elles-mêmes, elles ne sont point la suite de la *réflexion que produit l'assemblage de deux idées différentes*, & elles ne sont point aussi formées par *ampliation* ou *diminution*, ne pouvant dire que l'idée de l'*être* ou de la *pensée* puisse être formée par une gradation ou une diminution d'autres idées. Il faut donc que notre ame ait en elle-même plusieurs idées, qui ne tirent point leur origine de nos sens, & dont la source est dans notre entendement.

(1) Art de penser, pag. 12.

E

n ſachée
e s oppo-
ame . X
ous gué-
ion & de
outes les
ain : vous
l'ame se
à meſure
reçoivent
vitème a
mble que
u'on voie
e le corps.
e acquiert
lens , ſont
rolée qui
en lui pro-
é d'idées.

intellection, ſans en être redevable qu'à Dieu & à elle-même.

Vous me demanderez, Madame, mon ſentiment ſur ces différentes opinions, & à laquelle j'accorde ma croyance? Si par ce mot de *croyance* vous entendez une certitude & une perſuaſion convaincante, je vous avouerai que je n'en ai aucune. Et franchement, après avoir examiné la choſe, je ſuis d'aſſez bonne foi pour avouer que je vois une apparence de vérité dans les deux ſentiments. Si vous me preſſez davantage, & que vous vouliez que je me détermine abſolument, je vous avouerai encore que je croirois aſſez volontiers que nous n'avons d'idées dans l'entendement, qu'autant qu'elles nous ont été communiquées par nos ſens, & que toutes nos notions ou idées, prennent leur ſource ou de la *ſenſation*, ou de la *réflexion* ſur celles qui nous ſont venues par la ſenſation. Voici quelles ſont mes raiſons; je ne ſais ſi vous les trouverez vraiſemblables.

Lorſqu'un Cartéſien demande par quel ſens les idées de l'*être* & de la *penſée* ſont entrées dans notre entendement,

on existe, dès qu'o
quelque sentiment ;
peut aussi bien prou
disant, *je sens, do*
disant : *Je pense, don*
connoissons donc, qu
par l'impression de n
que la premiere idée
duite en nous dans le n
nous avons la premiere
passer dans notre ente
ception de notre existe
que si nous n'acquério
par le moyen de nos sen
les formât d'elle-même,
y en eût un nombre qu
avec elle ; ce que j'ai pein
der, & qui entraîne aprè
des difficultés, comme j
dans la suite. Car tous

donc, pourquoi tant de Nations ont eu des notions si fausses & si ridicules de la Divinité, qu'au lieu de reconoître un Etre parfait, juste, grand dans ses opérations, infini dans tous ses attributs, ils ont eus l'idée d'un nombre de Dieux, dignes de l'horreur de tous les honnêtes gens ? Ils répondront peut-être *que Dieu grave en général dans le cœur de l'homme l'idée de la Divinité, mais que l'homme change & pervertit cette idée par une fausse application à des objets particuliers.* Mais il n'est rien de si frivole que cette défense. A quoi donc servent ces idées abstraites de la Divinité, qui ne peuvent produire rien de bon, & qui sont absolument inutiles? D'ailleurs des idées abstraites supposent

le montrer évidemment, si je ne me trompe, je crois qu'on aura de la peine à trouver aucune autre idée qu'on ait droit de faire passer pour innée. Car si Dieu eût imprimé quelque caractere dans l'esprit des hommes, ils est plus raisonnable de penser que ç'auroit été quelque idée claire & uniforme de lui-même, qu'il auroit gravée profondement dans notre ame..... Puis donc que notre ame se trouve d'abord sans cette idée qu'il nous importe le plus d'avoir, c'est-là une forte présomption contre tous les autres caracteres qu'on voudroit faire passer pour innés. Locke, *Essai Philosophique concernant l'entendement humain*, Liv. I. Chap. II. pag. 81.

raiſons que Dieu ne faiſant
il eſt très-difficile, pour ne
poſſible, qu'il nous comn
idée ſous la notion d'un Et
ſeulement n'exiſte point,
même directement oppoſé
à ſa bonté, à ſa grandeur,
ſes attributs, ainſi que l'éto
qu'on avoit des fauſſes Divi
Paganiſme. Il eſt des voyag
rent qu'il y a des peuples qu
idée de la Divinité (1). Il
tous les raiſonnements M
doivent céder à l'expérienc
rois-je plutôt, un Philoſo
fonde ſes raiſons que ſur de
traites, ou un voyageur di

1 Reperi, eam gentem nullum
quod Deum & hominis animam ſi

qui établit les siennes sur l'expérience & sur la réalité des choses dont il a été témoin ? Je respecte fort la métaphysique ; mais non pas jusqu'au point de lui sacrifier l'évidence.

§. IV.

Des idées considérées selon leurs objets.

APrès avoir examiné la maniere dont nous recevons les différentes idées dans notre entendement, je vais vous les faire considérer selon leurs objets.

Tout ce que nous concevons nous est représenté, ou comme *chose*, ou comme *maniere de chose*, ou comme *chose modifiée.*

Ce que je nomme *chose*, est ce que nous concevons & appercevons comme une substance existante par soi, & comme le sujet de tout ce qu'on y connoît. Par exemple, lorsque je conçois un corps, la notion que j'en ai, m'offre une chose ou une substance, parce que je considere ce corps comme une chose qui subsiste par soi-même. Mais quand je conçois que ce corps est quarré,

le corps dont il fait la
conséquent la différenc
maniere de chose, ou d
mode, est très-aisée à
substance est le sujet,
l'attribut qui le déter
que, quand je considere
sujet & le mode, j'appe
modifiée; comme je fai
çois l'idée d'un corps q
tinguer la substance du
dire, le corps de la quar

Voilà, Madame, les
manieres dont nous conc
choses. La premiere nou
substances, ou les *choses*
elles-mêmes; la seconde,
les attributs qui détermi
& la troisieme nous offre

u ces *choses* déterminées & modifiées
ar leurs *attributs*.
Si je voulois, Madame, vous brouil-
r pour jamais avec la Philosophie, &
ır-tout avec Aristote, le grand ami du
ere Bonaventure, je vous ferois ici
ne longue énumération des dix Caté-
ories de ce Philosophe, qu'on peut
isément rapporter à la considération des
lées, selon leur objet dont je viens de
ous parler. Mais je suis trop intéressé
la conservation d'une aussi aimable
coliere, pour vouloir la fatiguer par
ne longue énumération de mots inu-
les, & plus capables d'embrouiller le
gement que de le former (1).
On regarde ces Catégories dans les
oles avec autant de respect que les
fs en avoient pour les Tables de la
que Moyse leur apporta; & l'on
: dire que ce Législateur Hébreu
t pas le quart autant d'autorité sur
uple Israélite, que le Philosophe

ı seconde raison qui rend l'étude des Catégo-
ıgereuse, est qu'elle accoutume les hommes
rer de mots, à imaginer qu'ils savent tou-
s, l'orsqu'ils ne connoissent que des noms
es, qui n'en forment dans l'esprit aucune
re & distincte. *Art de penser*, pag. 23.



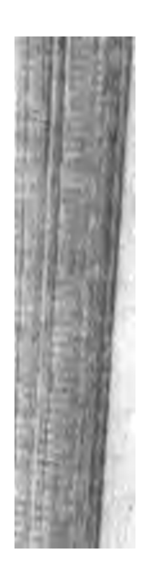
ai fait confidérer
toutes les difficul
tre dans la fuite

Les idées que
notre propre
parfaites que c
rons par le f

NOs idées s'a
propre expérienc
que nous recevor
nous font préfen
ufage de nos fen
périmenter quelle
par la vue nous
leurs, & par l'oui

acquérons par nos propres ſens, ſont beaucoup plus parfaites que celles que nous nous formons ſur le récit d'autrui; car l'idée que nous recevons par une choſe qui tombe ſous nos ſens, eſt l'idée de la choſe même: au lieu que celle que nous concevons ſur la deſcription qu'on nous en fait, eſt plutôt l'idée de cette deſcription, que de la choſe même. Auſſi voyons-nous qu'après avoir entendu ou lu quelque choſe, nous en avons bien véritablement une idée que nous conſervons; mais ſi le haſard vient à nous préſenter cette choſe réellement, l'idée que nous en concevons, eſt bien plus juſte, & ſe trouve différente de la premiere. Notre eſprit *s'attache plus à la repréſentation réelle d'une choſe, qu'au ſimple récit qu'on nous en fait* (1). L'idée qui nous vient directement par nos propres ſens, eſt originale, & l'autre n'eſt qu'une copie, qui ſouvent eſt informe & fautive, ſuivant la perſonne ou le Livre dont nous l'avons reçue. La prudence veut qu'a-

1 Segnius irritant animos demiſſa per aurem,
Quam quæ ſunt oculis commiſſa fidelibus.
Horatius in Arte Poëtica, Verſ. 180.



Il faut prendre
tromper par
par nos passi
de ceux qui n
ou quelque hist

NOus devons
choſes qui nous
ſens ; car quoiqu
fait par eux , ſoit
& déciſive à laqu
courir lorſque nou
choſe , il faut né
donner une ferme
qu'ils nous commu
vaincu, par la voie

cuivre doré pour de l'or, & on assureroit, en voyant une tour quarrée de fort loin, qu'elle seroit ronde. Mais, lorsque nous appliquons le cuivre sur la pierre de touche, nous éclaircissons les premieres notions de nos sens par des secondes. En approchant de la tour, nous en usons de même, & nous découvrons sa quarrure.

Lorsque nous venons à errer, nous ne devons pas en accuser directement nos sens, qui ne nous trompent jamais, quand nous les mettons à même d'agir librement & efficacement (1); mais nous devons nous en prendre à nous-mêmes, qui jugeons précipitamment d'une chose qui ne nous est point assez connue, & sur laquelle nos sens n'ont point la force d'agir entiérement (2). Telle est la fausse idée que nous

1 Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis.

Lucretius, Liv. IV. Vers. 487.

2 Lorsque nous appercevons quelque chose, nous ne sommes point en danger de nous méprendre, si nous n'en jugeons en aucune façon. Et quand même nous en jugerions, pourvu que nous ne donnions notre consentement qu'à ce que nous

...ement, &, pour a
demi.

Nous devons aussi, si r
rectifier, autant qu'il est
idées, nous défier de no
c'est-à-dire, de notre tem
de nos passions; sans quo
rons risque de faire plusie
gements, & de nous forn
selon nos inclinations. Un
ne boit point de vin & qui
tenu dès sa naissance, a l
comme désagréable au go
tous les jours nombre de pe
ont un dégoût pour certaine
sont indifférentes, ou mên
Ces idées sont fausses, & l

connoissons clairement & distinctem
compris en ce dont nous jugeons.

que notre entendement fait à leur sujet, se trouve défectueux.

Nos passions sont aussi les sources d'un nombre d'idées que nous devons examiner avec plus d'attention que les autres, parce qu'ayant à nous défier de nous-mêmes dans le jugement que nous en faisons, nous devons craindre d'être notre propre dupe. Les amants changent en beautés & en perfections tous les défauts de leurs maîtresses ; ceux qui haïssent, condamnent comme des vices les bonnes qualités & les vertus de leurs ennemis. Quand nous ne jugeons des choses qu'à travers le voile de nos passions, nous sommes en danger d'être séduits & trompés ; nous étouffons la vérité de nos idées par notre préoccupation. Si nous voulons avoir des notions saines & justes, il faut que notre entendement ait une pleine liberté d'examiner & de choisir celles qui sont les plus véritables.

Ce seroit ici le lieu de vous faire appercevoir combien l'on doit prendre garde à l'autorité de ceux qui nous font la description de certains faits, & combien il faut peser & approfondir bien des

[illegible] de vous [illegible]
[illegible] des Savants, [illegible]
[illegible] necessaire que l'entr[illegible]
[illegible] il est
[illegible] au
qui [illegible] de pouvoir ecla[illegible]
[illegible] eux-mêmes dans l'ig[illegible]
[illegible] Pendant que je v[illegible]
vous [illegible] principalemen[illegible]
res & des Methodes. Je n[illegible]
les Vendeurs d'Orvietan [illegible]
capables qu'eux de remp[illegible]
ment de chimeres & d'imp[illegible]

1 La verité & le mensonge [illegible]
conformes ; & entre ceux qui ont [illegible]
premiers du commencement de qu[illegible]
on en voit plusieurs, qui, sentant[illegible]
tions qu'on leur fait lorsqu'ils seme[illegible]
où loge la [illegible] de la persuasi[illegible]
tract cet endroit de quelque piece [illegible]
ment s'etoffant & [illegible]

homme, nourri dans l'efprit de cabale, eft pour jamais privé de la vérité; fes idées ne font que le ramas des chimeres & des vifions de fon parti. Le fanatifme des Convulfionnaires & le cagotifme ridicule des Séminariftes de S. Sulpice, font des preuves effentielles de la vérité de ce fentiment. Voyez, Madame, quel jugement on peut faire d'une troupe de gens qui s'imaginent honorer les Saints & fervir Dieu, en portant des courroies au lieu de boucles à leurs fouliers, & en perfécutant quelquefois quiconque ne penfe pas abfolument comme eux. Je trouve qu'il eft fort plaifant que les Moliniftes fe fervent aujourd'hui contre les Janféniftes de leurs propres armes: ils les traitoient autrefois d'hypocrites, & leur reprochoient leurs grands chapeaux & leurs chemifes fans manchettes: aujourd'hui ils fe font approprié toutes ces fortes de momeries, & veulent gagner l'efprit du peuple, par les mêmes chofes qu'ils condamnoient dans leurs adverfaires. Je ne doute pas même que fi jamais les Janféniftes ceffoient d'être fanatiques, on ne vît quelque Molinifte

qui en sont amoureux; j'aime encore
vivre avec un amant langou
n'est pas que ce dernier ne soit
de fanatique dans sa façon
même sa phrénésie a quelque
moins à charge & de moin
Cependant, Madame, les id
prend d'un amant, sont ordi
sujettes à caution, sur-tout l
regardent l'objet dont il est
homme, dont le cœur est vive
ché, déifie sa maîtresse, fût



1 En condamnant ici certaines p
certains usages des Sul iciens, on doi
respecter la pureté de leurs mœurs, lo
qu'ils prennent pour l'instruction des
qui leur sont confiés : s'il y a dans le
un peu trop de *capotisme*, l'esprit de cl
ce défaut : les Sulpiciens ont donné
plusieurs Prélats respectables, formés

ſtupide qu'un Mathurin, il la croit auſſi ſpirituelle que la Comteſſe de la Suze; égalât-elle en laideur Mégere & Tiſiphone, il la croiroit ſemblable à Vénus, & auſſi belle que vous.

§. VII.

De la néceſſité de définir les noms dont on ſe ſert, d'éviter les mots ambigus, & les façons de parler embarraſſees.

SI le nom qui a été donné à une choſe eſt ambigu, & qu'il en ſignifie pluſieurs, il arrive ſouvent qu'en l'entendant prononcer, nous formons une idée différente de celle qu'en a celui qui le prononce; cette diverſité de ſentiments empêche qu'on ne pénetre aiſément le fait, ou la queſtion dont il s'agit. Cette ambiguité dans les mots occaſionne encore un grand nombre de diſputes inutiles (1); ainſi nous devons leur don-

1 Pour ne point dire que la plupart des ſophiſmes qui trompent les hommes, dépendent de là, puiſqu'il y a toujours quelques mots pris en pluſieurs, ſens. Il eſt aiſé de remarquer que la plupart des diſputes de l'école ne viennent que de ce que celui-ci d'un même mot ou d'une même phraſe ſe forme

quand celui à qui on la co
connoît la force & la vér
fication des noms dont no
vons.

Cette détermination préc
utile dans les Livres & dans
de ſcience; car ſouvent on n
une idée diſtincte d'une choſ
ployant beaucoup de mots p
nir. Mais lorſqu'on a fait c
cette choſe par tous ces mot
che à un ſeul mot l'idée qu'o
çue, & ce mot tient lieu
autres.

Cependant, il faut uſer
précaution dans ce choix &
nomination de mots, & ne p
ger les définitions déja reçues

tendre un mot déja connu & en usage pour marquer certaine idée qu'on lui a appliquée, que lorsqu'on lui en attache une nouvelle. Les hommes ayant une fois fixé une idée à un mot, ne s'en défont pas facilement : cette ancienne idée leur revient toujours, & fait oublier aisément celle qu'on veut leur donner par la nouvelle définition. Ainsi il ne faut changer l'étymologie des noms, & ne chercher à les définir d'une nouvelle maniere, qu'autant qu'on trouve que leur premiere définition est vicieuse, ou laisse quelque ambiguité dont certaines gens sont charmées de profiter, pour appuyer les sentiments (1).

1 L'abus est, que, ne se servant presque jamais de définitions de noms pour en ôter l'obscurité & les fixer à de certaines idées désignées clairement, ils les laissent dans leur confusion : d'où il arrive que la plupart des disputes ne sont que des disputes de mots, & de plus qu'ils se servent de ce qu'il y a de clair & de vrai dans les idées confuses, pour établir ce qu'elle ont de faux ; ce qui se reconnoîtroît facilement, si l'on avoit défini les noms. *Art de penser*, pag. 74.

" Il faut particuliérement attribuer les reproches de ces deux citations aux Philosophes de l'école. Dès que la véritable signification des mots est parfaitement marquée, les Philosophies de Scot & de S. Thomas disparoissent. Ce ne sont plus que des chimeres ou des fantômes, que la vérité dissipe. Personne n'a mieux dépeint le pernicieux abus qu'on

DE la justesse de nos idée
naturellement la justesse de n
tions que nous faisons. Car lor

fait des mots, que le fameux Locke ». 1
abus, dit-il, qu'on fait du langage
obscurité affectée, soit en donnant à
d'usage des significations nouvelles &
en introduisant des termes nouveaux &
sans définir ni les uns ni les autres, ou
joignant ensemble d'une maniere qui c
sens qu'ils ont ordinairement. Quoique
phie Péripatéticienne se soit rendue
ble par ce défaut, les autres Sectes n'en
tant pas été tout-à-fait exemptes. A
a-t-il aucune (telle est l'imperfection d
sances humaines!) qui n'ait été emb
quelques difficultés, qu'on a été contrai
vrir par l'obscurité des termes, & en
la signification des mots, afin que cet
fût comme un nuage devant les yeux d
qui pût l'empêcher de découvrir les endr
de leur hypothese.....Il n'y a rien q
contribué à mettre en vogue le dangereu
langage qui consiste à confondre les sig

voulons expliquer la nature ou les propriétés d'une chose, nous regardons d'a-

couvrir la nature & la vérité des choses. Locke, *Essai Philosophique sur l'entendement humain*, Liv. III. Chap. X. pag. 621.

„ Il semble que le bon-sens ait été près de six ou sept ans endormi, & comme plongé dans une léthargie, qui l'empêchoit d'agir, de conduire & d'éclairer les hommes. Comment a-t-on pu être occupé, pendant le regne de la Philosophie Scholastique, des chimeres dont elle est farcie, & croire savoir quelque chose de très-essentiel, en se repaissant de puérilités, de jeux de mots, enfin de visions ridicules & sans fondement? S. Thomas, tout grand Saint qu'il étoit, au lieu d'achever de rendre la Logique ridicule par son *Etre de raison*, n'eût-il pas mieux fait de ne point augmenter toutes ces subtilités scholastiques dont il a fait le sujet, ou, si l'on veut, l'objet de la Logique? *Ens rationis est objectum Logicæ.* Est-il rien de si pitoyable que d'établir un rien, une chose imaginaire pour le sujet d'une science, ou si l'on aime mieux, d'une discipline réelle? Car qu'est-ce qu'un être par la eule raison ou discours humain, qu'un non-être, ne fiction ou une chimere? „

„ L'envie de disputer & l'abus des mots ont ourni d'éternelles controverses entre les Philosohes Scholastiques: ils pensoient la même chose, disputoient cependant. Par exemple, les Interêtres Grecs d'Aristote disent que le sujet de la Loque est la *démonstration*. Scot soutient que c'est *syllogisme*. Quelques Philosophes prétendent que t l'*argumentation*. Ils disputent tous avec beaup de vivacité, & ne different de sentiment que l'abus des mots. Car l'*argumentation* ne cont-elle pas le *syllogisme*, qui, étant la plus pure n d'argumenter, entraîne nécessairement & ient en soi la *démonstration*? Et faire un *syllo*e évident & concluant, n'est-ce pas *argu*er & *démontrer*? „



effentielles & réelles
les hommes font plu
felon qu'il ont plus
parfaites qui les mett
voir définir & conno
chofes. Car la quan
des idées ne peuvent
ner l'entendement &
ce, qu'autant qu'el
véritables , la mult
notions ne fervant q
min de la vérité (1).

1 Or, quoique ce foit
que de favoir beaucoup de
perfection, toutefois, com
foient capables de l'un & de
l'on ne doit point tant fe m
des idées de beaucoup de cho
perfectionner celles que l'on
favoir peu , & le bien favoi

§. IX.

Des causes de notre ignorance.

LEs causes de notre ignorance procedent donc premiérement du manque de nos idées ; secondement, de ce que nous ne pouvons découvrir la connexion qui est entre les idées que nous avons ; troisiémement, de ce que nous ne réfléchissons point assez sur nos idées. Car si nous considérons, en premier lieu, que les notions que nous avons par nos facultés, n'ont aucune proportion avec les choses mêmes, puisque nous n'avons pas une idée claire & distincte de la substance même qui est le fondement de tout le reste, nous reconnoîtrons aisément combien peu nous pouvons avoir de notions certaines. Et sans parler des corps qui échappent à notre connoissance à cause de leur éloignement, il y en a une infinité qui nous sont inconnus à cause de leur petitesse. Or, comme ces atômes, ou parties subtiles qui nous sont insensibles, sont parties actives de la matiere, & les premiers matériaux dont elle se sert, & desquels

... sujet, nous
possible de former aucun jug
tain, n'ayant de ces premi
cules aucune idée précise &
S'il nous étoit possible de
par nos sens ces parties déli
les qui sont les parties active
tiere, nous distinguerions l
tions méchaniques avec aut
lité qu'en a un horloger pou
la raison par laquelle une
ou s'arrête. Nous ne serion
barrassés d'expliquer pourq
se dissout dans l'eau-forte, &
dans l'eau-régale, au contrai
se dissout dans l'eau régale
dans l'eau-forte. Si nos sens
être assez aigus pour app
parties actives de la matiere

quel ressort se fait le mouvement
pendule. Mais le défaut de nos
nous laisse que des conjectures,
s sur des idées qui peut-être sont
.; & nous ne pouvons être assurés
ne chose sur leur sujet, de ce que
ouvons en apprendre par un petit
re d'expériences qui ne réussissent
ujours, & dont chacun explique
érations secrettes à sa fantaisie.
lifficulté que nous avons de trou-
connexion de nos idées, est la
le cause de notre ignorance. Il
st impossible de déduire en aucune
re *les idées, les qualités sensibles*
us avons de l'esprit, d'aucune cau-
porelle, ni de trouver aucune cor-
ıdance ou liaison entre ces idées
premieres qualités qui les produi-
n nous. L'expérience nous démon-
tte vérité. Il nous est encore im-
le de concevoir que la pensée puisse
ire le mouvement dans un corps,
e le corps puisse à son tour produire
ısée dans l'esprit. Nous ne pou-
pénétrer comment l'esprit agit sur
tiere, & la matiere sur l'esprit: la
sse de notre entendement ne sau-



Enfin notre pareſſe
& notre peu d'attenti
auſſi des cauſes de
Nous avons ſouvent c
tes, deſquelles nous
découvrir la connexio
ſuivre ces idées, &
de trouver les notion
peuvent nous appren
de convenance ou d
elles ont entr'elles, no
notre ignorance.

Voilà, Madame, les
flexions que je croyois d
faire ſur la maniere d'acc
& de les conſidérer ſimp
que premieres notions.
peut-être que vous êtes au

s'en trouve-t-il beaucoup qui peuvent être fausses. Je suis dans l'impossibilité d'en acquérir plusieurs qui me seroient très-utiles. Franchement, ce n'est pas la peine de raisonner si long-temps, pour n'en être ni plus savant, ni plus heureux & satisfait (1).

Si c'est là, Madame, votre sentiment, vous me rendrez du moins la justice de vous avoir parlé naturellement. Je vais, pour continuer à vous donner des preuves de ma sincérité, examiner le *second chef*, ou *la seconde partie* de la Logique.

1 Illiterati non minus nervi rigent.

Horatius, Epod. VIII.

Ajoutez à ce passage cet autre du même Auteur :

Scilicet & morbis & stabilitate carebis,
Et luctum & curam effugies, & tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur.





JE vous ai déja dit, M
entendoit par ce mot *ju*
roule la ſeconde partie d
la faculté d'affirmer véri
choſe ce qu'elle eſt, ou
pas, en lui donnant ce q
& lui ôtant ce qui ne lu
Cette ſorte de penſée eſ
ment ou *propoſition*, pa
elle que nous décidons q
ou n'eſt pas: en ſorte q
ception nous l'imagino
ſimplement, par le *jug*
firmons ce qui lui eſt pro
ne lui convient point; &
dement, conſidérant le
ſimples qu'il a reçues, en
poſée; & cette idée,

Vous remarquerez, Madame, que
oute proposition est généralement ou
firmative, ou négative. La négation
l'affirmation sont formées par le ver-
est seulement, comme lorsqu'on dit:
ierre est fidele: ou par ce même verbe
t, accompagné d'une particule néga-
ve, comme lorsqu'on dit: *La cons-
ance n'est pas un vice*. Je vous prie de
ous souvenir, Madame, que le nom
ui précede le verbe *est*, tel qu'est
ierre & la *constance* dans les proposi-
ons que je viens de rapporter, est ap-
ellé *sujet*, & celui qui suit ce même
erbe *est*, tel qu'est *fidele* & *vice*, est
ommé *attribut*. Il faut aussi observer
ue toutes les propositions ne sont point
omposées d'un simple sujet & d'un
mple attribut, telle que celle-là, *Pierre
st fidele*: mais qu'il en est d'autre com-
osées de plusieurs mots; comme lors-
u'on dit: *N'avoir point de caprices, est
e propre d'un amant fidele*. Dans cette
roposition, *n'avoir point de caprices*,
st comme le sujet, & le *propre d'un
mant fidele*, comme l'attribut.

qu'autant qu'il attribue au
lui convient ; & c'eſt de la
de l'attribut au ſujet, que
vérité d'une propoſition. S
exemple, que le *ſoleil* eſt
ma propoſition eſt vraie, p
Soleil eſt véritablement lu
que cet attribut lui convien
dis que le *ſoleil* eſt *opaque*,
tion devient fauſſe, parce qu
ne convient point au ſujet.

La certitude de nos jugem
auſſi de l'évidence qui les f
néceſſaires. Car quoique
ſoleil eſt levé, il ſoit jour
pour que l'entendement ſoi
cette propoſition, *il eſt j*
que nos ſens agiſſent & nou

nents dépend de l'évidence que nous
avons; de même leur probabilité ou
r vraiſemblance, dépend de ce qu'ils
rochent plus de l'évidence que de
ſcurité : nous donnons notre croyan-
aux choſes ſelon que nous voyons
apparences de la vérité.

Pour s'accoutumer à former des juge-
nts juſtes & évidents, il faut munir
entendement d'une quantité de pro-
itions évidentes & générales, telles
ſont celles qu'on appelle *maximes*
axiomes. Ce ſont des ſources d'où
oulent dans notre eſprit un nombre
utres idées qui ſe reſſentent de la
eté de leur origine. Toutes les ſcien-
fourniſſent certains axiomes qui leur
t propres, & qu'elles regardent com-
leur appartenants de droit. On ap-
le ces premiers principes des *maxi-*
ou des *axiomes*, parce que ce ſont
propoſitions dont il ſuffit de conce-
le ſens pour être convaincu de leur
itude; comme :

eſt impoſſible qu'une même choſe ſoit
& ne ſoit pas en même temps.
tout eſt plus grand que ſa partie.

[illegible]

[illegible]

[illegible] de ces Reflexions.

§. XII.

)u syllogisme ou vrai raisonnement.

_E raisonnement ou le syllogisme,
rme, ainsi que je vous l'ai dit, Mde,
ès le commencement de cette Réfle-
on, la troisieme partie de la Logique;
: ce qu'on entend par ce mot de rai-
nnement ou de syllogisme, est l'opé-
ation que fait notre esprit, lorsque de
eux propositions il en tire nécessaire-
ient une troisieme, & que notre en-
endement, reconnoissant deux notions
ui conviennent entre elles, prononce
ne décision sur leur convenance.
Les deux premieres propositions,
ont le syllogisme est composé, sont
ppellées *prémisses* ou *antécédents*, parce
u'on les met devant la troisieme qu'el-
s précedent; & cette troisieme ou
erniere est nommée *conclusion*, parce
u'elle termine le raisonnement. Ainsi,
orsque je dis:

1. *Quand on a de l'esprit, on apprend aisément :*
2. *Madame de *** a de l'esprit;*

qu'elle sert comme c
nement.

§. X I

Des différentes espec

LE syllogisme a pl
formes, selon lesque
nom. Cette variété
peces d'arguments f
la recherche de la véri
mes auroient même
former des syllogisme
nos erreurs venant bie
nous raisonnons sur de
que non pas de ce que
nons pas suivant nos
comme vous pourriez
que ces arguments sont

dont l'une des deux premieres propoſitions qu'on nomme *prémiſſes*, ſe trouve ſupprimée, mais cependant ſous-entendue, comme lorſque je dis :

Quand on a de l'eſprit on apprend aiſément ;
*Madame de*** apprend donc aiſément.*

On comprend naturellement que l'entendement ſuppoſe en lui-même cette propoſition ſupprimée :

*Madame de*** a de l'eſprit :*

qui tranſpoſée entre les deux autres, formeroit le ſyllogiſme parfait. Au reſte la premiere propoſition de l'enthymême s'appelle en termes ſcholaſtiques *antécédent*, & la concluſion *conſéquent*.

Il eſt encore pluſieurs autres arguments, tels que le *ſyllogiſme hypotétique*, le *diſjonctif*, celui qu'on fait par gradation & par induction : mais en vérité cela me paroît ſi peu utile, & les plus grands hommes l'ont ſi fort mépriſé (1), quoique quelques-uns s'y ſoient

1 A quoi ſert donc le ſyllogiſme ? Je réponds qu'il eſt principalement d'uſage dans les écoles, où l'on n'a pas honte de nier la convenance des

[illegible]
[illegible] eux-mêmes. [illegible]
[illegible] la vérité, & [illegible]
de [illegible], [illegible]
[illegible] pour être [illegible]
[illegible], [illegible] la vérité & la [illegible]
[illegible] les idées dans [illegible]
[illegible]. Locke, *Essai Philosoph. [sur] l'Entendement humain*, Liv. IV. C[h.]
§ 7 ;

1 *Voici un Avertissement qui a[u] second Chapitre de la troisième Pa[rtie]* ... *Cet endroit traite des regles [des] syllogismes simples incomplexes.* Ce[s chapitres] suivants jusqu'au douzieme, sont [ceux dont il] est parlé dans le *Discours*, qui c[ontiennent des] choses subtiles pour la spéculation [...] mais qui sont de peu d'usage. " P[ourquoi les] présenter à un Lecteur ? pour lui [faire perdre du] temps à les parcourir, & l'obliger [à rem]plir son entendement de choses su[perflues et inut]iles, qui tiennent la place d'autres [meil]leures qu'on auroit pu leur substitu[er]. L'*Art de penser* a connu cette vérité [...] de foiblesse, ou de complaisance [...] plus scholastique, lui a fait faire [...] superflus, sur-tout s'il a en de[...]

§. XIV.

La vérité ou la fausseté des prémisses du syllogisme le rendent démonstratif, véritable ou faux.

CEtte regle est utile, en ce qu'elle nous apprend que pour raisonner juste, il faut être fondé sur de bons principes. On doit l'avoir toujours présente à l'imagination : elle nous oblige à examiner mûrement les maximes desquelles nous voulons tirer nos décisions.

Il faut nous résoudre à ne pouvoir jamais rien conclure d'évident & de persuasif, si nos prémisses ne sont point elles-mêmes évidentes ; mais lorsque les deux premieres idées sur lesquelles nous avons porté notre jugement, nous sont parfaitement connues, la troisieme, que nous formons par le moyen de leur assemblage, devient concluante & persuasive. Ainsi voulant prouver la sensibilité de l'homme, si je pose pour prémisses que *tout homme est animal*, & que *tout animal sent*, j'en tire une troisieme proposition, par laquelle je conclus évidemment qu'il *faut donc que tout homme sente.*

On abandonne souvent le vrai
s'appuyer sur l'incertain, ou sur l
mérique; on se sert des regles d
sonnement pour en faire un abu

1 Les sages Philosophes anciens ne se s
moins plaints que nous de l'abus qu'on fai
prétendues regles pour apprendre à raisonne
maniere juste. Séneque s'éleve avec beau
force contre cette foule d'arguments auxquel
donné tant de noms différents. " Si l'on der
dit-il, à quelqu'un s'il a des cornes, sera-t-
sot de s'étaler le front, & ne saura-t-il pas q
point de cornes, quoique par quelque ar
cornu on lui ôte le moyen de prouver le con
Il en est de toutes les subtilités Philosoph
comme des tours des joueurs de gobelets, d
mensonges divertissent : de même aussi les
ments, les syllogismes, les sophismes, (ca
autre nom puis je leur donner?) ne nuisen
à ceux qui les ignorent, & ne servent en
ceux qui les savent. ,, Ceterum qui interrog
cornua habeat, non est tam stultus, ut f
suam tentet : nec rursus tam ineptus aut heb
non habere se nesciat, quod tu illi subtilissin
lectione persuaseris. Sic ista sine noxa deci
quo modo præstigiatorum acetabula & calc

& se tromper ainsi soi-même [illegible] tres ; on devient insensiblement [illegible] sans s'en appercevoir. Dans [illegible] que l'on a, on commence à [illegible] ses opinions par de faux principes [illegible] en vient enfin jusqu'à l'abus des mots, & l'on s'applaudit d'avoir empêché la vérité de paroître, en l'envelopant dans des sophismes (1). C'est [illegible] le Poëte dont parle Perse, s'applaudissoit de remplir ses Ouvrages d'antithèses ridicules (2).

1 Après tout, lorsque l'on rencontre des [illegible], le meilleur est de les laisser là. Comme [illegible], au lieu de la vérité que nous cherchons [illegible] présentent l'erreur & la fausseté [illegible] sérieusement, se plaisent à jouer & ver[illegible] [illegible], dit fort judicieusement Seneque, *[illegible] que nous sommes, nous badinons dans les choses les plus sérieuses*. Rat est une syllabe : le rat mange le fromage ; donc la syllabe mange le fromage [illegible] seroit-il pas plus subtil ? Rat est une syllabe [illegible] syllabe ne ronge pas le fromage [illegible] ronge point le fromage. Seneque [illegible], *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, Tom. [illegible] pag. 168.

2 Libris in antithetis doctus posuisse figuras
Laudatur bellum hoc, hoc bellum.
Persius, Sat. I. Vers. 86. 87.



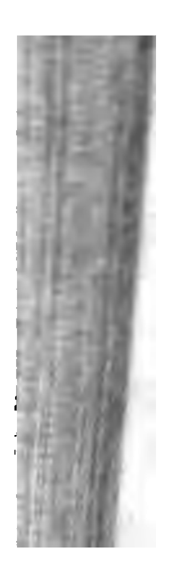
L'Opinion d
me est la plus g
réfies dans l'éc
de falut. Quico
gles, est un gra
conque découvr
niere fimple,
idées claires & di
nit l'entendemen
rant.

Cependant fi no
peu d'attention le
prit, nous découvr
nons mieux & plu
nous observons seu
des preuves, sans r
une regle ou forme

1. " Ce qui ..."

Nous ſerions bien malheureux, ſi cela étoit autrement; la raiſon ſeroit alors le partage de cinq ou ſix Pédants, de qui elle ne fut jamais connue (1). Je ne crois pas qu'on s'amuſe à chercher la vérité par le ſyllogiſme dans le cabinet des Princes, où les affaires qu'on y décide, ſont d'aſſez grande conſéquence pour qu'on doive y employer tous les moyens néceſſaires pour raiſonner & conclure le plus juſtement qu'il eſt poſſible. *Et ſi le ſyllogiſme étoit le grand inſtrument de la raiſon, & le meilleur moyen pour mettre cette faculté en exercice*, je ne doute pas que les Princes n'euſſent exigé que leurs Conſeillers d'Etat appriſſent à former des ſyllogiſmes dans toutes les eſpeces, leur Royaume & leur perſonne même, dépendant des affaires qu'on délibere dans leurs Conſeils. Je ſerois fort étonné qu'on voulût me prouver que le Révérend Pere Profeſſeur de Philoſophie du Couvent des Cordeliers, grand &

1 Ces principes . . . auront un effet contraire à ceux de la Philoſophie commune; car on peut aiſément remarquer en ceux qu'on appelle pédants, qu'elle les rend moins capables de raiſon qu'ils ne ſeroient, s'ils ne l'avoient jamais appriſe. Deſcartes, *Principes de la Philoſophie*, Préface.



[illegible]

Logique.

» Ces subtilités,
» parlant des argu
» point à éclaircir le
» peuvent fournir
» décision : l'esprit

¹ Hanc constantiam cav
bus paulo ante loquebar,
Ludit istis animus, non pro

„ d'un jouet qui l'amuſe ; mais qui ne
„ lui eſt d'aucune utilité ; & la bonne
„ & véritable Philoſophie en reçoit un
„ très-grand dommage. S'il eſt pardonnable de s'amuſer quelquefois à de
„ pareilles fadaiſes, c'eſt lorſqu'on a
„ du temps à perdre ; cependant elles
„ ſont toujours pernicieuſes ; car on ſe
„ laiſſe aiſément ſéduire à leur clinquant & à leurs fauſſes & ridicules
„ ſubtilités „.

Si le ſyllogiſme eſt néceſſaire pour découvrir la vérité, la plus grande partie du monde en eſt privée. Pour une perſonne qui a quelque notion des formes ſyllogiſtiques, il y en a dix mille qui n'en ont aucune idée. La moitié des peuples de l'Aſie & de l'Afrique n'ont jamais oui parler de Logique. Il n'y avoit pas un ſeul homme dans l'Amérique, avant que nous l'euſſions découverte, qui sût ce que c'étoit qu'un ſyllogiſme ; il ſe trouvoit pourtant dans ce continent des gens qui raiſonnoient peut-être auſſi ſubtilement que des Logiciens. Nous voyons tous les jours de nos payſans, avoir dans les choſes eſſentielles de la vie, ſur leſquelles ils ont ré-

que ce présent du Ciel ...
inutile (1).

On voit plus aisémen...
de nos idées lorsqu'on ...
syllogisme, qui ne sert ...
pénétration & la décision ...
ment (2). *Supposons que*

1 Dieu n'a pas été si peu lib...
envers les hommes, que se con...
des créatures à deux jambes, il ...
le soin de les rendre créatures rai...
dire ce petit nombre, qu'il pour...
miner de telle maniere les fon...
gisme, qu'ils vissent qu'entre ...
manieres, dont trois propositions ...
gées, il n'y en a qu'environ ...
puisse être assuré que la conclusio...
quel fondement la conclusion est ...
petit nombre de syllogismes, & ...
Dieu a eu beaucoup plus de bonté ...
il leur a donné un esprit capable ...
qu'ils aient besoin d'apprendre le...
gismes. Ce n'est point, dis-je, par ...
logisme que l'esprit humain app...

ſoit une idée moyenne, ou comme on parle dans les écoles, le terme moyen *que l'eſprit emploie pour montrer la connexion qui ſe trouve entre* Homme *&* Vivant, *je demande ſi l'eſprit ne voit pas cette liaiſon auſſi promptement & auſſi nettement, lorſque l'idée qui lie ces deux termes, eſt au milieu dans cet argument naturel*,

Homme ... Animal ... Vivant,
que dans cet autre plus embarraſſé,
Animal.. Vivant .. Homme .. Animal; *ce qui eſt la poſition qu'on donne à ces idées dans un ſyllogiſme, pour faire voir la connexion qui eſt entre* Homme *&* Vivant, *par l'intervention du mot* Animal.

Voilà donc encore, Madame, cette troiſieme partie de la Logique inutile, ou du moins peu avantageuſe, puiſque ſi le ſyllogiſme étoit néceſſaire à la recherche de la vérité, la raiſon que Dieu nous a donnée, ſeroit ſi foible & ſi imparfaite, qu'elle auroit beſoin de lunettes pour appercevoir; au lieu que

qui ſont même, en quelque Auteur que ce ſoit, très-obſcures & ennuyeuſes. Bernier, *Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi* Tom. I. pag. 126.

... , que p
On a travaillé pend
mille ans inutilement
de divisions, de subdiv
baroques, qui tenoi
Magiciens : & au lieu
prit, on ne lui a fourn
sions capables de l'arrêt
rations. Heureux, si re
erreur, ceux dont tou
réduit au talent d'embro
se rapprochoient des reg
& avouoient de bonne fo
croyoient utile à la raison
nuisible que profitable !
man, auquel les Comme
ristote & les Scholastiques
ché la raison & l'entenden

Barbara, *Celarent*. D

Felapton, *Disamis*, *Datari*, *Bocardo*, *Ferison.*

Ne faut-il pas être phrénétique pour inventer de pareilles regles? Et quel est l'esprit, que le seul arrangement de tous ces mots bizarres n'occupe pendant un temps très-inutilement? Que doivent donc faire des préceptes qui répondent à la clarté de ces principes, & qui ne sont guere d'un plus grand secours à l'entendement, que les mots *Baroco*, *Bocardo*, *Ferison* sont doux à l'oreille?

Une chose qui me paroît assez surprenante, c'est que des Philosophes qui ont affecté un grand mépris pour la Philosophie scholastique, ayant prescrit des regles qui ne sont ni plus claires, ni plus nécessaires qu'ils condamnoient avec tant de hauteur. Mr 'sGravesande, dans son *Introduction à la Logique*, a placé un Traité sur l'argumentation, ou l'art de raisonner par syllogisme. Il s'efforce d'apprendre aux hommes à parler & à penser d'une maniere juste & précise par un certain arrangement des Lettres de l'Alphabet. Un Critique moderne s'est moqué de cette méthode si ex-

Que cela est savant ! La façon d'ap-
dre aux hommes à raisonner est bi-
blime & bien élevée ! EAO, EAE

Vous serez peut-être bien ai
voir ici quelques-unes de ces r
alphabétiques : vous les trouver
partie (1) au bas de la page. Au r

1 Il y a une méthode plus facile de prouv
n'y a que dix modes concluants, & cela en
dérant d'abord les seules Prémisses, & en
attention ensuite à la conclusion. Les quatre
A, E, I, O, ne peuvent être prises deux à
que de seize manieres, comme leur arrangem
fait voir.

AA, AE, AI, AO, EA, IA, OA,
EE, EI, EO, IE, OE,
II, IO, OI,
OO,

De ces dispositions nous rejettons EE, EO
II, IO, OI, OO; IE, doit aussi être rej
cause que la conclusion seroit négative, & p
même le grand terme universel, qui devro
de même dans la majeure, ce qui ne sauro
dans I. Ainsi il ne reste que ces huit dispo

je vous dirai que Mr'sGravefande n'eft point l'inventeur de cette méthode: Ariftote (1) s'en étoit fervi plus de deux

une plus générale : ce qui fe peut toujours dans le cas préfent, parce que le petit terme eft univerfel dans la mineure. De AI, & de IA on conclut feulement en I. De AO, OA & EI, feulement en I De AO, OA & EI, feulement en O. De EA feulement en E, ou en O. Cela étant, voici tous les modes poffibles des fyllogifme, AAA, AAI, AII, IAI, qui font les modes affirmatifs, AEE, AOO, OAO, EIO, EAE, EAO, qui font les négatifs. *Introduction à la Philofophie contenant la Métaphyfique & la Logique*, Liv. II. Chap. XXXV. pag. 449. par M. 's Gravefande.

1 Πρῶτον μὲν οὖν ἔςω ςερητικὴ καθόλου, ἡ α, β, πρότασις. Εἰ οὖν μηδενὶ τῶν β, τὸ α, ὑπάρχει, οὐδὲ τῶν α, οὐδενὶ ὑπάρξει τὸ β. Εἰ γὰρ τινὶ, οἷον τῷ γ, οὐκ ἀληθὲς ἔςαι τὸ μηδενὶ τῷ β, τὸ α ὑπάρχειν, τὸ γὰρ γ, τῶν β, τί ἐςιν. Εἰ δὲ παντὶ τὸ α, τῷ β, καὶ τὸ β, τινὶ τῷ α, οὐδενὶ τῷ β, ὑπάρξει· ἀλλ' ὑπέκειτο, παντὶ ὑπάρχειν. Ὁμοίως δὲ καὶ εἰ κατὰ μέρος ἐςὶν ἡ πρότασις. Εἰ γὰρ τὸ α, τινὶ τῷ β, καὶ τὸ β, τινὶ τῷ α, ἀνάγκη ὑπάρχειν. Εἰ γὰρ μηδενὶ, οὐδὲ τὸ α, οὐδενὶ τῷ β, ὑπάρξει. Εἰ δὲ γε τὸ α, τινὶ τῷ β, μὴ ὑπάρχει, οὐκ ἀνάγκη καὶ τὸ β, τῷ α, μὴ ὑπάρχειν. οἷον εἰ τὸ μὲν β, ἐςὶ ζῶον, τὸ δὲ α, ἄνθρωπος μὲν γὰρ οὐ παντὶ ζώου, ζῶον δὲ παντὶ ἀνθρώπῳ ὑπάρχει.

Sit itaque univerfalis negativa propofitio, A,

plus grande que celle du jeu de l
Jeu également renouvellé des Grec

Je ne ſaurois mieux terminer ce
j'ai dit ſur l'inutilité des différente

B. Si igitur nulli competit eorum, quæ ſu
& *B.* profectò nulli competet eorum, quæ ſu
nam ſi alicui competet, atque ſi illud, *C* n
illud profectò verum, *A* nulli competere *B.*
aliquid eſt eorum, quæ ſunt *B*, ut luce
extat. Si autem *A* competit omni *B*; & *B.* ni
alicui competet *A.* Nam ſi nulli competat;
profectò nulli competet *B.* Atque omni ſupp
tur competere. Similis converſio fiet, etſi p
laris affirmativa ſit propoſitio; nam ſi *A* co
alicui *B*, & *B* neceſſe eſt cuipiam comp
Nam ſi nulli competat & *A* profectò nulli co
ret *B*, ſed alicui ſupponebatur competere. Si
A non omni competit *B*, non neceſſe eſt
omni competere *A*, ut ſit *B* quidem anin
verò homo. Homo namque non omni compe
mali, at animal homini competit omni. *C*
tarii Collegii Conimbricenſis e Societate Jeſu
verſam Dialecticam Ariſtotelis Stagiritæ prim
Græco Ariſtotelis contextui adjuncta eſt Lati
ſio, &c. Lib. I. Ariſtotelis de prior. reſolu

s qu'on a prescrites sur l'argumenta-
n & sur le syllogisme, que par le
timent du plus sage & du plus pro-
d métaphysicien qu'il y ait jamais eu.
Rien n'est moins propre à aider l'es-
prit, *dit-il*, que le syllogisme, qui,
muni d'une seule probabilité ou d'un
seul argument topique, se donne car-
riere & pousse cet argument dans ses
derniers confins, jusqu'à ce qu'il ait
entraîné l'esprit hors de la vue de la
chose en question; de sorte que le for-
çant, pour ainsi dire, à la faveur de
quelque difficulté éloignée, il le tient
là fortement attaché, & peut-être
même embrouillé & entrelassé dans
une chaîne de syllogismes, sans lui
donner la liberté de considérer de quel
côté se trouve la probabilité, & après
que toutes ont été duement exami-
nées, tant s'en faut qu'il lui four-
nisse des secours capables de l'en ins-
truire „.

Montaigne ne se contente pas de mé-
iser, ainsi que Locke, les regles de
rgumentation; il prétend que la Lo-
que ordinaire ne sert qu'à former des
dants *crottés & enfumés.* " La plus

„ ....
„ Ces *Baroco* & *Baralipton* qui r
„ leurs supposts ainsi crottés &
„ més, ce n'est pas elle, ils ne l
„ noissent que par oui dire, co
„ elle fait état de sereiner, les te
„ de l'ame, & d'apprendre à rire
„ & les fievres; non par épicycl
„ ginaires, mais par raisons na
„ & probables „. Si Montaign
vu les AA & les OO du Pr
Hollandois, sans doute qu'il en eû
qu'il a dit des *Baroco* & des *Bara*

§. XVI.

De la Méthode.

ON entend par ce mot de *Mé*
la derniere des opérations de
esprit, que nous avons indiq
.... de cette Réflexi

roît la plus utile & la plus néceſſaire.

Les regles du ſyllogiſme & de l'argumentation ſervent très-peu à démontrer, ainſi que nous l'avons obſervé; auſlieuſqu'en gardant une exacte méthode qui dirige & donne un bon ordre à nos idées, nous prouvons aiſément & invinciblement la vérité par une ſuite de raiſonnements juſtes & précis.

§. XVII.

Des deux ſortes de Méthodes.

IL y a deux ſortes de méthodes; l'une qui ſert à découvrir la vérité, & qu'on appelle *analyſe*, ou *méthode de réſolution*, ou même *méthode d'invention*, & l'autre qu'on nomme *ſyntheſe*, ou *méthode de compoſition*, qu'on emploie lorſqu'on veut rendre ſenſibles aux autres les vérités dont on eſt déja convaincu.

La principale opération de l'analyſe, ou méthode d'invention, conſiſte principalement à concevoir avec clarté & netteté la queſtion dont il s'agit, à examiner avec attention & en détail toutes les notions qui peuvent y avoir du rapport. Comme, ſi l'on propoſe ſi notre

qu'elle peut bien douter
non pas penser, puisqu'elle ne peut p
douter sans penser. On examine ensui
ce que c'est que penser; & voyant q
tout ce qui convient aux notions q
l'on a de la pensée, ne convient poin
celles que l'on a de la *substance étend*
qu'on appelle *corps*, & appercevant
suite clairement que la pensée n'est po
étendue, n'a ni *largeur*, ni *profonde*
on en conclut qu'elle n'est point
mode ou un *attribut* de la *substance ét*
due. De ce premier raisonnement on
infere un second, par lequel on dit
la pensée n'étant point un *mode* d
substance étendue, il faut qu'elle le
d'une autre *substance* différente d
corporelle, avec qui n'ayant rien
commun, elle ne souffre point par
séquent de la *distraction*, ou du c

posée d'aucunes parties, ne peut périr, & parconséquent, qu'elle est immortelle.

Voilà, Madame, un exemple de la façon de ranger ses idées dans l'ordre d'une exacte méthode : & c'est ce qu'on peut dire de plus sensible pour faire comprendre ce qu'on entend par *méthode*, ou *analyse*. Car il en est de la méthode ainsi que des autres préceptes de la Logique : elle dépend plus de la justesse naturelle du génie, que de toutes les regles d'Aristote ; & quiconque a de l'esprit & de la pénétration, trouve mille fois plus de ressource dans lui-même, que dans tous les conseils, avis, regles & préceptes du syllogisme & de l'analyse (1).

1 Voilà ce qu'on peut dire généralement de l'analyse, qui consiste plus dans le jugement & dans l'adresse de l'esprit, que dans des regles particulieres. Art de penser, *Part. IV. Chap. II. pag.* 361. *Le même Auteur cite les quatre regles que Descartes a données dans sa* Méthode. *Il dit qu'*elles sont trop générales pour être appliquées en particulier à la simple analyse, *& il avoue dans la suite, avec beaucoup de bonne foi, qu'elles sont presque impossibles a observer.* Il est vrai, *dit-il*, qu'il y a beaucoup de difficulté à observer ces regles.

« A quoi sert-il de prescrire des préceptes à l'entendement pour l'aider à faire des opérations, qu'il fait naturellement beaucoup mieux que lorsqu'on le gêne par des regles difficiles à observer, & qui ne

n nécessaire ; c
rés de la prem
la derniere. Ca
même entierem
a eu assez de pe
d'entendement
on n'a pas grand
prendre aux au
essentiel & le plu
qui consiste a dém
de ses idées, & en
nexion, en quoi la
beaucoup plus ai
que l'étude.

sont qu'embrouiller l'es
ennemi de toutes les re
soient excessivement sim
dre & à observer. Je sou
prit des hommes, comm
traitât les malades. Il
doux & ...

RÉFLEXION TROISIEME.

Concernant les principes généraux de la Physique.

§. I.

Introduction.

QUoique les principes généraux de la Physique ſoient plus incertains que ceux de la Logique ; ils ont quelque choſe de plus ſatisfaiſant. Si l'on ne peut en démontrer évidemment la vérité, du moins l'eſprit s'amuſe & s'exerce t-il agréablement dans les doutes qu'il ſe forme à leur ſujet ; & ſi après avoir long-temps raiſonné ſur ces premiers principes des choſes, l'on eſt auſſi peu inſtruit & auſſi peu avancé qu'avant que de commencer, on a du moins la conſolation de s'être innocemment occupé, & d'avoir fait des ſonges agréables & amuſants. Je crois que c'eſt de cette maniere qu'on doit regarder les

la fin des siecles. On peut, je le re
traiter de songes agréables le t
qu'on passe à s'en instruire : & les
losophes les plus zélés pour la Phy
ne sauroient se scandaliser de cet
pression, puisqu'il s'en est trouvé d
distingués entr'eux qui ont avo
bonne foi qu'après avoir étudié qu
ans, ils étoient aussi peu avanc
avoient aussi peu de certitude, qu
de s'appliquer à l'étude de la Phy
« Il n'en est pas, *dit Bernier*, de l
» losophie comme des Arts: p
» s'exerce dans les Arts, plus on
» savant; mais plus on spécule
» choses naturelles, plus on dé
» qu'on y est ignorant. Il y a t
» quarante ans que je philosoph
» persuadé de certaines choses: &

Il eſt difficile d'expliquer plus clairement l'incertitude des connoiſſances humaines. Ce n'eſt point un génie médiocre, qui ne doute que parce qu'il n'approfondit pas les queſtions ; c'eſt un Philoſophe eſtimé généralement, & qui n'eſt incertain, qu'après avoir étudié quarante ans. Il n'eſt pas le ſeul qui ait été auſſi ſincere. Il s'eſt trouvé parmi les hommes illuſtres de tous les temps & de toutes les nations, de grands génies, qui, ayant autant de bonne foi que de pénétration d'eſprit, ont avoué naturellement cette incertitude, dont la vanité des autres Philoſophes les empêchoit de convenir. Cicéron, après avoir examiné les différents ſyſtêmes des Philoſophes, laiſſe à quelque Dieu le ſoin de décider quel eſt le véritable. *Harum ſententiarum quæ vera ſit, Deus aliquis viderit.*

Il y avoit beaucoup de Philoſophes du temps de Cicéron auſſi incertains que lui ; mais il en étoit peu d'auſſi ſinceres. Pluſieurs Savants reſſemblent à ces amants qui connoiſſent les imperfections de leurs maîtreſſes, mais qui ſeroient au déſeſpoir que le public s'en apperçût :

prejugé comm
force d'esprit qu
de la premiere c
que mediocrem
& assuré dans se
on est parvenu
science, on com
des choses don
„ est advenu, di
„ véritablement
„ vient aux épic
„ vant & se haut
„ qu'ils sont vui
„ pleins & groff
„ turité, ils cor
„ & baisser les c
Qu'on deman
s'étendent nos co
dra de bonne foi

Il n'osera assurer avec certitude que les questions réellement évidentes : les douteuses lui paroîtront douteuses. Toujours attentif a rechercher la vérité, il ne la reconnoît que lorsqu'elle perce le crépuscule dont elle est environnée, & qu'elle s'offre clairement à nos yeux. Il a trop de jugement & de science pour s'en imposer à lui-même,& trop de candeur pour vouloir exiger que les hommes prennent des conjectures pour des preuves réelles.

Lorsque Gassendi agite une question susceptible de quelque doute, il se garde bien de décider avec un air d'autorité. Après avoir proposé les différentes raisons qu'on peut apporter pour & contre, il se contente de dire laquelle est l'opinion qui lui paroît la plus vraisemblable, *videntur*; c'est le terme modeste dont il se sert, au lieu des mots affirmatifs qu'affectent les Philosophes scholastiques. Il connoissoit trop la foiblesse des connoissances humaines, & il étoit trop savant pour prendre le ton décisif. " Il considéroit, *dit un de* „ *ses éleves*, que nos vues sont trop „ courtes pour pénétrer jusqu'aux pre-

ment ont assez le défaut de décider a
un peu trop d'assurance ; mais dor
certitude n'est pourtant qu'un doi
eu égard aux décisions papales des Sc
lastiques. Il se trouve même des Ca
siens illustres, qui avouent de bc
foi qu'il y a plusieurs questions sur
quelles ont doit s'arrêter le moins qu
peut, étant d'une difficulté à ne p
voir être éclaircies (2). L'on ne tro

1 Bernier, *Abrégé de la Philosophie de Gass* Tom. I. Préface.

2 Est-il possible qu'une créature ait été créée l'éternité ? Dieu peut-il faire un corps infir grandeur, un mouvement infini en vitesse multitude infinie en nombre ? Un nombre in est-il pair ou impair ? Y a-t-il un infini plus g que l'autre ? Celui qui dira tout d'un coup, je sais rien, sera aussi avancé en un moment celui qui s'appliquera à raisonner vingt ans su sortes de sujets : & la seule différence qu'il p avoir entr'eux, est que celui qui s'efforcera d

point cette ſincérité dans les Scholaſtiques, ni dans leurs Diſciples. Tout homme qui pour ſon malheur a acquis dans ſa jeuneſſe le nom de *Péripatéticien*, de *Jéſuite*, de *Thomiſte*, de *Scotiſte*, &c. croit avoir des yeux aſſez perçants pour développer la Nature, & pénétrer dans tous ſes ſecrets : il penſe lire juſques dans les derniers Cieux; mais il lui arrive le même accident qu'à Thalès (1), qui, trop attentif à contempler les aſtres, tomba dans un précipice dont il ne s'étoit point apperçu. Tel eſt le ſort d'un Scotiſte; il croit ſavoir ce qui ſe paſſe ſur ſa tête, & il ignore ce qui eſt à ſes pieds (2). Loin d'être

1 Λέγεται δ' ἀγόμενος ὑπὸ γραὸς ἐκ τῆς οἰκίας, ἵνα τὰ ἄςρα κατανοήσῃ, εἰς βόθρον ἐμπεσεῖν, καὶ αὐτῷ ἀνοιμώξαντι φάναι τὴν γραῦν. Σὺ γὰρ, ὦ Θαλῆ, τὰ ἐν ποσὶν οὐ δυνάμενος ἰδεῖν, τὰ ἐπὶ τοῦ οὐρανοῦ οἴει γνώσεσθαι.

Fertur, cum domo ab anu educeretur, contemplandorum ſiderum causâ, in foſſam incidiſſe, ingemiſcentique dictum ab anu : Quâ ratione, ô Thales, quæ in cælis ſunt comprehenſurum te arbitraris, qui ea, quæ ſunt ante oculos, videre non vales; *Diog. Laert. de Vitis, &c. clarorum Philoſophorum, &c.* Lib. I. Segm. 34.

2 Quod eſt ante pedes nemo ſpectat, Cæli ſcrutantur plagas. *Cicero de Divinatione* Lib. II.

La ferme croyance que
ont eue pendant long-temps
assurés de certains principe
tant étoient faux, a retar
les découvertes qu'on au
dans la connoissance de la
périmentale. Si, apres a
quelque temps, on eût avo
foi que les premiers princ
voient être démontrés ni
demment, & que, cont
ques découvertes qu'on ave
eût songé à les cultiver par
ces qui auroient pu donner
lumieres, je ne doute pas

* Ainsi, lorsqu'on a de mauvais
tant qu'on les cultive davantage,
que avec plus de soin à en tirer
pensant que ce soit bien philoso
s'éloigne-t-on davantage de la co

fait autant de progrès qu'on en a fait dans ces derniers temps, où l'on s'est entiérement adonné à la Physique expérimentale. Ce n'est pas, Mde, qu'elle n'ait aussi ses doutes & ses incertitudes: mais ils sont en plus petit nombre; & si dans certaines expériences nous pouvons errer dans la façon dont nous en expliquons les effets, il en est plusieurs dont nous avons une connoissance qu'on peut regarder comme certaine, quoique, généralement parlant, la certitude puisse pourtant être refusée à la rigueur, aux connoissances que nous acquérons par la Physique expérimentale.

Nous n'avons que des idées fort imparfaites des corps qui tombent sous nos sens; & nous ne pouvons absolument déterminer la façon & la maniere dont les premiers principes, ou, si l'on veut, les premieres parties actives de la matiere agissent & font leurs opérations. Ces ouvriers essentiels des choses naturelles sont cachés à nos yeux: nous voyons en gros l'effet qu'ils produisent; mais nous n'avons aucune notion des premiers ressorts qu'ils mettent en mouvement. Ainsi, dans certaines

pourtant y avoir une grande différenc
entre ces façons différentes d'opérer
mais tous ces secrets nous sont cachés
nous ne commençons d'appercevoir l
choses, que lorsqu'elles sont presq
achevées (1). La Nature ressemble
un joüeur de gobelets : elle ne no

1 Quelque loin que l'industrie humaine pui
porter la Philosophie expérimentale sur les cho
Physiques, je suis tenté de croire que nous ne po
rons jamais parvenir sur ces matieres à une c
noissance scientifique, si j'ose m'exprimer ain
parce que nous n'avons pas des idées parfaites
ces corps mêmes qui sont les plus près de nous,
le plus à notre disposition ... Nous n'avons,
je, que des idées incomplettes & fort imparfa
des corps.... Peut-être pouvons nous avoir des id
distinctes de différentes sortes de corps qui to
bent sous nos sens; mais je doute que nous ayi
des idées complettes d'aucun d'eux; & quoiqu
premiere maniere de connoître ces corps nous su
pour l'usage & pour le discours ordinaire, cep
dant, tandis que la derniere nous manque, n

montre que les derniers effets de ses opérations. C'en est toujours assez pour notre utilité, & pour les connoissances qui nous sont nécessaires. Que nous importe-t-il de savoir comment les premiers principes agissent, pourvu que nous sachions le secret de les faire agir, & de leur faire produire d'une maniere sure les effets que nous cherchons, & dont nous pouvons tirer quelque utilité (1)? Que m'importe que les atômes agissent & aient leur mouvement dans le vuide, ou que la matiere subtile remplisse le vuide, qu'il n'y en ait point dans la Nature, si je fais de la matiere subtile ce que je fais des atômes, & des atômes ce que je fais de la matiere subtile?

1 A quoi bon, par exemple, ces longues & subtiles disputes touchant la divisibilité de la matiere? Car, quand bien même on ne pourroit pas décider nettement si elle se peut, ou non, diviser à l'infini, ne suffit-il pas de connoître qu'elle se peut diviser en des parties assez petites pour servir à tous les besoins qu'on peut avoir? Rohaut, *Traité de Physique*, Préface.

LA premier
l'étude des c
la création ou
est naturel, av
les qualités p
d'examiner co
te; & il n'est
rant ce monde
per les myster
façon dont il
tion a partagé
anciens Philoso
core celles de
jours, si la R
ne nous avoie
le monde avoi
Pour examin
prévention les
Philosophes Pa

anciens par la ſeule lumiere naturelle.

Je vous prie donc, Madame, d'obſerver d'abord que tous les anciens Philoſophes ont été perſuadés de ce principe, que de rien il ne ſe fait rien. Ainſi ceux-mêmes qui ont ſoutenu que le monde avoit eu un commencement, ont cru cependant que la matiere dont il avoit été formé, étoit éternelle & avoit toujours exiſté. C'eſt cette matiere qu'Ovide appelle le Chaos, & Epicure les atômes, qui, n'ayant aucune liaiſon entr'eux, étoient en liberté dans l'eſpace du vuide.

Il paroît que ce ſentiment des anciens Philoſophes, qui n'avoient que la lumiere naturelle pour guide, étoit fondé ſur des raiſons qui ſembloient évidentes. Si de rien, diſoient-ils, il ſe pouvoit faire quelque choſe, & ſi le néant pouvoit produire un corps, nous verrions tous les jours des productions nouvelles, dont nous n'aurions aucune connoiſſance. Chaque choſe pourroit indifféremment naître de chaque choſe, & ſortir ſans ordre & ſans arrangement, de quelque lieu & de quelque endroit que ce ſoit; & ſi les corps &

... on en appercevroit ... du neant de nou... qui en produiroient encore ... hasard plusieurs autres (a). L'on vo... au contraire un ordre & un arrang... ment parfait dans les operations de ... nature : chaques choses prennent le... origine de certaines sources d'où el... sortent toujours, & demandent leu... semences, leur matiere, leurs meres ... leurs lieux & leurs dispositions conv...

(a) Nam si de nihilo fierent, ex omnibus rebus
Omne genus nasci posset, nil semine egeret
E mare primum homines, e terra posset orir...
Squamigerum genus, & volucres erump...
...

nables. Les blés, les herbes, les fruits croiſſent peu-à-peu; & bien loin que le néant produiſe des arbres que nous voyons ſortir tout-à-coup de la terre, on a beſoin de la cultiver pour l'aider dans ſes productions.

Il étoit donc impoſſible que les Philoſophes anciens, privés de la révélation, ne cruſſent pas la matiere incréée. Car quoiqu'il y en eût entr'eux qui admiſſent un premier principe intelligent, tout ce qu'ils pouvoient faire par le ſecours de la lumiere naturelle, étoit de le regarder comme coéternel avec la matiere. Comment auroient-ils pu ſurmonter mille difficultés qui reſteroient encore, ſans la ſoumiſſion que nous devons à la Religion qui détermine nos doutes? Si la premiere cauſe, diſoient-ils, ou le premier Etre qui eſt univerſel, a créé la matiere, il faut qu'il l'ait priſe dans lui ou hors de lui. S'il l'a priſe dans lui, il n'eſt pas infini, puiſque cette matiere qui étoit dans lui, devoit y former un point, & que l'on peut meſurer tout ce dans quoi l'on peut placer un point. Il ne ſauroit auſſi l'avoir priſe hors de lui; car il ne ſeroit

Dieu a fait la matiere par la
c'eſt dire qu'il l'a faite lui-
attributs de Dieu ne ſont po
de Dieu : la puiſſance de
Dieu lui - même ; il y auro
pluſieurs Infinis. La juſtice,
ce ſont infinies comme ſa p
ces qualités étoient ſépar
Divinité, il y auroit auta
qu'elle a d'attributs ; ce q
point, ne pouvant y en a
& l'idée de l'infinité exclua
d'augmentation. Ainſi, en
matiere eſt formée par la
Dieu, on ne termine point
la puiſſance de la Divinité
vinité même : la difficulté
elle a pris la matiere dans
d'elle, reſte toujours.

Il s'offre encore une nou

Etre rempli de mille imperfections. Il est contraire à l'essence d'une chose parfaite, qu'il en émane une pleine de vices, & dont les défauts surpassent de beaucoup les vertus. Or il n'est rien de si imparfait que la matiere : nous en voyons par nous-mêmes les imperfections, donc elle n'a pu être créée par Dieu : elle n'a pu aussi se former elle-même ; il faut donc qu'elle ait été de toute éternité. Les Lettrés Chinois se servent beaucoup de cet argument contre les Missionnaires : & il paroît que les raisons que leur opposent ceux-ci, ne leur paroissent pas trop convaincantes. " Rien n'est égal, *dit un habile Missionnaire* (1), à l'opiniâtreté des
" Athées Chinois. Quand on leur objecte que le bel ordre qui regne dans
" l'Univers, n'a pu être l'effet du hasard ; que tout ce qui existe, a été
" créé par une premiere Cause, qui est
" Dieu : donc, repliquent-ils d'abord,
" Dieu est l'auteur du mal moral & du
" mal Physique. On a beau leur dire
" que Dieu étant infiniment bon, ne
" peut être l'auteur du mal : donc, "

1. Relation de la Chine, &c. *pag.* 144.

» d'un grand ſang froid que
» prouve que Dieu ne crée
» car puiſqu'il y a d'autres
» lui qui ont le pouvoir de cr
» qu'il y a des Etres qui ne tie
» leur naiſſance de lui, il n
» pas la ſeule cauſe de tout ce
» dans le Monde. Vous avez b
» retourner, me diſoit un jo
» ces Lettrés, il faut que vou
» niez que ſi Dieu eſt l'auteur
» ce qui exiſte, il eſt la cauſe
» moral & du mal Phyſique : o
» Dieu n'eſt pas l'auteur du ma
» & du mal Phyſique, il n'eſt p
» teur de tout ce qui exiſte. Je f
» poſſible pour lui faire comp
» que le mal & le péché procédo
» non-être & du néant; je me
» pour cela des

„ homme, & me répartit avec dédain
„ que le néant ne pouvoit être la cause
„ de rien : que si Dieu étoit l'auteur du
„ bien qui existe dans le monde, & que
„ le mal qui inonde l'Univers procédât
„ du non-Etre, le pouvoir qu'auroit le
„ néant de créer des Etres, s'étendroit
„ aussi loin que celui de Dieu, ce qui
„ est absurde & ridicule en tout sens. Il
„ me soutint enfin que le mal moral &
„ le mal physique sont des Etres aussi
„ positifs que le bien moral & le bien
„ physique : & quand je lui objectois
„ que le mal est une privation qui tient
„ du non-être, comme la maladie est
„ une privation de santé, il me répli-
„ quoit qu'on pourroit avec autant
„ d'apparence dire que la santé est une
„ privation de la maladie ; qu'en un
„ mot, qu'un homme qui prend le bien
„ d'autrui par un motif d'avarice, fait
„ un acte aussi réel & aussi positif, qu'un
„ homme qui donne l'aumône à un pau-
„ vre par un motif de charité, & qu'en-
„ fin les actes de l'entendement de ces
„ deux hommes sont aussi réels & aussi
„ positifs l'un que l'autre.

„ Soit mon peu de capacité (*ajoute*

» de Théologie, il ne ...
» ble de lui faire entendre raison.

Il est plusieurs raisons qu'on pe...
jecter contre ce sentiment ; mais i...
observer que c'est à la révélatio...
nous en sommes redevables, par...
qu'elle nous a donnée de Dieu : a...
que celle qu'avoient les payens ...
obscurcie par les ténebres, & ...
à mille doutes. Tous les ancien...
losophes, non-seulement ne cro...
pas que Dieu eût créé la matiere...
ils le faisoient lui-même matéri...
Epicuriens & les Stoïciens s'acco...
sur ce point : & Cicéron, exa...
les différentes opinions de tous l...
losophes sur la Divinité, ne dai...
s'arrêter au sentiment de P...
qu'il faisoit Dieu incor...

que Platon eût connu que Dieu n'étoit point matériel, il en avoit pourtant une idée très-fausse en bien des choses (1); & l'on peut regarder ces différentes notions bizares & trompeuses, que les plus grands Philosophes Payens ont eues de la Divinité, comme des arguments démonstratifs contre les idées innées. Mais ce n'est point ici l'endroit de montrer le peu de réalité de ces premieres notions qu'on veut que l'ame apporte avec elle, & qui sont si confuses, si différentes dans les hommes, & si inutiles pour connoître la Divinité & le culte qu'elle a ordonné. Je vous ferai seulement remarquer, Madame, combien il étoit difficile que par la lumiere naturelle les anciens Philosophes eussent une connoissance assez distincte de Dieu pour pouvoir conclure qu'ayant été de tout temps, il avoit, lui, Esprit pur & simple, créé la matiere.

quale esse possit, intelligi non potest. *Cicero, de Natura Deorum*, Lib. I.

1 Il faut avouer que Platon, instruit par Socrate, a dit de fort belles choses de la Nature divine, quoique mêlées d'erreurs : comme lorsqu'il enseigne que ce sont des Dieux inférieurs au Dieu souverain, qui ont créé le monde. Arnauld, *seconde Dénonciation du péché Philosophique*, p. 93.

„ ... ...
„ Connoît-elle, aime-t-elle, hait-elle
„ par un acte pur & simple, le présent
„ le passé, l'avenir, le bien & le ma
„ un même homme successivement ju
„ te & pécheur? Est-elle infiniment
„ bonne? Elle le doit être; mais d'
„ vient donc le mal? Est-elle immu
„ ble, ou change-t-elle ses résolution
„ fléchie par nos prieres? Est-elle éte
„ due? D'où vient donc l'étendue? P
„ sieurs semblables questions qui se p
„ sentent à l'esprit, l'étonnent & l'e
„ barrassent; les incompréhensibili
„ l'arrêtent à chaque pas. Il se tou
„ d'un côté pour éviter des impossib
„ tés apparentes, & il en rencontre

ſcience, n'ont point cru bleſſer la Religion, en avouant qu'il étoit impoſſible que nous euſſions, malgré la révélation, des idées claires & diſtinctes de la puiſſance de Dieu, & généralement de tout ce qui tient de l'infini (1). Ainſi, nous ne devons point nous étonner ſi les anciens, plongés dans les ténebres du Paganiſme, n'ont pu ſe perſuader la ſpiritualité de Dieu, & la création de la matiere tirée du néant, cette derniere opinion paroiſſant oppoſée aux notions les plus évidentes.

Tous les Philoſophes anciens (2) ont

1 Le plus grand abrégement que l'on puiſſe trouver dans l'étude des Sciences, eſt de ne s'appliquer jamais à la recherche de tout ce qui eſt au deſſus de nous, & que nous ne pouvons eſpérer raiſonnablement de pouvoir comprendre. De ce genre ſont toutes les queſtions qui regardent la puiſſance de Dieu .... Notre eſprit, étant fini, ſe perd & s'éblouit dans la multitude des penſées contraires qu'elle fournit. *Art. de penſer*, Part IV. Chap. I. pag. 347. *Ce Livre a été fait par deux ou trois illuſtres Solitaires de Port-Royal.*

2 Radix autem errorum Philoſophorum illa, alia æterna, præter Deum, ponentium fuit quia nihil ex nihilo fieri poſſe putabant., etiam à prima cauſa, ſed ex aliqua materia Ob id autem Mundum æternum aut Materiam æternam, ex qua Mundus in tempore fieri poſſet, conſtituebant, & ita fatetur *Averro. Comment.* 4. ubi id oſtendit, quod ex nihilo nihil fit, & dicit vulgus exiſtimare quod aliquid poteſt ex nihilo fieri, quia decipitur in

la disposition que nous admirons
[illegible], avoient été produites &
mées par une premiere cause intell
te, qu'ils faisoient coéternelle av
matiere. Les autres pensoient que l
hasard & le concours fortuit des at
avoient été les premiers ouvriers
eussent donné l'ordre à l'Univers.
a eu enfin plusieurs Philosophes
ont soutenu que le monde, tel que
le voyons, étoit eternel, & que
rangement n'étoit point postérieur
matiere.

De tous les Savants qui ont sou
l'éternité du Monde, Aristote (1)

duobus. Alterum est, quod putat vulgus nihi

celui qui a embrassé cette opinion avec le plus de fermeté. Quoiqu'il ait changé très-souvent de sentiment sur d'autres sujets, il n'a jamais varié dans celui-là, & l'a toujours soutenu fermement. Il se moquoit de ceux qui croyoient le contraire, & il disoit, en parlant d'eux, qu'ils lui donnoient des frayeurs étonnantes; qu'il n'avoit craint pendant un temps que la ruine de sa maison qui étoit bâtie depuis très-long-temps: mais qu'il avoit bien d'autres sujets d'appréhension, puisqu'on lui faisoit craindre que le monde qui avoit eu un commencement, & qui par conséquent étoit périssable, ne tombât en ruine, & ne fût réduit en poussiere. Voici quelles étoient les principales raisons de ce Philosophe. Le mouvement, disoit-il, (1) doit être

sophi ante ipsum Aristotelem posuerunt, ut Anaxagoras, Democritus, Empedocles, Melissus, Plato cum ceteris; sed ipse Aristoteles omnium primus ingenitum & æternum fecit, ut de se ipsemet ait 1. *de Cœlo*, *text.* 102. Imo vero ab ipsomet Deo Mundum fuisse factum asseruit Plato *in Timæo* uno cum tempore, & duraturum perpetuo, sicut & nos: & ante illum quoque Anaxagoras factum esse à Mente dixit, & infinito ante tempore Mentem antecessisse, & postea Mundum fecisse, quam Deum haud dubiè esse intelligebat *Id. ibid.* Col. I.

1 *Voici encore un autre argument, à peu près*

" tout ...
" il faut absolument que ce mobile soit
" ou engendré, ou éternel, mais pour-
" tant en repos, à cause de quelque em-
" pêchement. Or, de quelque façon
" qu'on suppose que cela soit, il s'en
" suit une absurdité. Car si ce premier
" mobile est engendré, il l'est donc par
" le mouvement, lequel par consé-
" quent sera antérieur au premier; &
" s'il a été en repos éternellement, l'obs-
" tacle n'a pu être ôté sans le mouve-
" ment, lequel de rechef aura été an-
" térieur au premier ". A cette raison
Aristote ajoute plusieurs autres. Il sou

semblable à celui-là. Si Mondus incepit, pariter
etiam tempus: sed hoc non potuit habere initium
ergo nec ipse Mundus. Minor probatur: Incep
tempus, ergo dabitur primum Nunc, ante qu
non fuit tempus. Tunc si cuilibet Nunc corespond
mutatum esse in motu (non enim tempus est ext
...

tenoit (1) que Dieu & la nature ne feroient pas toujours ce qu'il y a de meilleur, si l'Univers n'étoit éternel : puisque Dieu, ayant jugé de tout temps que l'arrangement du monde étoit un bien, il auroit différé de le produire pendant toute l'éternité antérieure.

Parmi plusieurs autres arguments d'Aristote, en voici un qui ne laisse pas que d'être embarrassant. " Si le monde ,, a été créé, il peut être détruit ; car ,, tout ce qui a eu un commencement, ,, doit avoir une fin. Le monde est incor- ,, ruptible & inaltérable ; donc il est ,, éternel, il n'a point été créé ,,. Voici la preuve que le monde est incorruptible.

" Si le Monde peut être détruit, ce

1 Si Deus fuit ab æterno, & Mundum non produxit, id petitur statim ; Aut potuit, & voluit, aut nec potuit, nec voluit, aut voluit, sed non potuit ; aut potuit, sed non voluit. Si primum detur, profecto Mundus fuit ab æterno. Si vero alterum, quod nec potuit, tunc nec voluit, sequitur quod nec postea vellet nec posset, & esset imperfectus, & perfectior postea. Si tertium, quod voluit sed non potuit, pariter esset id imperfectionis, quæ repugnat primo principio. Si quartum, potuit, sed non voluit, fuit invidus ; quia, cum posset bonum communicare, noluit id facere. Cum igitur nihil ex his dici possit, sequitur quod Mundus æternus fuit. *Id. ibid.* pag. 211. Col. 1.

„ alors ni le monde étoit parf
„ l'étoit pas, Dieu n'avoit pu
„ puisqu'une cause parfaite n
„ produire d'imparfait, &
„ droit pour cela que Dieu
„ tueux; ce qui est absurde. S
„ au contraire est parfait, D
„ le détruire, parce que la n
„ est contraire à son essence
„ c'est le propre de celle d'un
„ vais de vouloir nuire aux b
„ ses (1) „. Je pourrois enc
ter ici plusieurs autres objecti
tote; mais comme elles so

1 Si Mundus esset generatus,
posset: sed Mundus est incorruptibi
ingenerabilis. Minor probatur. Si m
pi posset, maxime ab eo qui fecit
hoc non potest, ergo à nullo. Proba
Deo corrumpi potest, & id est poss
id esse: tunc vel Mundus erat perfe

tiles, je ne veux point chercher à vous obliger à trop d'attention, & je craindrois que vous ne disiez que je suis un maître qui mene ses disciples par des chemins aussi épineux que ceux où voyagent journellement tous ces Philosophes que j'ai plaisantés quelquefois. Je me contenterai de vous dire que l'opinion d'Aristote étoit d'autant plus probable, qu'il y avoit beaucoup moins de difficultés à résoudre dans le systême de l'éternité du monde, que dans ceux qui lui étoient opposés. Car puisque tous les Philosophes, de quelque Secte qu'ils fussent, admettoient l'existence de la matiere de tout temps, il étoit bien plus naturel de croire que l'ordre étoit coéternel avec elle, que de laisser cette premiere matiere inutile & dans l'inaction, ainsi que le premier principe intellectuel qui existoit avec elle, si l'on faisoit tant que d'en admettre un, & si l'on se contentoit seulement, comme Epicure, de la seule matiere premiere, ou des atômes, qui étoient avant la formation du monde. Quelle difficulté ne s'ensuivroit-il pas de croire que le hasard & le concours des atômes eussent

miere de la révélation. Ils demandoient lors de l'arrangement de la matiere, lequel avoit été formé le premier, de l'œuf ou de l'oiseau; car il ne peut point y avoir d'œuf sans oiseau, ni d'oiseau sans œuf. Ainsi ils soutenoient qu'il devoit y avoir un espece de cercle dans les semences, & que les œufs & les oiseaux avoient toujours été engendrés & produits alternativement l'un par l'autre, sans que leur espece eût jamais eu ni origine ni commencement.

A toutes ces raisons j'en ajouterai une derniere. Selon le Pere Mallebranche, lorsqu'on voit deux opinions qui n'ont toutes les deux aucune marque évidente de la vérité, on doit choisir celle qui paroît la plus simple & la moins chargée de difficultés. Or rien n'étoit si simple

de la matiere. Mais dans les autres systêmes, il s'offroit des difficultés sans nombre, dont nous avons parcouru les principales ; & si la Religion n'arrêtoit & ne fixoit notre croyance, le sentiment d'Aristote seroit encore beaucoup plus simple & moins embarrassé que celui que nous suivons par la révélation. L'éternité du monde supposée, voilà toutes les difficultés passées, & le reste s'ensuit naturellement & nécessairement. On n'est plus étonné de l'ordre de l'univers, de l'arrangement des saisons, des productions de la nature ; c'est une suite conséquente de l'éternité du monde. Ce qui a été de tout temps, doit être absolument de tout temps. Ainsi, si l'ordre à subsisté dans l'éternité antérieure, il faut qu'il soit conservé de même dans l'éternité postérieure. Je conviens que c'est une grande difficulté qui s'offre d'abord, que d'admettre la matiere éternelle ; mais celles qui se présentent d'un autre côté, le sont encore plus.

Si l'on a de la difficulté à concevoir l'éternité de la matiere, on n'en a pas moins à se former l'idée d'un Etre éternel & spirituel. Il s'offre d'abord deux

comprendre comment un Etre sp...
peut créer de la matiere. En avanç
plus avant, je m'égare encore davanta
Si Dieu a créé l'homme, & qu'il
par conséquent émané d'un principe s
verainement bon, comment peut-il
mauvais? La souveraine bonté peut-
produire une créature malheureuse
la souveraine sainteté une créature
minelle? Tous ces doutes, & b
d'autres, s'offrent à mon esprit: &
n'ai, pour les résoudre, d'autres
cours que de penser que mon esprit é
renfermé dans des bornes très-étroi
je ne dois point, moi fini, vouloi
ger des opérations d'un Etre infini, c
je n'ai de connoissance que celle qu'
bien voulu me donner, & auprè
qui toute la science humaine est

§. III.

Examen des systêmes différents de ceux qui ont cru le Monde éternel.

LEs Philosophes Grecs avoient été prévenus par les Egyptiens dans l'opinion de l'éternité du monde : & peut-être les Egyptiens l'avoient-ils été par d'autres peuples dont nous n'avons aucune connoissance. Mais nous ne pouvons en être éclaircis ; car c'est en Egypte où nous découvrons les premieres traces de la Philosophie. Les Prêtres étoient ceux qui s'y appliquoient le plus; mais généralement tous les Egyptiens croyoient & admettoient deux Divinités premieres & éternelles, le soleil & la lune qui gouvernoient tout l'Univers. Ils croyoient que l'esprit & le feu appartenoient au soleil, le sec & l'humide à la lune, & l'air à tous les deux ; ils pensoient que tout le corps de l'univers étoit formé de ces deux astres. L'esprit, le feu, le sec, l'humide & l'air n'étoient que des membres de ce corps, comme la tête, les pieds & les mains

[illegible] beau
[illegible] en supposant l
[illegible] & de la lune. Il etoit b
[illegible] que celui qui r
[illegible] la cause de l'arrangemen
[illegible] au lieu que les deux p
[illegible] intelligens, que supp
les Egyptiens, leur faisoient troi
[illegible] la cause de l'ordre & de
[illegible] Ils n'etoient plus sur

1 Διὸ καὶ τὸ μὲν ἄπαν σῶμα τ[illegible] ἐξ ἡλίου καὶ σελήνης ἀπ[illegible] πάντα τὰ πρόσ[illegible] τὸ πνεῦμα καὶ τὸ πῦρ καὶ τὸ ξηρ[illegible] τὸ ὑγρὸν καὶ τὸ τελευταῖον τὸ ἀέρ[illegible] ἐπ' ἀνθρώπου κεφαλῆς, χεῖ[illegible] καὶ τἆλλα μέρη καταριθμουμέν[illegible] τὸ σῶμα τοῦ κόσμου συγ[illegible]
[illegible]

la justesse que nous appercevons dans le cours des astres & dans les arrangements des saisons, puisque la regle avoit été faite, & étoit encore conservée par des êtres intelligents & éternels.

Les Romains prirent des grecs l'opinion de l'éternité du monde. Lorsqu'ils commencerent à s'appliquer à la Philosophie, ils embrasserent peu à peu toutes les Sectes différentes, & chacune eut ses partisans dans Rome, ainsi que dans Athenes. Les uns adopterent les sentiments de Démocrite, d'Empedocle, de Diogene, d'Héraclite, d'Anaximandre, d'Epicure, de Zenon, & crurent que le monde avoit eu un commencement. Les autres embrasserent le parti d'Aristote & des autres Philosophes qui avoient suivi son sentiment, & penserent que l'univers avoit toujours été dans le même état où ils le voyoient. On disputa dans l'Italie aussi vivement que dans la Grece : l'on y avança aussi peu, & l'on ne fut pas plus éclairci dans un pays que dans l'autre.

POur peu que l'on contemple
donnance admirable de ce monde,
rangement des saisons, le cours
des astres, & toutes les sages pro
tions de la nature, on conçoit aisé
qu'il doit y avoir eu un premier m
le, une cause intelligente, qui a
sionné un ordre aussi beau & aussi
lier. Ainsi tous les Philosophes
cepté les Épicuriens, qui croyoien
le seul hasard avoit formé le mo
se servoient de la contemplation
ordre & de cette régularité, co
d'un argument invincible contre l
nité du monde. " Il faut, *disoient*
" qu'il y ait un Agent industrieux
" ait ordonné que toutes choses
" leur cours de telle ou de telle m

„ rangement & la regle puissent naître „ du hasard, cet arrangement & cette „ regle ne pourroient durer long-temps. „ C'est vouloir s'aveugler que de penser „ le contraire. Or, s'il y a un premier „ Etre qui ait composé l'harmonie de „ l'univers, cet univers n'est donc pas „ éternel, puisqu'il y a eu avant lui le „ premier Etre, auquel il est redevable „ de son arrangement. Et il y auroit „ une absurdité étonnante à dire que „ l'ouvrage est aussi ancien que l'ou- „ vrier ; car pour qu'une chose soit „ faite par quelqu'un, il faut que ce „ quelqu'un soit avant la chose „.

Quelque forte que fût cette raison, les Epicuriens ne pouvoient s'en servir ; mais ils fondoient leurs sentiments sur les observations des choses naturelles : “ Les parties du monde, *disoient-ils*, „ sont sujettes à la corruption : ainsi le „ monde entier doit y être lui-même „ sujet, parce que le tout suit toujours „ la nature de ses parties. Nous voyons, „ *continuoient ces Philosophes*, que le „ temps détruit, change, renverse les „ bâtiments les plus stables ; que les „ pierres se pourrissent & se réduisent en



„ les incendies,
„ emportent tous
„ l'autre. Et peut
„ monde, ébranl
„ te ſecouſſe, ton
„ atômes dont il
„ ront & s'eufui
„ l'eſpace immen

1 Denique, non lap
ævo?
Non altas turres ruere
Non delubra Deûm
Nec ſanctum Numen
Poſſe, neque adverſu
Denique non Monun
mus?
Non ruere avulſos ſili
Nec validas ævi vire.
Lucretius de Rerum 1
& ſeq.

2 Ne, volucrum

Les Epicuriens tiroient de l'aſſemblage des premiers principes, ou des premiers corpuſcules de la matiere, un nouvel argument. Ils prétendoient que les atômes qui avoient formé le monde par leur concours fortuit, étant dans un mouvement continuel & violent, devoient dans la ſuite du temps occaſionner ſa ruine par les efforts qu'ils faiſoient pour ſe débarraſſer & ſe mettre en liberté. Ils ajoutoient à cela que tout ce qui avoit pris naiſſance étoit ſujet à la mort, & qu'ainſi le monde ayant été formé, devoit auſſi prendre fin. Ces deux dernieres raiſons n'avoient pas autant de poids que les premieres : elles n'étoient fondées que ſur les principes des Epicuriens, dont elles étoient véritablement une ſuite néceſſaire ; mais comme les ſectateurs d'Ariſtote ne convenoient point de la vérité de ces principes, les arguments qui en étoient uniquement émanés, n'avoient aucune force, & tomboient dans le cas d'être regardés comme des *pétitions de principe.*

Si vous me demandez, Madame, quelle eſt l'opinion que j'aurois cru la

création du monde
au-dessus de la port
roit qu'on douteroi
roit toujours de la
sentiments opposés.

Semper erit genus
que manebit,
Quod latet, & tan
nemque Deum

Je sens pourtant q
crette inclination,
à croire que le m
me paroît que j'e
des réponses aux
roit pu me faire.
n'étoit point éto
... que la ma

car en soutenant que Dieu avoit existé de tout temps avec la matiere, j'aurois aussi soutenu que de tout temps Dieu avoit réglé son mouvement. *N'est-il pas vrai*, leur eussé-je demandé, *qu'il n'y a point de temps dans Dieu*? Ils n'eussent pu me nier ce principe, ni celui par lequel j'eusse encore établi que lorsque cet être souverainement puissant veut quelque chose, l'effet suit dans l'instant sa volonté. Or, supposons que Dieu, qui a été de tout temps, ait voulu que le monde ait eu son ordre & son arrangement de tout temps (1); l'effet sui-

1 " La question de la possibilité de l'éternité a été soutenue par plusieurs grands Philosophes, & entre autres par S. Thomas, & par Durand. Voici les principales raisons de ces Philosophes, qui sont les mêmes que celles que j'ai dites dans le texte de mon Ouvrage; mais un peu plus détaillées, & rangées selon les regles de l'argumentation. „ Est autem quæstio nimis gravis propter placita diversa insignium Doctorum, & propter rationes validas ex utraque parte, & propter rei ipsius magnitudinem. Imprimis est argumentum primum, quo probatur Mundum potuisse ab æterno esse. Deus ab æterno fuit, jam omnipotens, sicut cum produxit Mundum; ab æterno potuit producere Mundum. Consequentia certissima est, & antecedens verissimum. Et hoc argumentum est præcipuum pro hac sententia.

Secundo. Deus ab æterno cognovit Mundum, & voluit: ergo potuit Mundum producere. Probatur consequentia: Quia tantæ facilitatis est ipsi



avoir un commen
monde ayant été f
ment qu'il y ait eı
pas été. Ils auroier
pouvoit changer
& que celle de la ‹
passer la chose c
l'être. J'aurois op
bornes étroites d

Mundum producere,
imo sola cognitione &

Tertio. Si ab æter
producere, sequitur qu
nitatem ut Mundum
autem major est quo
pectarer per multum t
& impossibile.

Quarto. Si Mundus
ex eo foret, quia non
simul causa & effectı
Sed hoc falsum est, uı
Si enim sol ab æterno
& si pes, similiter v

étant fini, ne peut comprendre les opérations de l'infini, ni rien de ce qui concernoit sa puissance; & l'on n'eût jamais pu me prouver que Dieu, ayant existé de tout temps (1), n'avoit pu

1 Gassendi a fort bien développé les opinions des Philosophes anciens sur la coéternité du Monde avec Dieu. Il montre que ceux qui, ainsi que Pythagore, Platon &c. croyoient que Dieu étoit l'Auteur de l'Univers, pensoient cependant que le Monde n'avoit jamais eu aucun commencement, & qu'il avoit existé pendant toute l'éternité par la volonté de celui qui l'avoit produit de tout temps, ayant été lui-même de tout temps. Il pensoient, ainsi que les Philosophes modernes qui soutiennent la possibilité de la création du Monde dans toute l'éternité, que quoiqu'une cause ne puisse pas être dite premiere *par le temps*, elle doit cependant être regardée comme telle *par sa nature*. Le monde étoit donc une suite & une dépendance de Dieu, comme la chaleur l'est du soleil; car le soleil est l'auteur & la cause de la chaleur, quoique la chaleur, ait toujours existé avec lui. Voici pour ceux qui entendent le Latin: Nam Thales quidem Milesius causam apud Laertium dicens, cur Mundus pulcherrimus sit, ποίημα γάρ, inquit, τῦ Θεῦ, opificium enim est Dei. Anaxagora res est celebris, quatenus Mens illa idem est cum Deo. De Pythagora & Platone vel unus Timæus testatur, cujus ore, cum Pythagoricus esset, opinionem propriam sic Plato expressit, ut passim declaret esse Deum Parentem ac Opificem Universi. Et esse quidem potuit tam Pythagoræ, quam Platonis sententia, quæ est superius ex illorum Interpretibus insinuata, ut scilicet existimarint Mundum esse genitum ȣ̓ κατὰ χρόνον, non tempore, quod nempe nunquam cœperit, ἀλλὰ κατ' ἐπίνοιαν, sed cogitatione, quasi, tametsi non cœperit, cogi-



Je leur
ruptible
cevoir q
ties dont
peller rég

eatione tam
qua formatu
Mundi à D
inexiſtens, h
cauſa foret ma
nis. Videlicet
Doctorum adn
dum creari à D
fuiſſe cauſam,
eo modo, quo,
pedem cum veſti
per & ſol lucis,
mittunt quippe
vum, & ſufficere
pore, ſit ſaltem
vocem habet Phot.
λέγω, quæ vox Ti
vel

ne croyoient point qu'un Etre intelligent & tout-puiſſant en réglât l'harmonie. Ils diſoient que l'univers étoit un tout, de la même maniere qu'une plante, ou un animal; c'eſt-à dire qu'il y avoit une certaine force répandue dans le monde, qui en vivifioit les parties & entretenoit leur liaiſon : en ſorte que la lune, le ſoleil, la terre, les étoiles, & les autres globes céleſtes, enfin tous les corps matériels compoſoient un tout animé & vivifié comme les différentes parties d'un animal le font dans leur aſſemblage. Cicéron, en parlant des Philoſophes qui ſoutenoient cette opinion, cite Straton, & explique les attributs qu'ils donnoient à la matiere. Straton, dit-il, Diſciple de Théophraſte, celui qu'on ſurnommoit le Phyſicien, ſoutenoit que toute la puiſſance de la Divinité réſidoit dans la matiere, à qui il accordoit toutes les facultés propres à la génération & à la conſervation; mais il deſtituoit & privoit cet eſprit qui la vivifioit, de la raiſon & de la connoiſſance (1). Virgile

1 Nec audiendus ejus (*Theophraſti*) auditor Strato, is qui Phyſicus appellatur, qui omnem



Fréjus en Prove
ſous le regne de
d'Egypte, toute
marais, excepté
qu'il ne paroiſſoi
y voit aujourd'hu
nomme Méris,
tuellement ſept j
qu'à la mer. "
„ *rien*, tout ce
„ gypte, voyant
„ n'a point de t
„ guë; qu'on tro
„ ſes montagnes
„ ſalée, qui rong
„ que la mont
„ au-deſſus de M
„ Si nous voulio

„ leur nom. Car la contrée de *Delta*, „ comme ils le disent eux-mêmes, & „ que je l'ai moi-même remarqué, est „ une terre que la riviere leur a donnée, „ & qui, pour ainsi dire, n'a été créée „ que depuis peu de temps (1) „.

On peut donc supposer, & même avec beaucoup d'apparence de vérité, que ces amas de terre & de limon qui se font par le transport continuel de ce que charient les fleuves & les rivieres, remplacent dans certains pays le terrein qui se perd dans d'autres, comme celui qui fut inondé autrefois en Hollande, où plus de quatre-vingt villages furent subitement submergés. Ces changemens se faisant insensiblement & successivement pendant le cours de tous les siecles, tout ce qui est maintenant terre, peut bien avoir été autrefois mer; & ce qui est mer, peut devenir terre (2).

1 *Herodote*, *Histoire*, Liv. II. pag. 104. & 105. *Je me sers de la Traduction du* Pere du Ryer.

2 Vidi ego quod fuerat quondam solidissima tellus,
Esse fretum: vidi factas ex æquore terras:
Et procul à pelago conchæ jacuēre marinæ,
Et vetus inventa est in montibus anchora summis.

Ovid. Metamorphos. Lib. XV. Verf. 262. & seq.

subsister par soi, qu
dont on se sert pour de
signifie seulement ne
quelque sujet d'inhe
comme les ames des
tiere, les Anges, &c

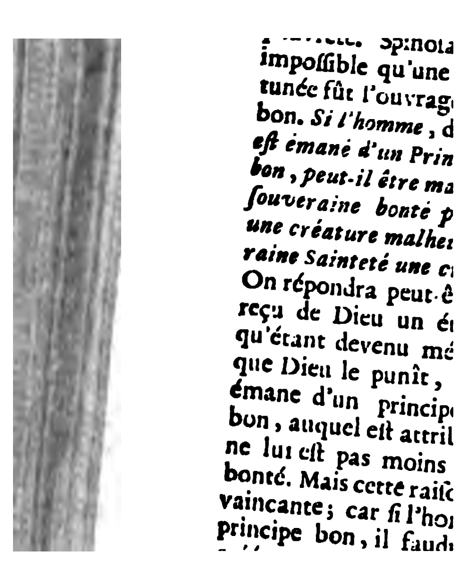
substantias, neque sciunt q
tur. Unde fit ut principium q
bere vident, substantiis adju
rerum causas ignorant, omn
ulla mentis repugnantia tam
nes fingunt, & homines tam
ex *semine formari*, & quasc
quascumque mutari imagina
ram divinam cum humana co
affectus humanos tribuunt,
etiam ignorant quomodo aff
cuntur. Si autem homines a
attenderent, minime de verit
dubitarent, imo hæc propo
esset, & inter notiones con
Nam per substantiam intellig
& per se concipitur, hoc est,
indiget cognitione alterius rei

que pour mériter le nom de ſubſtance, il faut, indépendamment de toutes cauſes, exiſter par ſoi-même éternellement.

Avant de vous montrer les abſurdités de ce ſyſtême, vous me permettrez, Madame, de m'arrêter un moment ſur les raiſons qui avoient forcé Spinoſa à ſoutenir un dogme rempli de tant de difficultés. Deux choſes l'avoient jetté dans l'erreur; l'homme qu'il voyoit malheureux, & ce principe qui brille inceſſamment à notre eſprit, que *de rien on ne peut faire rien.* Les infortunes auſquelles l'humanité eſt ſujette (1), révoltoient principalement ſa rai-

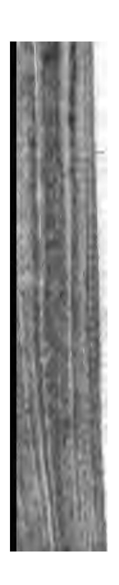
ſubſtantia (per prop. XIV.) hoc eſt (per defin. III.) res quæ in ſe eſt, & per ſe concipitur. Modi autem (per definit. V.) ſine ſubſtantia nec eſſe, & per ipſam ſolum concipi poſſunt; atqui præter ſubſtantias & modos nihil datùr (per actiom. I.); ergo nihil ſine Deo eſſe neque concipi poteſt. *Id.* ibid. pag. 12.

1 De tous temps les Athées ont fait valoir, comme une forte objection, les maux dont les foibles mortels ſont accablés. *Eſt-ce pour les hommes*, fait dire Ciceron à Velleius, que les Dieux ont formé l'Univers? & pour quels hommes donc l'ont-ils fait? Pour les ſages? Ce grand ouvrage avoit donc peu de gens pour objet? Pour les fous? Quelle raiſon obligeoit les Dieux à s'intéreſſer pour des méchants? Au reſte, quand il ſeroit vrai que ç'eût été là le deſſein des Dieux, quel bien en revenoit-il aux hommes, puiſque leur vie eſt ſi miſérable?



. . . . Spinoza
impossible qu'une
tunée fût l'ouvrag
bon. *Si l'homme*, d
est émané d'un Prin
bon, peut-il être ma
souveraine bonté p
une créature malhe
raine Sainteté une c
On répondra peut-ê
reçu de Dieu un é
qu'étant devenu mé
que Dieu le punît,
émane d'un princip
bon, auquel est attrib
ne lui est pas moins
bonté. Mais cette raiso
vaincante; car si l'hor
principe bon, il faud

il eſt ſeul coupable du crime & du mal moral qui s'eſt introduit dans l'univers, on ne ſera guere plus avancé ; car Dieu avoit prévu que l'homme pécheroit, & ſe ſerviroit mal de ſon franc-arbitre, puiſqu'on ne peut nier que tout ne ſoit préſent & connu à la Divinité. Or, ſi Dieu avoit prévu le péché de l'homme, il devoit l'empêcher, parce qu'il n'étoit pas d'un principe ſouverainement bon de permettre qu'il fût obligé d'accabler ſa créature de malheurs ; car cela bleſſe les idées de l'ordre. Et quand même il ſeroit poſſible que Dieu n'eût pas prévu la chûte du pécheur, il l'avoit au moins jugé poſſible, & il devoit, par les mêmes raiſons, en empêcher les funeſtes ſuites ; car la bonté de l'Etre infiniment parfait ne ſeroit point infinie, ſi l'on pouvoit avoir quelque notion d'une bonté plus grande que la ſienne. Il ne peut donc convenir à cet Etre ſouverainement parfait de donner aux hommes un franc-arbitre, dont il ſait qu'ils feront un uſage qui leur ſera pernicieux. Il n'appartient qu'à un Etre mal-faiſant & mauvais, d'accorder des dons aux créatures qui doivent certainement leur



laissât périr tous les
pas sujet de se récrie
& de le taxer de cru
droit-on soutenir qu
nous finis, avoir au
tice de l'Infini : il es
pouvons avoir au
mais cependant cel
de la justice, ne so
qu'elles approchen
Dieu; car une ch
mauvaise qu'auta
plus ou moins de
ma raison & ma
qui ne sauroient m
voir que l'on ne p
un homme d'un cri
créer des créature
être malheureuses

Les Athées Chinois fondent leurs opinions ſur ces dernieres objections: & c'eſt ordinairement celles qu'emploient tous ceux qui ſont aſſez aveuglés & aſſez malheureux pour nier l'exiſtence de Dieu. " Les Athées de la Chine, dit „ un Miſſionnaire, ne ſont pas plus „ traitables ſur le chapitre de la pro- „ vidence, que ſur celui de la création. „ Quand on leur enſeigne que Dieu „ qui a créé l'univers de rien, le gou- „ verne par des loix générales, très- „ dignes de ſa ſageſſe infinie, & aux- „ quelles toutes les créatures ſe con- „ forment avec une régularité admira- „ ble, ils diſent que ce ſont-là de „ grands mots, auſquels ils n'attachent „ aucune idée, & qui n'éclairent point „ du tout leur eſprit „

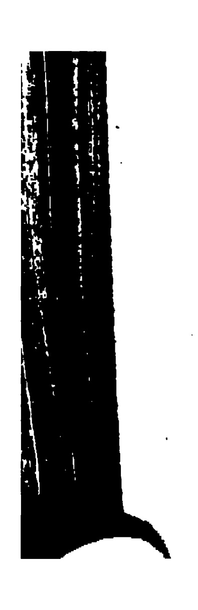
„ Par les mots de loix, repliquent- „ ils, nous entendons un ordre établi „ par un Légiſlateur qui a le pouvoir „ d'ordonner à des créatures capables „ d'exécuter ſes loix, & par conſéquent „ capables de les connoître & de les „ entendre. Or peut-on dire, ſans une „ abſurdité manifeſte, qu'un fœtus, „ qu'une plante, que les bêtes ont une

» Le bon sens ne nous
» pour se conformer à
» la connoître, la
» que la connoissanc
» d'une loi ne peut s
» moyen de l'intellig
» ment ? Dieu, ajout
» loix générales, voi
» mais pour qui sont-
» ce pour des êtres ca
» noître & de les ent
» des êtres incapables
» de connoissance ?
» Si vous dites que
» loix pour être exécut
» capables de les conn
» que les animaux, qu
» généralement tous le
» sent conformém

loix pour être exécutées par des êtres incapables de les connoître & destitués d'intelligence, on vous sifflera, & on vous demandera comment un être peut exécuter un plan dont il n'a aucune idée, & dont vous convenez qu'il ne peut avoir aucune connoissance, puisqu'il est sans intelligence & sans entendement ?

„ En un mot, insistent-ils, quelque parti que vous preniez, en supposant que des loix générales reglent & disposent de tout ce qui arrive dans le monde, il faut que vous conveniez que les plantes, que les animaux, que les corps ont une connoissance parfaite de ces loix, ou bien qu'ils les exécutent sans les connoître ; ce qui est également absurde : car nous n'avons pas d'idées qui nous fassent comprendre comment un être destitué d'intelligence peut connoître des loix établies par une cause intelligente, ni comment un être créé peut exécuter ces mêmes loix avec la derniere régularité, sans les connoître. „

Voilà, Madame, les principales rai-



d'un sujet non-cr
de création. Or
point que de rien
substance divine r
tincte de l'étendu
à être divisée en
sauroit pousser pl
que de faire Die
non-seulement c
té, mais c'est le
de la nature la p
matériel, la ma
toutes les corr
changements.
Plus on exa
nosa, & plus on
dités. Tous les
l'étendue corp
tes, les homm

Vous avez vu, Madame, dans les Réflexions ſur la Logique, qu'une choſe modifiée eſt un ſujet ou une ſubſtance déterminée par ſon attribut. Or, les modalités étant des êtres qui ne peuvent exiſter ſans la ſubſtance qu'elles modifient, il faut donc que la ſubſtance ſe trouve par-tout où il y a des modalités; il faut même qu'elle ſé multiplie à proportion que les modifications, incompatibles entr'elles, ſe multiplient: de ſorte que par-tout où il y a cinq ou ſix modifications, il y a auſſi cinq ou ſix ſubſtances. La preuve de cette vérité ſe ſentira aiſément, en conſidérant qu'il eſt auſſi impoſſible qu'une ſubſtance aimante ſoit une ſubſtance haïſſante, qu'il l'eſt qu'un cercle ſoit un triangle; car la haine eſt excluſivement éloignée de l'amour. En pouſſant ce raiſonnement plus loin, on prouve non-ſeulement la néceſſité de pluſieurs ſubſtances différentes, mais on démontre que, s'il étoit vrai que les hommes fuſſent des modifications de cette ſubſtance unique qui eſt Dieu, cet Etre ſouverainement parfait ſeroit perpétuellement contraire à lui-même. Eſt-il poſſible de croire que



deux termes auss
quarrée & la circ
En considérant
me de l'ame du m
contraire à la rai
l'Etre parfait, l'E
fermeén'est plus
de tous les crime
que des modific
& n'y ayant par
agisse, on doit
a tué un Dieu ho
du aujourd'hui u
modes, selon Sp
c'est la seule subs
S. Augustin a
tême de l'ame du
qui ne voit, dit
les impiétés qui

jet à tous les vices, il n'eſt aucune de ſes parties qui ne ſoit ſouillée de quelques-uns ; & la luxure, l'iniquité, l'impiété ſont le partage des attributs de la Divinité (1).

Robert Flud, Anglois, qui ne manquoit pas d'eſprit, ſoutient auſſi l'opinion de l'ame du monde. Il croyoit qu'elle étoit composée d'une matiere très-ſubtile & très-active, qu'il diſoit être Dieu, qui, comme matériel, entroit dans la compoſition du monde : mais il enveloppoit ſon erreur de tant de diſtinctions, qu'on auroit cru qu'il admettoit effectivement pluſieurs cauſes & pluſieurs effets. " La lumiere & les

pietas & irreligioſitas conſequatur, ut, quod calcaverit quiſque, partem Dei calcet, & in omni animante occidendo pars Dei trucidetur? Nolo omnia dicere quæ poſſunt occurrere cogitantibus, dici autem ſine verecundia non poſſunt. Auguſtinus *de Civit. Dei*, Lib. IV. Cap. XII. pag. 431.

1 Non video quidem, ſi totus Mundus eſt Deus, quomodo beſtias ab ejus partibus ſeparent? Sed obluctari quid opus eſt? De ipſo rationali animante, id eſt homine, quid infelicius credi poteſt, quam partem Dei vapulare, cum puer vapulat? Jam verò partes Dei fieri laſcivas, iniquas, impias atque omnino damnabiles, quis ferre poſſit, niſi qui prorſus inſaniat? Poſtremo, quid iraſcitur eis à quibus non colitur, cum à ſuis partibus non colatur? Auguſtinus *de Civit. Dei*, Lib. IV. Cap. XIII. pag. 433.

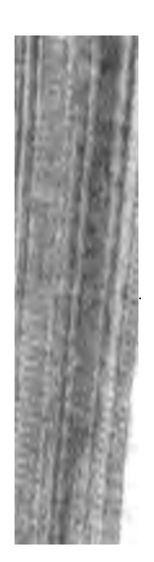


» laquelle
» autres. M
» guoit poi
» bres; il n
» pes, qu'e
» même ob
» & tantôt d
» mais été rét
» tre esprit p
» relation au
» ténebres mê
» un principe
» temps qui e
» c'étoit un ter
» re priorité de
Gassendi a dével
losophe, & l'a ré
vaincante & vict

y a de particulier, c'eſt que lui-même avoit aſſez d'inclination à croire qu'il y avoit une certaine force particuliere & diffuſe par tout le monde, qui, comme une eſpece d'ame en lioit & en attachoit enſemble les parties; mais il ne concevoit cette ame que comme un feu ſubtil, ou une matiere extrêmement déliée & active, comme une ame enfin végétative, & ſoumiſe à l'Etre puiſſant qui l'avoit créée ainſi que les autres choſes. Un de ſes fameux diſciples lui attribue beaucoup de penchant pour ce ſentiment: & il paroît dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages qu'il le croyoit aſſez probable (1).

& ſine determinatione ad res ſingulares, à quibus tamen, ſecluſa hac cogitationis præciſione, nullo modo ſejunctæ ſunt. *Lux* igitur, hoc modo ſpectata, *increata* dicitur, ac *tenebræ* etiam increatæ, quod hac ratione ad nullam rem creatam, ſeu è ſeipſis, ut partibus, conſtitutam, pertineant. *Gaſſendus in Examine Philoſophiæ Roberti Fluddi*, pag. 217. Tom. III. Operum.

1 Je penſois, *ajoute Gaſſendi*, que cela ne dérogeoit aucunement à la Foi, en ce que cette ame ſeroit cenſée n'être autre choſe qu'une certaine force, dépendante de Dieu, & être une ame à ſa maniere, c'eſt-à-dire, d'une eſpece particuliere, différente de la ſenſitive & de la raiſonnable, & nommément incapable des dons ſpirituels de la grace & de la béatitude....Or, je rapporte ce paſſage, afin que lorſqu'on le lira, & qu'on verra en-



V Ous voyez , I
ciens Philosophe:
tere de la création
partagés dans leur

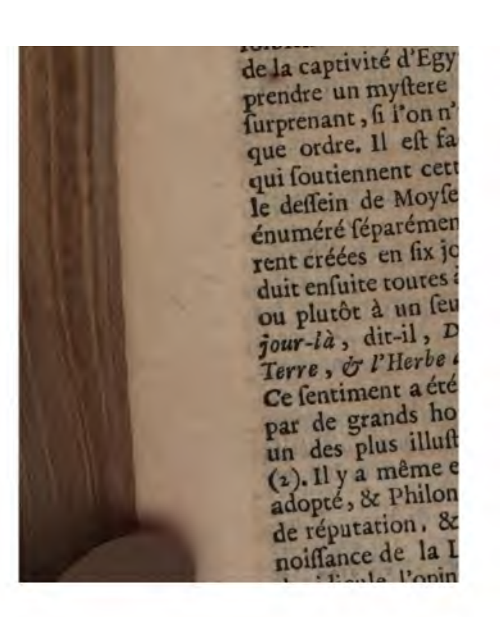
suite en divers endroits
Gassendi a beaucoup de
ment que la terre, la lu
autres globes qui compos
ont chacun leur ame à
peu-près-l'ame à la mani
pocrate & d'Aristote : ma
en particulier qui ne soit
précieuses, l'aimant, les
& qui n'ait son ame à sa n
laquelle il connoît, pour
lui est propre, & qui fa
ou fuit ce qui lui est nuisi
destruction : afin, dis-je,
plusieurs endroits de cet O
Monsieur Gassendi a pour c
par le moyen de laquelle il
tés, l'on n'aille pas s'imagi
l'opinion de ces anciens P
semblables, ou dans celle d
l'une & l'autre

nous ſerions encore dans des doutes qui ne pourroient être éclaircis, ſi la révélation ne déterminoit notre croyance. Elle eſt même contraire à l'opinion la plus probable; & ſi nous penſons que le monde ait été tiré du néant, & que de rien toutes choſes aient été faites, c'eſt la foi ſeule qui nous y contraint, & qui tient notre eſprit captif, prêt à ſe révolter contre des idées qui lui paroiſſent fauſſes, lorſqu'il veut les examiner.

Comment donc les anciens Philoſophes ſe ſeroient-ils accordés ſur la création du monde, puiſque, malgré les Ecritures, les Peres & les Docteurs Chrétiens ne ſont point d'un ſentiment unanime? Les uns veulent s'en tenir au ſens littéral de la *Geneſe*, & ſoutiennent que Dieu employa ſix jours effectifs dans la conſtruction du monde. Les au-

Δοκέει δὲ μοι ὃ καλέομεν θερμὸς ἀθανατὸν, τε εἶναι καὶ νοεῖν πάντα, καὶ ὁρῆν, καὶ ἀκούειν, καὶ εἰδέναι πάντα, καὶ τὰ ὄντα, καὶ τὰ μέλλοντα, ἔσεσθαι.

Quod *calidum* vocamus, id mihi immortale eſſe videtur, cunctaque intelligere, videre & audire, ſcireque omnia, tum præſentia, tum futura. *Hipocrates de Carn.* p. 249.


de la captivité d'Egy
prendre un myſtere
ſurprenant, ſi l'on n'
que ordre. Il eſt fa
qui ſoutiennent cett
le deſſein de Moyſe
énuméré ſéparémen
rent créées en ſix jo
duit enſuite toutes
ou plutôt à un ſeu
jour-là, dit-il, *D*
Terre, & l'Herbe
Ce ſentiment a été
par de grands ho
un des plus illuſt
(2). Il y a même e
adopté, & Philon
de réputation, &
noiſſance de la L

sée par Moyse que pour marquer quelque ordre, qui donne une idée de génération (1).

Les Docteurs qui veulent qu'on croie exactement la création comme elle est marquée dans la *Genese*, répondent qu'on ne doit point chercher à donner des explications aux choses qui sont déja clairement expliquées; qu'il étoit aussi aisé au Peuple Juif de penser que Dieu avoit fait le monde dans un instant, que dans six jours; que lorsqu'on avoit assez de soumission pour croire que de rien on pût faire quelque chose, on n'en manquoit pas pour le temps que demandoit cette génération, & que les Juifs, ayant déja une grande idée de Dieu, ne trouvoient rien d'impossible à sa puissance, dont ils avoient vu des effets surprenants dans la submersion de l'armée de Pharaon.

Cette dispute ne faisant rien au fond de la Religion, chacun peut indifféremment embrasser le sentiment qui lui paroît le plus probable, & pour lequel il a le plus d'inclination. Cependant, je crois qu'à examiner avec un esprit Phi-

1 Philo Judæus, Allegoriat. *Lib.* I.

vii ....

pour perfectionner un o
qu'à dire que la *Lumiere*
Lumiere est faite. *Fiat Lu*
ra est. C'est dans cette p
sance de la chose créée
puissance du Créateur.
Moyse dit que le soleil n
le quatrieme jour. Or,
voit-il y avoir distincti
avant même que le jo
jours ne subsistoient pas
du soleil. A ces raison
Cartésien pourroit en a
Si Dieu, diroit-il, *eût*
piece à piece, *& dans*
différents & séparés, *c*
vine eût répugné à l'e
ce qui ne se peut : *car*
... *le vuide*

que par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la matiere, ne pouvant y avoir de vuide dans la nature.

C'est-là ce que nous examinerons dans la suite : & je vous annonce d'avance, Madame, que vous n'allez pas trouver plus de certitude dans les nouvelles questions que je vais tâcher de vous développer, que dans celles que vous avez déja parcourues.

§. VIII.

Des premiers Principes des choses.

TOus les Philosophes ont pensé différemment sur les premiers principes, ou les premieres parties actives de la matiere ; ou, si l'on veut, sur la premiere matiere des choses. Cette question a été très-agitée, & fort peu éclaircie.

Héraclite (1) & Hippias (2) ont cru

1 Καὶ τὰ ἐπὶ μέρους δὲ αὐτῷ ὧδε ἔχει τῶν δογμάτων. Πῦρ εἶναι στοιχεῖον, καὶ πυρὸς ἀμοιβῇ τὰ πάντα ἀραιώσει καὶ πυκνώσει γινόμενα.

Jam vero per partes digesta sic se habent ejus decreta. Ignem Elementum esse dicit, ignisque vicissitudine, tum raritate, tum densitate constare,

Anaximene (3) & Diogene
linaire disoient que tout avoi
mé de l'air, qui, à cause de s
se & de sa flexibilité, étoit c
prendre toutes sortes de form
Thalès Miléſien vouloit (5)

quæ fiunt omnia. *Diog. Laert. de V*
Philoſophorum, Lib. IX. Segm. 8.

2 Ἵππασος, Μεταποντῖνος.
toniatem faciunt. *Jamblicus*
Pythagoræ, c. 18. Τὸν δὲ Ἵπ
μένη. Κροτωνιάτην φασὶν, οἱ δὲ, Με

Ignem pro Deo coluit. *Ægid. Menag*
Obſervationes, Segm. 80. Lib. VIII.

3 Οὗτος ἀρχὴν ἀέρα εἶπε, καὶ τ
κινεῖσθαι δὲ τὰ ἄστρα οὐχ' ὑπὲρ γ
περὶ γῆν.

Hic initium dixit aëra, & infinitu
ſidera non ſupra terram, ſed circa ter
Laert. de Vit. Philoſ. Lib. II. Segm. 3.

4 Στοιχεῖον εἶναι τὸν ἀέρα· κόσμ
καὶ κενὸν ἄπειρον· τὸν τε ἀέρα,

dût son origine à l'eau, parce que sans l'humide, qui lie & entretient toutes les choses animées, elles meurent & se dissolvent.

Hésiode dit (1) que la terre, sortie du Chaos, est le principe de toutes choses. Il ajoute qu'elle est l'épouse du Ciel, & il explique poëtiquement ses productions, causées par les influences célestes.

Principium omnium aquam esse dixit. *Id.* Lib. I. Segm. 27.

1 Ἤτοι μὲν πρώτιστα Χάος γένετ'· αὐτὰρ ἔπειτα
Γαῖα εὐρύστερνος, πάντων ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
Ἀθανάτων, οἳ ἔχουσι κάρη νιφόεντος Ὀλύμπου.
Τάρταρα τ' ἠερόεντα μυχῷ χθονὸς εὐρυοδείης,
Ἠδ' Ἔρος, ὃς κάλλιστος ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσι.
Λυσιμελὴς, πάντων τε θεῶν πάντων τ' ἀνθρώπων
Δάμναται ἐν στήθεσσι νόον καὶ ἐπίφρονα βουλήν.
Ἐκ Χάεος δ' Ἔρεβός τε, μέλαινά τε Νὺξ ἐγένοντο.
Νυκτὸς δ' αὖτ' Αἰθήρ τε καὶ Ἡμέρη ἐξεγένοντο.



γεισα.
Γαῖα δὲ τοι πρῶτον
ἑαυτῇ
Οὐρανὸν ἀστερόενθ', ἵνα
λύντοι.
Ὄφρ' εἴη μακάρεσσι θ
αἰεί.

Primo omnium quidem Chao
Tellus lato pectore prædita
semper
Immortalium, qui tenent ju
Tartaraque tenebricosa in rec
Atque Amor, qui pulcherri
Deos,
Solvens curas, & omnium
hominum,
Domat in pectoribus animu
lium
Ex Chao vero Erebusque nig
Ex Nocte porrò Ætherque
Quos peperit, ubi concepisse
Tellus vero primum quidem
Cœlum stellis ornatum, ut
Utque esset beatis Diis sedes

Hesiodi Deorum Gener



point parvenu juſqu'à nous, ne raiſonnoit guere plus conſéquemment qu'Héſiode. Il prétendoit expliquer phyſiquement, & d'une maniere qui n'eût rien de commun avec la fable, l'enfantement de Jupiter, & la naiſſance de cette Déeſſe.

Empedocle fut un des (1) premiers Philoſophes qui diſtinguerent les quatre Eléments, le Feu, l'Air, l'Eau & la Terre, auxquels il ajouta deux facultés ou puiſſances naturelles, qu'il nommoit *accord* & *diſcord*. L'accord ſervoit à l'union & à la génération de choſes, le diſcord à leur ruine & à leur deſtruction.

Xénophanes (2) & Meliſſus (3)

1 Ἐδόκει δὲ αὐτῷ τάδε. Στοιχεῖα μὲν εἶναι τέτταρα, πῦρ, ὕδωρ, γῆν, ἀέρα. Φιλίαν τὲ ᾗ συγκρίνεται καὶ νεῖκος ᾧ διακρίνεται. Hæc autem illi viſa ſunt ac placita. Elementa eſſe quatuor: ignem, aquam, terram, aërem: amicitiamque, qua copulentur, & diſcordiam, qua diſſideant. *Diog. Laert.* Lib. VIII. Segm. 76.

2 Xenophanes ... unam eſſe omnia, neque id eſſe mutabile, & id eſſe Deum, neque natum uſquam, & ſempiternum conglobata figura, *Cicer. Quæſt. Acad.* IV. 37.

3 Ἐδόκει δὲ αὐτῷ τὸ πᾶν ἄπειρον εἶναι, καὶ ἀναλλοίωτον, καὶ ἀκίνητον, καὶ ἓν, ὅμοιον ἑαυτῷ καὶ πλῆρες.



... ... ieurs
du systême de ce
phes, ont cru q
qu'ils admettoie
cela étoit, Xé
n'auroient établi
cipes des choses,
parlé que de la pr
ses, tant des chos
surnaturelles.

Anaxagoras (2)
que toutes les chos
par de petites part
corpuscules tous s

Universum infinitum
que immobile; & unum
Diog. Laert. Lib. IX Seg
1 Ce principe unique &
faut en croire Cicéron, &
de Diogene Laërce, Cicero
ignem principium ...

nant à se joindre & à se ramasser ensemble, produisoient toutes les choses.

Archélaüs (1) Athénien, a cru qu'un air infini étoit le premier principe, qui faisoit ses différentes opérations suivant qu'il étoit rare, atténué, épaissi, ou condensé.

Zareta Chaldéen (2) soutenoit que la lumiere & les ténebres étoient comme le pere & la mere dont toutes les choses du Monde étoient engendrées. Ce sentiment étoit le germe, ou plutôt l'ébauche du systême de Robert Flud, dont je vous ai déja parlé.

Œnopides (3) admettoit le feu & l'air pour premiers principes; Hippias (4), Régien, le feu & l'eau, & Onomacrite (5), le feu, l'air & l'eau.

1 Archelaüs, fils d'Apollodorus Athénien, dit que le principe de l'Univers étoit l'air infini, & la raréfaction & condensation d'icelui, dont l'un est le feu, & l'autre est l'eau. *Plutarq.* des Opinions des Philosoph. *Liv. I. Chap.* 3. Je me sers de la traduction d'Amiot.

2 Zareta Chaldéen a estimé que la lumiere & les ténebres étoient comme le pere & la mere dont toutes les choses du Monde étoient engendrées. *Dupleix*, Physiq. ou Science des choses naturelles, &c. *Liv.* II. *Chap. I. pag.* 44.

3 Id. *idid.*

4 Id. *ibid.*

5 Id. *ibid.*



...pium quidem ...
Laert. in Vit. Pythag. ...
noissent que médiocrem...
me sauront bon gré d...
Plutarque, qui les mett...
sentiments de Pythagor...
ses. Je me servirai de la ...
puis rien donner de m...
ceux de mes Lecteurs qui ...

Pythagoras, fils de M...
de Samos, le premier q...
Philosophie, a tenu qu...
étoient les nombres, & ...
dire, convenances & pro...
eux, lesquelles il appelle...
& puis les composés de c...
dit Geométriques. Dereche...
principes, l'un & le deux ...
de ces principes à la cause ...
qui est l'entendement, c'est...
à la cause passive & matérie...
visible. Davantage, il estim...
la nature du nombre, pour ...
Barbares tous comptent jusq...
ils sont arrivés jusques à la ...
derechef à l'unité. Et outre d...
la puissance de dix consiste en...
au nombre quaternaire...

dans l'harmonie ou la convenance des nombres, dont il établissoit la perfec-

pourtant les Pythagoriens souloient jurer, comme par le plus grand serment qu'ils eussent su faire, par le quaternaire.

Par le Saint Quatre, éternelle nature
Donnant à l'ame humaine, je te jure,

Et notre ame, dit-il, est composée de nombre quaternaire; car il y a l'entendement, science, opinion & sentiment, dont procede toute science & tout art, & dont nous-mêmes sommes appellés raisonnables. Car l'entendement est l'unité pour ce qu'il ne connoît & n'entend que par un: comme, y ayant plusieurs hommes, les particuliers, un à un, sont incompréhensibles par sentiment, attendu qu'ils sont infinis: mais nous comprenons en pensée, cela seul homme, & en entendons un seulement, auquel nul n'est semblable; car les particuliers, qui les considéreroient à part, sont infinis: ainsi toutes especes & tous genres sont en unité: & pourtant, quand on demande de chaque particulier que c'est, nous en rendons une telle définition en général: c'est un animal raisonnable, apte à discourir par raison; ou bien, animal apte à hennir. Voilà pourquoi l'entendement est unité, par laquelle nous entendons cela. Mais le deux & le nombre binaire, indéfini, est à bon droit science; car toute démonstration & toute probation est une sorte de science, & davantage, toute maniere de syllogisme, ou ratiocination, collige & infere une conclusion qui étoit douteuse, de quelques propositions confessées, par où elle démonstre facilement une autre chose, dont la compréhension est science; par ainsi appert-il que science vraisemblablement est le nombre binaire. Mais opinion à bonne raison se peut dire le nombre ternaire de la compréhension, pour ce que l'opinion est de plusieurs. Or le ternaire est nombre de multitude, comme quand le Poëte dit, ô Grecs heureux trois fois. C'est

toutes les autres.

Mochus Phenicien, qui vive de la guerre de Troye, Leu mocrite, Epicure 1, Luc

pourquoi Pythagoras ne faisoit po mais, la secte laquel a été appellée autant que Pythagoras ne pouvant tyrannique domination de Policrates Samos, qui etoit son pays, & s'en Ecole en Italie. Plutarque, des Opin siques, Chap. III. Liv. I. de l d'Amiot.

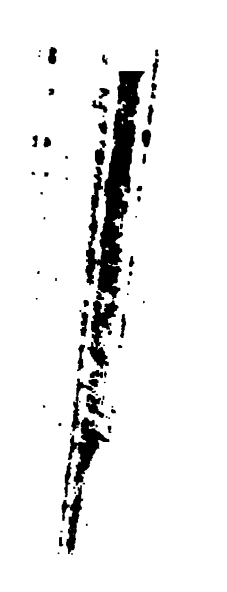
1 Je placerai ici un passage de P contient les principales opinions des anciens sur les atômes; afin que dan cet Ouvrage on puisse juger plus aise rections & des augmentations que l modernes ont faites aux systêmes qu'il je continuerai à me servir de la Trad miot. Epicurus, fils de Neocles Athén l'opinion de Democritus, dit que les toutes choses sont les Atômes, c'est-à indivisibles, perceptibles par la raison solides sans rien de vuide, non engend

nos jours le fameux Gassendi, crurent que les atômes, qui sont de petits corpuscules, indivisibles pour leur dureté, & indivisibles par leur extrême petitesse, étoient les parties actives de la matiere, & ses premiers ouvriers.

Zénon (1) & Chrysippe disoient que

eritus en mettoit deux, grandeur & figure, mais Epicurus y ajouta pour le troisieme le poids; car il est, disoit-il, force que ces corps-là se meuvent par la percussion du poids, car autrement ne se mouveroient-ils pas; & que les figures de tels corps étoient incompréhensibles, & non pas infinies, pour ce qu'ils ne sont ni de forme de hameçon, ni de fourche, ni de hannelets, d'autant que telles figures sont fort fragiles; & les Atômes sont tels, qu'ils ne peuvent être ni rompus ni altérés, & ont certaines figures qui sont, & s'appellent Atômes, c'est-à-dire, indivisibles, non pour ce qu'ils soient les plus petits, mais pour ce qu'on ne les peut mespartir, d'autant qu'ils sont impassibles & qu'ils n'ont rien qui soit ce vuide, tellement que qui dit Atôme, il dit infragible, impassible, n'ayant rien de vuide. Et qu'il y ait des Atômes, il est tout apparent, parce qu'il y a des Eléments éternels, des corps vuides, & d'unité. *Plutarque* des Opinions Philosophiques, *Chap.* III.

1 Οὐσίαν δὲ φασὶ τῶν ὄντων ἁπάντων τὴν πρώτην ὕλην, ὡς καὶ Χρύσιππος ἐν τῇ πρώτῃ τῶν Φυσικῶν, καὶ Ξένων. ὕλη δὲ ἐστὶν ἐξ ἧς ὁτιδηποτοῦν γίνεται. καλεῖται δὲ διχῶς, οὐσία τε καὶ ὕλη, ἥτε τῶν πάντων, καὶ ἡ τῶν ἐπὶ μέρους. ἡ μὲν οὖν τῶν ὅλων, οὔτε πλείων οὔτε ἐλάττων γίνεται.



teriam dicunt, ut 8
Naturalium, & Ze
quidem &c. Appella
materia, cum unive
universorum quidem
nor efficitur; singulo
Diogen. Laert. Lib. V

Ciceron explique
Stoïciens On voit cla
à l'Epicurien Vellius,
tous ceux de leur Secte
esprit repandu dans
tout, & que de même
les animaux croient de
matiere, de même aussi
fications de l'ame unive
sale. Rien n'en est plus
Zenon, dit Ciceron, «
comme si un être insensi
que la Divinité dût n'e
nos vœux, ni nos souha
le même Zenon dit qu
repandue dans tous les êt
d'une maniere divine. Il
même chose des astres, de
saisons; & lorsqu'il expliq
de ... renverse & detruit
des ...

lui de Spinosa, mal développé, & couvert par de belles expressions.

Socrate & Platon admirent trois principes, (1) Dieu, l'idée & la matiere.

tribuit, tum annis, mensibus, annorumque mutationibus. Cum verò Theologiam Hesiodi interpretatur, tollit omnino præceptas insitasque cognitiones Deorum; neque enim Jovem, neque Vestam, neque quemquam qui ita appellatur, in Deorum habet numero; sed rebus inanimis atque mutis, per quandam significationem, hæc docet tributa nomina. *Cicer. de Nat. Deor.* Lib. I. Cap. XIV.

Ce que dit Cicéron, en parlant des opinions de Chrysippe, montre encore mieux la conformité qu'il y a entre le systême des Stoïciens & celui de Spinosa. " Chrysippe, *fait-il dire à Velleius*, assure que la Divinité consiste dans la raison, dans l'intelligence, dans l'ame de toute la Nature. Dieu, *selon lui*, c'est le Monde & l'esprit dont il est vivifié; c'est cette partie supérieure qui forme son ame, son intelligence; c'est le principe qui agit sur tous les êtres, qui les conserve tous, c'est le destin, c'est le feu, c'est l'éther, ce sont aussi les autres Eléments dont il est le principe; c'est le soleil, la lune, les astres: enfin c'est tout l'Univers ,, Chrysippus... ait... vim divinam in ratione esse positam, & universæ naturæ animo atque mente: ipsumque Mundum Deum dicit esse, & ejus animi fusionem universam; tum ejus ipsius principatum, qui in mente & ratione versetur, communemque rerum naturam, universa atque omnia continentem, tum talem vim, & necessitatem rerum futurarum; ignem prætereà, & eum quem antea dixi æthera, tum ea quæ natura fluerent atque manerent, ut & aquam & terram, & aëra, solem, lunam, sidera, universitatem rerum qua omnia continentur. *Cicer.* de Nat. Deor. Lib. I. Cap. XV.

1 Socrates, fils de Sophroniscus, Athénien, &

[illegible] . [illegible] est très-obscur : &
que effort qu'on ait fait pour l'ecl
entierement , on n'en a pu venir à
[illegible] . Car qu'est-ce que cette idé

Platon fils d'Ariston , Athenien aussi (car
[illegible] le [illegible] & le l'autre . de quelque ch
[illegible] sont toutes unes [illegible] mettent trois pr
Dieu , la matiere & l'idée . Dieu est l'entend
[illegible] , la matiere , le premier sujet [illegible]
la generation & corruption ; l'idée , une [illegible]
[illegible] , estant en la pensée & entend
de Dieu , l'entendement du Monde. *Plutar*
[illegible] Philosophes , Chap. III.

[illegible] Le premier est le Dieu supréme , à qui
[illegible] doivent honneur & obeïssance ,
[illegible] il est leur Pere & leur Createur. Le s
le Dieu visible & le Créateur du Monde.
[illegible] le nomme *le Monde* , ou l'*Ame qu*
Monde , à qui quelques-uns donnent le
Demon . Pour revenir au second , qu'il nom
le Verbe , *l'Entendement* , ou *la Raison* ,
[illegible] deux sortes de Verbes , l'un qui a
[illegible] éternité en Dieu , par lequel Dieu
de toute éternité dans son sein toutes sort
[illegible]

cet entendement divin, diſtinct de la Divinité, que Platon appelle le Dieu viſible, qui eſt inférieur au Dieu ſuprême ? Quoique les premiers Peres de l'Egliſe euſſent adopté la plupart des ſentiments de ce Philoſophe ſur l'Etre éternel, comme Orthodoxes, le plus illuſtre Ecrivain de nos jours n'a pas craint cependant de ſoutenir qu'il réſulte un plus grand nombre de Divinités du ſyſtême de Platon, que des Ecrits de tous les Poëtes. Il fonde ſon opinion ſur un paſſage d'un Auteur moderne, qui a expliqué & dévoilé le Platoniſme (1).

Platoniſme dévoilé, pag. 82. *Ce ſyſtême eſt auſſi confus & embrouillé que le* Talmud. *Il eſt même un peu dans le goût de certains Chapitres de l'*Alcoran, *qui ſont preſque auſſi inintelligibles. On peut conſulter* Bayle, *dans le premier Tome de la* Continuation de ſes Penſées diverſes, *qui rapporte auſſi ce même paſſage.*

1 Avez-vous jamais rien lu de plus monſtrueux ? Ne voilà-t-il pas le Monde formé d'une ſubſtance que Dieu pouſſa hors de ſon ſein ? Ne le voilà-t-il pas l'un des trois Dieux ? Et ne faut-il pas le diviſer en autant de Dieux qu'il y a de parties dans l'Univers différemment animées ? N'avez-vous pas par là toutes les monſtruoſités de l'ame du Monde ? Plus de guerres entre les Dieux, que dans les écrits des Poëtes ; Les Dieux auteurs de tous les péchés des hommes ; Les Dieux qui puniſſent, & qui commettent les mêmes crimes qu'ils ordonnent de ne point faire. Bayle, *Continuation des Penſées diver-*

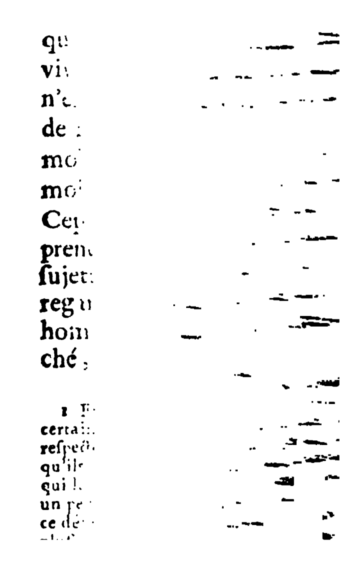


nos jours, avec auta
qu'on en avoit pour la
homme qui auroit
moindre ſentiment de
paſſé pour un ignoran
Cependant bien des
ſentoient & compren
miers principes d'Ari
incertains que ceux
peut-être même plus
qu'y a-t-il de plus abſ
entrer le néant pour pr
naturelles? & qu'eſt-ce
priſe comme Ariſtote
rien, un *non-être* (2)

1 Ariſtote, fils de Nicoma
met pour principes la forme,
vation : pour Eléments, qu
quieme, le corps céleſte, éta
que, *des Opinions Philoſophi*

Michel de Montaigne, qui, n'en déplaise aux Scholastiques, avoit autant de justesse & de génie que ce Philosophe, fit l'horoscope de ses principes dans un temps où chacun étoit très-persuadé de leur vérité. " Avant, *dit-il*, que les
" principes qu'Aristote a introduits,
" fussent en crédit, d'autres principes
" contentoient la raison humaine,
" comme ceux-ci nous contentent à
" cette heure. Quelles lettres ont ceux-
" ci, quel privilege particulier, que le
" cours de notre invention s'arrête à
" eux, & qu'à eux appartient pour tout

à subjecto; qua ratione non existunt, nisi cum mente concipiuntur, & idcirco participant *naturam entis rationis*. Quod attinet ad discrimen inter privationem & negationem, fatemur illud non esse absolutè & simpliciter essentiale, propter rationem in argumento propositam, sed solùm aliquando. Id verò ut explicetur, advertendum est privationem, in eo quod dicat carentiam formæ cum aptitudine ad eam habendam, necessario concipi ad modum formæ in subjecto, cui talis potentia inest. At negatio, quia solùm dicit carentiam formæ, concipi potest vel in subjecto, vel extra, ut concipitur nihil, vel spatium imaginarium. Et quoniam existere per se, & in alio, sunt modi diversi, dicimus privationem & negationem habere essentiale discrimen, quando sic opponuntur, idque satis esse ut constituant membra distincta. *Commentari Collegii Conimbricensis, &c.* Part. prima in Præfat. Porphir. Quæst. VI. Art. II. pag. 77.



qu
vi
n'e
de
mo
mo
Ce
pren
ſujet
reg
hom
ché

certa
reſpe
qu'il
qui l
un p
ce de

posant donc que ces petits corps sont les parties actives de la Matiere, les premiers ouvriers dont elle se sert, & les principes des choses, je vais examiner s'ils peuvent se mouvoir sans le Vuide, s'il est nécessaire absolument qu'il y en ait dans la Nature.

§. I X.

De l'Espace & du Vuide.

LEs Philosophes qui soutiennent l'opinion du Vuide, veulent qu'on admette " un espace immatériel (1), infini-
" ment étendu de toutes parts en lar-
" geur, longueur & profondeur, com-
" me une table d'attente des produc-
" tions que Dieu peut tirer de sa toute-

1 Jam universum ex inani & corpore constans, infinitum est. Id enim quod finitum est, extremum habet; quod verò extremum habet, id ex alio quopiam cernitur, seu ex intervallo extra assumpto cerni potest. At universus ex alio quopiam extrinsecus non cernitur; quippe cum nihil sit intervalli, seu spatii quod intra se ipsum non contineat, alioquin enim universum, nisi universum spatium contineret, non foret; quare neque habet extremum. Quod porro non habet extremum, id neque finem habet; quod verò finem non habet, id non finitum sanè, sed infinitum est. *Syntagma Philosophiæ Epicuri*, Pet. Gassend. Part. 2. Cap. II. pag. 91. Edit. in-4°.

porelle & pénétrable, qui ...
ces mêmes corps, & qu'ils appell
à cause de cela, espace local. Et pou
finir plus clairement ces deux différ
étendues, la corporelle consiste
exemple, dans la longueur, la pr
deur & la largeur d'une liqueur c
nue dans un vase, ou de l'air qui le
plit; & l'incorporelle, dans l'ét
qui resteroit d'un côté à l'autre
même vase, si l'eau, l'air, & tou
tre corps en étoit ôté, en sorte qu
restât plus rien. Voilà les définitio
étendues différentes qu'admetten
qui croient qu'il y a des espaces in
ses, vuides de tous corps, au-de
bornes du Monde. Supposons, dis
que Dieu place un homme aux ex
tés des corps corporels, (ce qu'on
... puissance de f

étende son bras ; s'il peut le faire, il le mettra dans un endroit où il y avoit auparavant un espace sans corps : & s'il n'en a pas le pouvoir, il en sera donc empêché par quelque chose qui est au-delà des bornes du Monde & de l'espace : ce qu'on ne sauroit comprendre, & qui ne peut se dire (1). Il faut donc qu'il y ait des espaces immenses vuides de tous corps, & capables de recevoir ceux que Dieu voudroit créer de nouveau. Car, si la substance corporelle remplit tous les espaces possibles, ou

1 Præterea si jam finitum constituatur
Omne quod est spatium, si quis procurrat ad oras
Ultimus extremas, jaciatque volatile telum
Invalidis utrum contortum viribus ire,
Quo fuerit missum, mavis, longeque volare,
An prohibere aliquid censes, obstareque posse?
Alterutrum fatearis enim, sumasque necesse est...
Ast sive est aliquid quod prohibeat, officiatque
Quominus quos missum est veniat, finique locet se,
Sive foras fertur, non est ea fini profecto.
Hoc pacto sequar, atque, oras ubicumque locaris
Extremas, quæram quid telo denique fiat?
Fiet, uti numquam possit consistere finis.
Lucretius de Rerum Natura, Lib. I. V. 970. & seq.

moindre partie de cette ſubſtan
cet Etre puiſſant, qui de rien a f
le monde, a borné lui-même ſ
puiſſance, qu'il ne peut plus for
atôme, ni l'anéantir.

Si, pour prouver qu'il peut
du Vuide, on demande à un C
ſi Dieu ne pourroit point ôter l'
ſe trouve entre les quatre murail
ne chambre, empêcher qu'aucu
ne ſuccédât à ſa place, & faire
quatre murailles ne ſe briſaſſen
& reſtaſſent à leur place, il
que cela ne ſe peut, & que, dè
n'y auroit plus rien entre les mur
elles ſe toucheroient mutuelleme
„ vous demandez, *dit Deſcart*
„ qui arriveroit en cas que Die
„ tout le corps qui eſt dans un

„ tre-touchent, lorsqu'il n'y a rien en-„ tr'eux deux, parce qu'il y auroit con-„ tradiction que ces deux corps fussent „ éloignés, c'est-à-dire, qu'il y eût de „ la distance de l'un à l'autre, & que „ néanmoins cette distance ne fût rien : „ car la distance est une propriété de „ l'étendue, qui ne sauroit subsister sans „ quelque chose d'étendu (1) „.

Avant d'aller plus loin, & pour vous développer plus aisément les deux différentes opinions des Gassendistes & des Cartésiens sur l'Espace & le Vuide, je vous prie d'examiner avec un peu d'attention ce que Descartes entend par l'espace ou l'étendue. La définition qu'il en fait, émane naturellement de celle qu'il donne de l'essence de la Matiere.

§. X.

De l'Essence de la Matiere.

NOus saurons, *dit Descartes*, que la nature de la Matiere, ou du corps pris en général, ne consiste point en ce qu'il est une chose dure, ou pesante, ou

1 Descartes, Principes de Philosophie, *II. Part. pag. 73.*

Prenez gar
et Philosophi
tendue ; & la
ainsi vous ne
qu'il soutenoit
ter vuide de
pouvoir de D
à l'autre il y
que qui dit é
Dieu ne peut ch
ses, il ne sauroit
deux bouts, qu
angles. Il ne sau
tendue ne fût pa
tendue en est l'e
qualité qui la co
rue, selon Descar
u de l'étendue, il

la ſolidité. “ Puiſque nous concevons,
„ *dit-il*, que deux parties ne demeu-
„ rent étendues, ſans ſe pénétrer &
„ ſans ſe confondre en un ſeul & même
„ lieu, que parce qu'elles ſe réſiſtent
„ l'une à l'autre, & qu'elles ne ſe réſiſ-
„ tent que parce qu'elles ſont ſolides,
„ dures & maſſives, je conclus qu'on
„ doit faire conſiſter l'eſſence de la Ma-
„ tiere dans la ſolidité „. Or, Gaſſendi n'accorde cette dureté & cette ſolidité qu'aux principes matériels qui compoſent les corps que nous voyons, qui nous paroiſſent plus ou moins durs, ſelon qu'il y a plus ou moins de petits vuides, interceptés entre les atômes, ou parties ſolides, dont ils ſont compoſés.

Vous voyez à préſent, Madame, qu'une partie des raiſons pour ou contre l'exiſtence du Vuide, prennent leur ſource de la définiton de l'eſſence de la Matiere. Car ſi l'extenſion eſt l'eſſence des corps matériels, il eſt certain qu'il ne peut point y avoir de Vuide, puiſque par-tout où il y aura de l'étendue, il y aura de la Matiere. Que ſi au contraire, l'impénétrabilité & la dureté que ſuppoſe Gaſſendi, forment l'eſ-

n'admettre que l'éte
& pour nier qu'il
dans la Nature.

LEs Philosophes app
corps, ce qui fait que
n'est pas. Pour trouve
en formant des idées al
examiné lesquelles ils p
ter, sans cesser cependa
du corps. Descartes &
cru qu'ils pouvoient le
aucune propriété que la
qui par conséquent fais
" Si nous examinons qu
" ce soit, *dit ce Philoso*
" vons penser qu'il n'a
" ces qualités : & cepen
" noissons clairement

„ d'elles en aucune façon, & que sa na-
„ ture consiste en cela seul qu'il est une
„ substance, & qu'il a de l'extension.

Si la solidité & la dureté, ainsi que l'assure Gassendi, faisoient l'essence du corps, il pourroit se faire que les corps perdissent leur essence, & par conséquent ce qui les fait corps, & sans quoi ils ne sauroient l'être; car nous ne connoissons la dureté que par le moyen de l'attouchement, & parce que les parties des corps durs résistent à nos mains lorsqu'elles viennent à se heurter, presser ou rencontrer. Or, si lorsque nous approchons nos mains vers quelque endroit, & que nous portons nos bras vers quelque part, les corps qui s'y trouvent, se retiroient aussi vîte comme nos mains avancent, nous ne sentirons aucune dureté : cependant les corps qui fuiroient & s'éloigneroient, ne perdroient point leur essence, & n'en seroient pas moins ce qu'ils sont. Il faut donc que leur nature ou leur essence ne consiste point dans la dureté & la solidité que nous sentons quelquefois à leur occasion, ni dans les autres qualités de ce genre.

examiner attentivement l'idée que l
a de la matiere. Supposons qu'on pren
une pierre, & qu'on en ôte tout ce qu
fait ne point appartenir au corps : qu
la réduise d'abord en poudre, & qu
la prive de la dureté, elle ne cessera
pour cela d'être corps ; qu'on lui enl
la couleur, elle le sera de même : ca
est des pierres si transparentes, qu'
n'en ont aucune ; qu'on lui ôte la
fanteur, & qu'on la change en flam
& en feu, elle sera toujours co
qu'on lui enleve la froideur, la chal
& toutes les autres qualités de
espece, elle restera toujours corp
après avoir bien examiné cette pi
on verra que la véritable idée qu'
a, consiste en ce qu'on connoît di
tement qu'elle est une substance éte

rel, ſoit de celui qu'on appelle local & incorporel (1). Ainſi l'eſpace, ou le lieu intérieur, & le corps qui eſt compris dans cet eſpace, ne different entr'eux que par notre penſée.

Vous voyez à préſent, Madame, qu'il s'enſuit naturellement par la définition que les Cartéſiens font de la nature du corps, qu'il eſt impoſſible qu'il y ait du vuide; car ſelon eux il ne ſauroit y avoir dans tout l'univers d'eſpace incorporel, puiſque l'extenſion de l'eſpace, ou du lieu intérieur, n'eſt point différente de l'extenſion du corps (2).

1 En effet, la même étendue en longueur, largeur & profondeur, qui conſtitue l'eſpace, conſtitue le corps; & la difference qui eſt entr'eux, ne conſiſte qu'en ce que nous attribuons au corps une étendue particuliere, que nous concevons changer de place avec lui, toutefois & quantes qu'il eſt tranſporté, & que nous en attribuons à l'eſpace une ſi générale & ſi vague, qu'après avoir ôté d'un certain eſpace le corps qui l'occupoit, nous ne penſons pas avoir auſſi tranſporté l'étendue de cet eſpace : à cauſe qu'il nous ſemble que la même étendue y demeure toujours pendant qu'il eſt de même grandeur, de même figure, & qu'il n'a point changé de ſituation au regard des corps par leſquels nous les déterminons. Deſcartes, *Principes de Philoſophie*. II. Part. pag. 80.

2 Les mots de *lieu* & d'*eſpace* ne ſignifient rien qui differe véritablement du corps que nous diſons être en quelque place, & nous marquent ſeulement ſa grandeur, ſa figure & comme il eſt ſitué entre

que ce qu...
Ainsi ils concluent que l'e

les autres corps : car il faut, pour
situation, en marquer quelque autr
sidérions comme immobile. Mais
que nous considérons ainsi, sem
pouvons dire qu'une même chose e
change de lieu, & n'en change p
ple, si nous considérons un hom
poupe d'un vaisseau que le ven
du Port, & ne prenons garde qu
il nous semblera que cet homme n
de lieu, parce que nous voyons qu
jours en une même situation à l'é
du vaisseau sur lequel il est ; &
garde aux terres voisines, il nou
que cet homme change incessamme
qu'il s'éloigne de celle-ci, & qu'
quelqu'autre ; si outre cela nous
terre tourne sur son essieu, & qu'
ment autant de chemin du coucl
comme ce vaisseau en fait du leva
il nous semblera derechef que celu
poupe, ne change point de lieu,
déterminerons ce lieu par quelqu
que nous imaginerons être au
pensons qu'on ne sauroit rencont
... aucun point qui soit véritabl

ſuppoſe vuide, étant étendu, il faut qu'il ſoit au contraire matériel, & par conſéquent qu'il n'y ait point de vuide. La nature, ajoutent-ils, ne fait rien en vain : or le vuide, s'il exiſtoit, ſeroit inutile; donc il n'exiſte point. D'ailleurs, l'ordre & l'arrangement de l'univers ſemblent demander une parfaite *enchaînure* dans ſes parties : & ſon harmonie ſeroit interrompue, s'il y avoit du vuide entre les corps (1).

1 Mais tous corps ſont liés d'un ſi ferme aſſemblage,
Qu'il n'eſt rien vuide entr'eux. C'eſt pourquoi le breuvage
Hors du tonneau percé ne ſe peut écouler,
Qu'on n'ait d'un ſoupirail fait ouverture à l'air.
C'eſt pourquoi le ſoufflet, dont la bouche eſt bouchée,
Ne peut être élargi. C'eſt pourquoi l'eau cachée
Dans un vaſe bien clos, ne ſe glace en hyver.
Le clepſydre ne peut les jardins abreuver,
L'on ferme ſa gargouille : & l'argentine ſource,
Qui dans le plomb creuſé fait ſon eſclave courſe,
Forçant ſon naturel, rejaillit vers les cieux.
Tant & tant à tous coups le Vuide eſt odieux
Du Bartas, *Poéſies*, Liv. II.

Quelque vieux que ſoient ces vers, il ne ſont point indignes d'être cités. Ils diſent en peu de mots les principales expériences ſur leſquelles ſe fondent ceux qui nient la poſſibilité du Vuide.

cident, & par conséquent peut être étendu, pénétrable, incorporel, on ne répond à aucune des difficultés qu'on forme contre cet être imaginaire. Car avant que d'assurer qu'*il n'est ni substance, ni accident, mais un être à sa maniere*, il faut montrer que c'est réellement un être, & qu'il subsiste véritablement.

Voilà, Madame, les principales raisons des Cartésiens & des Philosophes qui nient la possibilité du vuide. Quoiqu'elles ne soient point au-dessus de toute contradiction, elles sont cependant capables de jetter dans le doute les esprits qui croiroient être les plus affermis dans le sentiment qu'elles combattent. Je vais vous dire le plus distinctement qu'il me sera possible, les motifs qui déterminent l'opinion des Gassendistes : & vous déciderez vous-même quel est le parti dans lequel vous croyez qu'on puisse trouver la vérité.

Fin du premier Volume.



